Plaisir de France

FÉVRIER 1959

PROPERTY OF THE LIBRARY OF THE
FEB 26 1959
WOMAN'S COLLEGE
UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA

300 MILLIARDS EN FUMÉE

PLAISIR DE FRANCE

(IMAGES DE FRANCE)

Revue mensuelle

DIRECTEUR GÉNÉRAL-RÉDACTEUR EN CHEF : OLIVIER QUÉANT

FÉVRIER 1959 — N° 244

SOMMAIRE

Pages

D'un mois à l'autre
JEUNESSE D'UN VIEUX PAYS, par Olivier Quéant 1

Un reportage
300 MILLIARDS EN FUMÉE, par Roger Baschet.. 4

Un grand film sur les volcans
LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE, par Marcel Lasseaux 13

Lumière sur un chef-d'œuvre
LA MULATRESSE d'Eugène Delacroix 18

Les destinées romanesques
UNE REINE SANS COURONNE, par Jeanine Delpech 20

Un trésor botanique
15.000 ESPÈCES DE PLANTES ACCLIMATÉES AU CAP FERRAT, par Robert Frédérick.. 24

Un essai
ÉLOGE DE LA SAGESSE, par François Nourissier 29

De la décoration
UN APPARTEMENT HAUT EN COULEURS 33
L'ART D'INTERPRÉTER LE PASSÉ 38
LE MARBRE JUSQU'A NOUS, par René Briat .. 40

Chez l'antiquaire
OBJETS ET DÉCORS DE MARBRE, par Saint-Sère. 47

Les enchères
GRANDES VENTES, par Raymonde Wilhélem.. 50

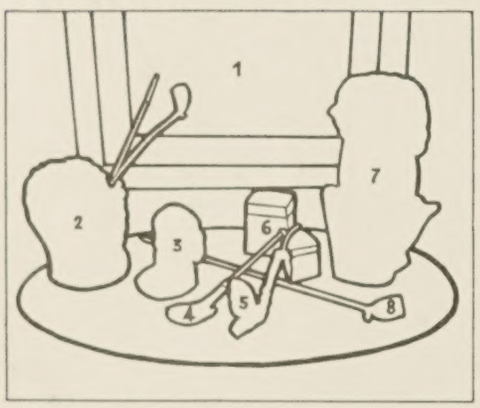
Nos chroniques : la sélection du mois
THÉATRE, par Robert Kemp, *de l'Académie française* 52
CINÉMA, par Marcel Lasseaux.. 54
EXPOSITIONS, par René Barotte 56
LIVRES, par Yves Gandon.. 58

Plaisir de la maison, par Anne Fourny
LA TAPISSERIE AU POINT 59
LA MAISON BIEN RANGÉE 62
UN SALON A LA FRANÇAISE, A L'AMÉRICAINE, A L'ANGLAISE.. 66

L'ALBUM DE MON PÈRE 67

Savez-vous que ?...
ON NE PORTAIT PAS DE LUNETTES AVANT LE XIII^e SIÈCLE 68

LA DEUXIÈME ÉPREUVE DE NOTRE GRAND CONCOURS TOURISTIQUE 1959 70



SUR NOTRE COUVERTURE

Devant une gravure anglaise, « la Tabagie » (1), nature morte au tabac. Pot à tabac tête de nègre du temps de « Paul et Virginie » (2). Tête de pipe en porcelaine polychrome, époque Napoléon III (3). Etui de pipe en deux tons de cuivre, 1830 (4). Pipe en terre, fin XIX^e (5). Paquets de « gris » et de « bleu », trompe-l'œil en porcelaine, fin XIX^e (6). Enseigne de bureau de tabac pour la pipe Jacob, fin XIX^e (7). (Collection John Devoluy.) (Photographie Pierre Jahan.)

Droits réservés pour tous les articles de ce numéro (textes et gravures). Copyright by *Plaisir de France* 1959. Les manuscrits non insérés ne sont jamais rendus et ne pourront en aucun cas faire l'objet d'une réclamation.

naissance
le plus petit
S.T. Dupont
BRIQUETS A GAZ
a.thevenet

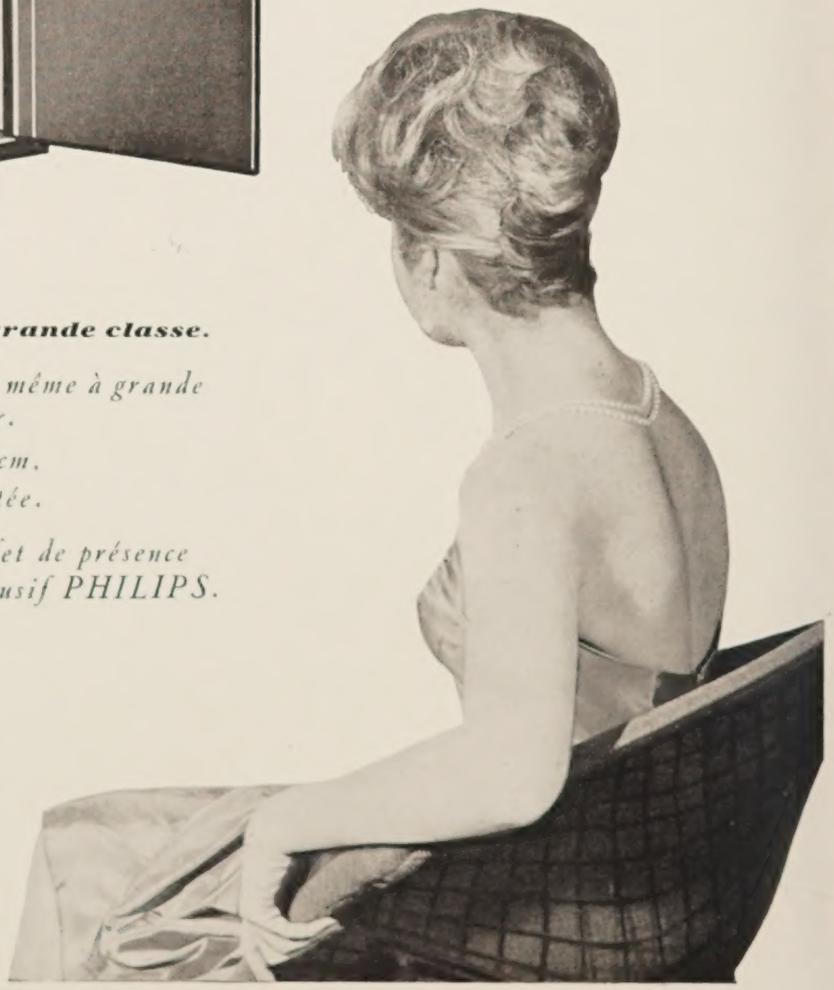
ELVINGER 3.553

Une pure merveille...

la console CF 2188 PHILIPS

Un meuble de grand luxe.

Somptueuse ébénisterie de bois précieux. Lignes sobres s'harmonisant avec tous les styles.



Un téléviseur de grande classe.

Réceptions parfaites même à grande distance de l'émetteur.

Grande image de 54 cm, fine et bien contrastée.

2 haut-parleurs; effet de présence sonore, système exclusif PHILIPS.

PHILIPS

série ***vidéosonic*** *1959*

PHILIPS

c'est plus sûr ! . . .

Demandez à PHILIPS, 50, Avenue Montaigne, PARIS l'adresse du Distributeur Officiel PHILIPS où vous pourrez trouver cette console.

PRINTEMPS 1959

Cannes

« *LA GRANDE ESCALE DE LA MÉDITERRANÉE* »

LA DOUCEUR DE SON CLIMAT ET LE CONFORT INCOMPARABLE
DE SES PALACES ET HOTELS ASSURENT UN SÉJOUR TRÈS AGRÉABLE

CASINO MUNICIPAL

ROULETTE ▪ 30 ET 40 ▪ CHEMIN DE FER ▪ BANQUE A TOUT VA
COMÉDIES ▪ CONCERTS CLASSIQUES ▪ SPECTACLES LYRIQUES
3 FÉVRIER au 15 MARS : **INTERNATIONAL BALLET OF THE MARQUIS DE CUEVAS**

●

AMBASSADEURS

DINERS DANSANTS ET GALAS
ORCHESTRES F. CONSTANTIN et V. KRIKAVA

●

7 et 8 FÉVRIER : DÉFILÉ CARNAVALESQUE FLEURI DE MIMOSA
22 MARS au 5 AVRIL : **PAQUES PROVENÇALES ET FLEURIES**
CENTENAIRE DE « MIREILLE »

●

GOLF DE MOUGINS : *21 et 22 FÉVRIER* : **« LES COUPES D'OR »**
TOURNOIS DE TENNIS, YACHTING : *FÉVRIER*, Régates Royales. *MARS*, Régates Internationales

●

1er au 15 MAI : **XIIe FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM**

Sur la Croisette
HOTEL MAJESTIC

Dans son parc fleuri
HOTEL MONTFLEURI

l'Eté à Deauville

« *LA PLAGE FLEURIE* »

A 2 HEURES DE PARIS PAR LE RAIL OU LA ROUTE
PAQUES A OCTOBRE
3 palaces ▪ 1.450 chambres

NORMANDY ▪ ROYAL ▪ HOTEL DU GOLF

CASINO

ROULETTE ▪ 30 ET 40 ▪ CHEMIN DE FER ▪ BANQUE A TOUT VA

●

GOLF (2 parcours) OUVERT TOUTE L'ANNÉE
6 et 7 JUIN : **Coupe Bouchayer**
20 au 26 JUILLET : **Semaine internationale des Seniors Golfeurs**
TENNIS : Tournois internationaux ▪ RÉGATES à la voile
11 au 27 JUILLET : **TIR AUX PIGEONS** (13.300.000 Fr. de prix)
14 au 19 JUILLET : **CONCOURS HIPPIQUE INTERNATIONAL**
JUILLET ▪ AOUT ▪ SEPTEMBRE :
40 RÉUNIONS DE COURSES SUR DEUX HIPPODROMES
200 millions de prix ● *30 AOUT* : GRAND PRIX DE DEAUVILLE
CHAMPIONNAT DU MONDE DE POLO ▪ VENTES DE YEARLINGS

●

AMBASSADEURS : 10 GRANDS GALAS
LONDRES-DEAUVILLE par **Air France** ▪ **SOUTHAMPTON-DEAUVILLE** par **Silver City**

CANNES ET DEAUVILLE : Président-Directeur général : **F. ANDRÉ**

OPÉ. 53-32

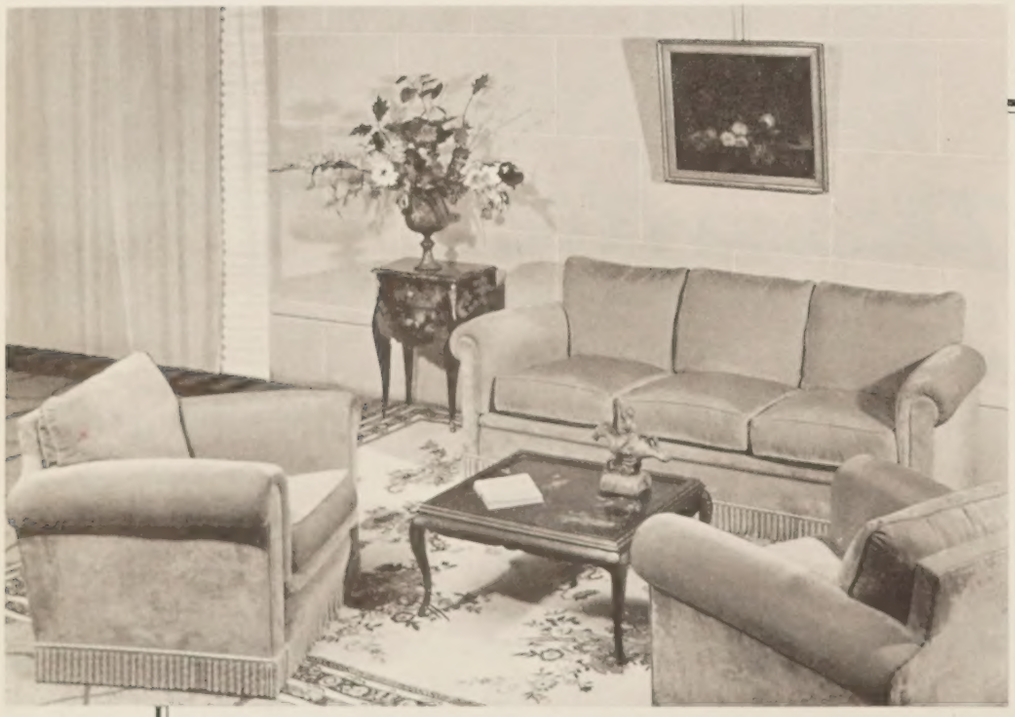
MAPLE DÉCORATION

AMEUBLEMENT

5, Rue Boudreau, PARIS-9e (OPÉRA)

CATALOGUE sur demande

✳



AMEUBLEMENT

DÉCORATION

ANCIEN — MODERNE

•

De la tradition
la plus pure aux
conceptions les plus jeunes

100, Fbg SAINT-ANTOINE
PARIS 12e

MERCIER FRÈRES

MAISON FONDÉE EN 1828

Phot. Jean Collas — *Pub. A. Préaux*

Un matériau naturel

Le MARBRE

Commode Louis XV, dessus de marbre en BROCATELLE violette. Phot. Ediphot.

La qualité du marbre couronne toujours l'œuvre des maîtres ébénistes

•

FÉDÉRATION MARBRIÈRE DE FRANCE

CENTRE DE DOCUMENTATION DU MARBRE

11, place des Vosges, Paris

Sur rendez-vous : Tur. 81-43

"Standard" Sanitaire

Les appareils sanitaires en Porcelaine Vitrifiée et en Fonte Email Porcelaine "Standard" sont réalisés dans les couleurs ci-après : Blanc, Vert jade, Gris platine, Coralline, Jaune mandchou et Bleu régence.

191

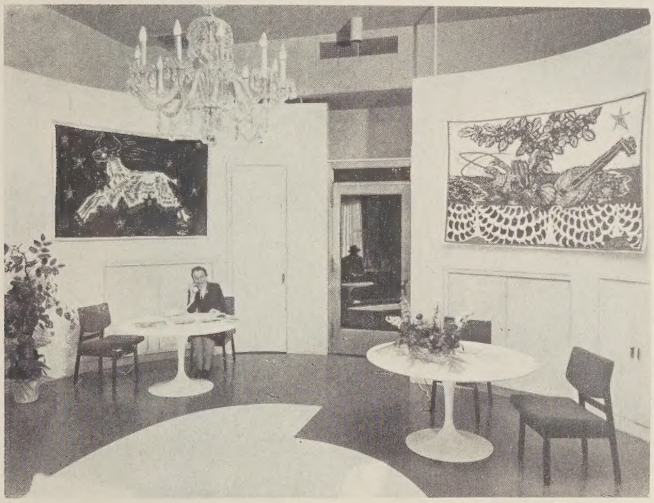
SALLES D'EXPOSITION ET BUREAUX RÉGIONAUX A : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, TOULOUSE
A PARIS, SIÈGE SOCIAL & SALLE D'EXPOSITION, 149, BOULEVARD HAUSSMANN

A TOUS LES ÉCHOS

Les modèles de Rembrandt.

D'une longue lettre que nous recevons d'un professeur brésilien, et qui alimente notre enquête sur les portraits insérés dans les peintures célèbres (voir notre numéro de janvier 1958), nous retenons deux identifications non contestées : *la Ronde de nuit* est le plus imposant des portraits collectifs qu'ait composés Rembrandt ; chacun des membres du corps de garde représenté en marche avait versé sa cotisation à l'artiste, et quelques-uns se brouillèrent avec lui parce qu'ils figuraient au second plan. La *Danaé* qu'il peignit en 1636, dévoilée jusqu'aux jambes dans un riche lit entr'ouvert, n'est autre que sa femme, Saskia, épousée deux ans auparavant.

Au centre d'accueil français de New York.



Les services français du Tourisme ont confié au décorateur Kim Hoffmann la décoration du bureau d'accueil et d'information situé au Rockefeller Center de New York. Un ensemble très moderne fut ainsi réalisé qui, grâce à un dispositif circulaire, permit de créer des dégagements dans les angles. Des tapisseries de Lurçat et de Picart Le Doux complètent le décor où s'allient le bleu, le blanc et le rouge.

Alcôves.

Notre numéro de janvier : dans l'article intitulé « De la ruelle à l'alcôve », il faut, dans la première légende de la page 39, lire : « lit Directoire et fauteuils Louis-Philippe ».

La gloire en vitrine.

Des manuscrits, des éditions originales, des portraits et de beaux objets, exposés à la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, ont permis aux amis de Jules Supervielle de fêter leur poète. Les vers de la carte d'invitation ont l'accent qui enchanta notre jeunesse :

C'était bien la nuit convertie en femme
Tremblante au soleil comme une perdrix...

Retour de Bra'ouezec.

De nombreuses personnalités parisiennes ont verni récemment trente tableaux de Bra'ouezec sur la cimaise de René Drouet, Faubourg-Saint-Honoré.

L'artiste n'avait rien montré depuis quatre ans. C'est surtout dans ses toiles d'Honfleur qu'elle a su se dégager d'un esprit de tradition auquel elle resta longtemps fidèle.

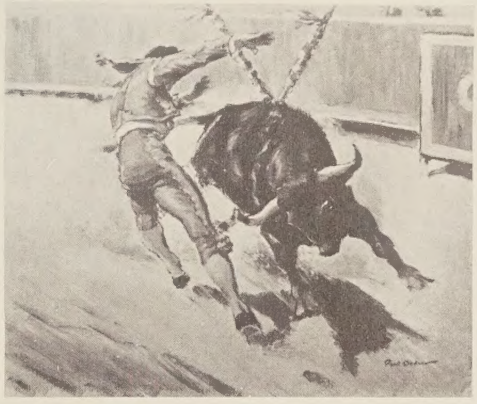
La Société des Artistes décorateurs.

Le comité de la Société des Artistes décorateurs vient de procéder à l'élection de son nouveau bureau, ainsi composé, pour 1959 : M. Étienne-Henri Martin, président ; MM. Jacques Dumond, André Preston, André Thuret, vice-présidents ; M. René-Jean Caillette, trésorier ; MM. André-Louis Pierre, Placide Joliet, J.-A. Motte et M^me^ J. Iribe, secrétaires ; M^me^ H. Cahen-Milen, secrétaire générale.

Des expositions.

A la Galerie Drouant, une exposition de Madeleine Luka, dont l'art est toujours inspiré de l'enfance, sur laquelle elle se penche avec tendresse. Voici, à droite, la « Madone Route » pour la petite chapelle de Luceram.

A la Galerie Marcel Bernheim, la première exposition de peinture du dessinateur Paul Ordner qui s'est attaché à traduire le mouvement sous toutes ses formes, aussi bien dans le sport que dans les métiers. Ci-dessous, tauromachie.



L'héroïne des « Jacobites ».

Le théâtre de François Coppée est tombé dans l'oubli, mais *le Passant* et *les Jacobites* restent liés à la gloire de Sarah Bernhardt et de Segond-Weber. La première, hantée de bonne heure par le travesti, fut un Zanetto étourdissant. La seconde débuta à l'Odéon dans *les Jacobites*, acclamée comme une nouvelle Rachel. Soixante-quatorze ans ont passé et l'héroïne de ce drame romantique rentre à la Salle Luxembourg : c'est le buste de M^me^ Segond-Weber dans le rôle de ses débuts qui vient d'être offert aux Comédiens-Français.

Une création à la Radio.

La pièce « Noces de Marbre » d'Olivier Quéant, adaptée de son roman, sera créée par la Comédie-Française le dimanche 1^er^ Février à 13 h. 30, sur les antennes de la RTF (France III) dans le cadre des émissions officielles du Théâtre-Français.

Dans l'Édition.

■ Haroun Tazieff, dont nous reproduisons une interview dans ce numéro, a réuni ses souvenirs personnels de vulcanologue dans deux ouvrages parus chez Arthaud : *Cratères en feu* et *l'Eau et le Feu*.

■ Aux Éditions Galatea de Buenos-Aires a paru dernièrement un très bel ouvrage, *le Parapluie vert*, souvenirs d'enfance dont le texte est dû à M^me^ Bella Moïrel et les illustrations à Mariette Lydis.

■ *Bestiaire d'amour*, ce livre de Jean Rostand illustré d'eaux-fortes de Pierre-Yves Trémois, dont nous avons en juillet dernier signalé l'exposition chez Lardanchet, vient de sortir sous une autre forme par les soins de l'éditeur Robert Laffont. Destiné au grand public, il comporte deux cents dessins de P.-Y. Trémois.

■ Faisant suite à une série d'albums consacrés à la vie des enfants à travers le monde, Dominique Darbois publie, chez Fernand Nathan, *Achouna, le petit Esquimau*, entièrement illustré de photographies prises au cours d'un de ses nombreux voyages. Émouvant reportage accompagné d'un texte destiné aux enfants de chez nous.

■ Après Van Gogh, Toulouse-Lautrec, Cézanne, les Nouvelles Éditions françaises publient un *Renoir* ; magnifique ouvrage comportant de nombreuses reproductions dont quarante-huit hors-texte en couleurs. L'historien d'art Walter Pach y étudie l'œuvre du peintre et commente chacun des tableaux appartenant pour la plupart à des collections particulières mal connues de nous. Présenté comme les livres précédents sous une couverture ayant l'aspect du bois, cet ensemble a sa place dans la bibliothèque de tout amateur d'art.

■ *L'Automobile et ses grands problèmes*, publié par Larousse sous la direction J.-C. Maroselli, est un livre dense où sont exposés les problèmes qui, dans tous les domaines, se posent aux constructeurs et les solutions qui ont été apportées de l'époque héroïque jusqu'à nos jours, sans oublier les perspectives d'avenir. Il s'agit d'une véritable petite encyclopédie à laquelle ont participé des rédacteurs spécialisés et des techniciens.

LELEU

DÉCORATEUR

NEW-YORK
55, EAST 57 th STREET - NY 21

PARIS
65, AV. FRANKLIN-ROOSEVELT

Par le courage dont il a fait preuve en gravissant l'Annapurna, Maurice Herzog à tous paraîtra digne de conduire notre jeunesse à l'escalade de la vie.

JEUNESSE D'UN VIEUX PAYS

Cette poussée des naissances, depuis la fin de la guerre, que j'évoquais dans un récent article à propos de l'encombrement de nos écoles, elle va faire baisser l'âge moyen de la population française. Notre pays, un des plus vieux dans l'Histoire, sera demain un des plus jeunes par la date de naissance de ses habitants.

Il était donc juste qu'au moment où le *Journal Officiel*, lui aussi encombré, décuple son nombre quotidien de pages pour promulguer des centaines de réformes, la plupart destinées à ajuster aux temps modernes des lois, règlements et usages périmés, on donnât à la jeunesse un statut tout neuf. Le Général de Gaulle, en nommant M. Maurice Herzog Haut Commissaire à la Jeunesse et aux Sports, a su choisir un homme qui soit lui-même jeune et qui soit pour les jeunes un exemple. Car rien ne sert pour des parents, ou pour des maîtres, ou pour des patrons, ou pour l'État de prétendre inculquer à des enfants, à des élèves, à des employés, à des citoyens des principes de vie si eux-mêmes ne les observent pas. Avouons que depuis de nombreuses années l'exemple que nous donnaient les Pouvoirs Publics n'avait rien qui pût encourager le peuple à pratiquer des vertus qu'eux-mêmes n'appliquaient pas. Et si une large fraction de notre jeunesse est actuellement encline à une atonie morale qui parfois se nuance de scepticisme quand elle ne se frange pas de désespoir ou de dégoût, la faute en revient pour une bonne part à cet exemple ou plutôt à ce manque d'exemple venu d'en haut.

De récentes déclarations officielles nous ont annoncé qu'après la révolution politique que viennent de faire pacifiquement — par leurs bulletins de vote — les Français, une révolution économique, financière et monétaire s'imposait. Une troisième révolution — dont personne ne parle — me semble devoir suivre les deux autres : celle des esprits ou, pour préciser mon propos, celle des mentalités.

A l'occasion d'un exposé que M. Maurice Herzog a fait de ses projets et de ses tâches, j'ai lu que quelqu'un avait suggéré de donner aux jeunes comme devise « culture et courage ». J'y applaudis. Nous avons connu naguère une autre formule qui, quoi qu'on ait pu dire, n'était en soi pas mal du tout. C'était : « Travail, famille, patrie ». Certains la trouvèrent, et la trouveraient aujourd'hui plus encore, vieillotte et démodée. Il est des mots qu'on ne peut plus employer de nos jours sans faire sourire quelques adultes et une foule d'adolescents. Patrie est de ceux-là. Ils sonnent à leur oreille comme le clairon de Déroulède. Passons. Mais je me demande si les jeunes Egyptiens, Israéliens, Russes — ou, plus près de nous, Anglais — ont contre ce concept, et donc ce terme, la même prévention narquoise que chez nous. Pour moi, cette devise « culture et courage », qu'elle soit ou non officielle, me paraît excellente et je rendrai hommage à son auteur par la seule exégèse qu'ici même j'en ferai.

La culture ? Oui. Mais surtout qu'on ne la rétrécisse pas aux domaines des

sciences et des techniques ! Le sourire de dédain que j'évoquais tout à l'heure, que nos écoliers ne l'affichent pas en entendant parler du latin ! Pour arriver à bien vivre — je ne parle pas de bien mourir — l'étude de cette langue, qui va de pair avec celle de la civilisation méditerranéenne — la vraie — est tout aussi utile que la cybernétique. Et en fait de technique, avouons que les bâtisseurs des pyramides et du temple de Karnak avaient la leur qui a laissé de belles ruines. Si l'on peut se réjouir que le terme de culture ne s'applique plus surtout, comme autrefois, à la « culture physique », que le mot « culturel » soit de nos jours associé au titre d'un haut fonctionnaire et fréquemment employé dans ses déclarations au pays par le Général de Gaulle, il faut qu'il sous-entende la culture générale de l'esprit, celle qui fait un homme et pas seulement un individu spécialisé. Loin de moi la pensée de sous-estimer l'extraordinaire développement de la science, les prodigieuses réalisations de la technique. Ayons-en la fierté, non l'orgueil, car, à ceux qui ne pensent plus qu'à modifier le système solaire ou à défier les astres, rappelons que les hommes ne sont pas encore capables de se mettre d'accord sur leur infime planète. Témoin cet esprit de rivalité puérile qui anime les expériences faites par deux pays et qui est la négation même de l'harmonie humaine, puisque chacune des inventions nouvelles, chacun des exploits accomplis, s'accompagne d'une menace d'extermination mutuelle, honte de notre temps. A cela on pourra objecter que l'émulation entre ces deux nations concurrentes stimule leurs progrès. Mais je répondrai que Pasteur et Victor Hugo se sont passés de ces polémiques mesquines pour faire ce qu'ils ont fait.

Voilà pour la culture. Voici pour le courage. Nos enfants, c'est leur grande excuse, arrivent dans un monde où il y a trop de tout. Nous les avons gâtés avant leur naissance, je dirai plus, noyés. Le spectacle de certaines assemblées vénérables, sans en exclure les conclaves, nous prouve que, s'il y a trop de jeunes, il y a aussi trop de vieux. Autre miracle de la science : le seuil de la mort a reculé.

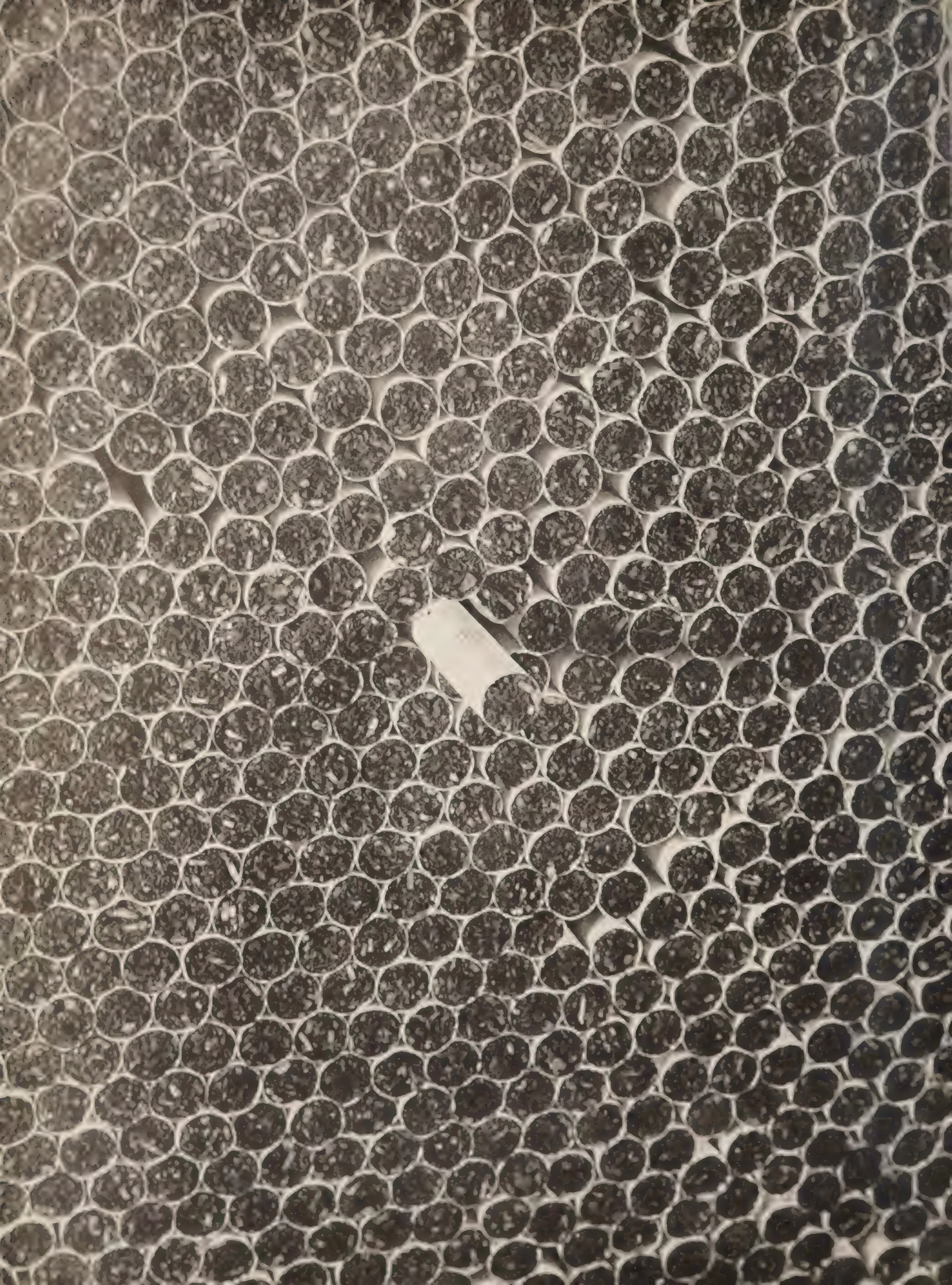
Embouteillage dans les rues et dans les professions, dans les gares au départ et au retour de la montagne, dans les hôtels de vacances où maintenant on retient sa chambre d'une année à l'autre. Trop d'étudiants à la Faculté des Sciences (que ne leur donne-t-on comme « amphis » certaines salles de séances où l'on bavarde pour ne rien dire ou certains cinémas qui projettent des stupidités ?), trop de peintres et d'écrivains, de journalistes hommes et femmes, trop d'avocats et de parfumeurs. Dans les magasins, trop de jouets. Nous nous amusions pendant cinq ou six ans avec la même petite auto mécanique : les enfants d'aujourd'hui exigent des engins téléguidés ou des trains électriques qui coûtent vingt mille francs. Trop de spécialités chez le pharmacien qui ne sait plus où les mettre (avez-vous vu son arrière-boutique ?), trop d'instruments, d'appareils qui rendent tout trop facile. Voilà le mot. Car le courage s'oppose à la facilité.

Je ne critique point ici toute la jeunesse : il en est heureusement une grande partie digne de tous éloges. Je vise ces garçons auxquels leurs papas ont donné pour aller en classe un de ces engins à moteur alignés par dizaines devant les lycées. Un tout petit exemple vient sous ma plume : dans un immeuble de bureaux que je connais bien, pour descendre du troisième ou du deuxième étage, chaque matin, chaque soir, des filles de vingt ans, des garçons de trente appellent l'ascenseur. Ils ne pensent même pas qu'on peut descendre à pied. Ce n'est pas leur faute : on leur a tout facilité. Les mêmes garçons, les mêmes filles, aux sports d'hiver trouvent tout naturel de prendre dix ou vingt fois par jour le téléski, dépensant ainsi quelques milliers de francs qu'ils n'ont pas. Quand je leur dis qu'autrefois nous montions là-haut avec des peaux de phoque pour faire la descente de la demi-journée, ils sourient. Ce n'est pas leur faute : c'est le progrès.

En faisant ces remarques, j'ai l'impression de partir la lance au poing contre les moulins à vent. Cher « Don Quichotte » du grand Cervantes ! Sait-on qu'il y a eu en 1958 trois cent cinquante ans qu'un libraire parisien, Jean Richer, en publiait la première édition ? La France, en 1608, avait révélé à l'Espagne un de ses plus grands romanciers. Don Quichotte entrait dans la légende. Comme il souffrirait, de nos jours, dans sa touchante naïveté !

OLIVIER QUÉANT.

Avec le même cœur dont nous avons rendu hommage au Président René Coty, dans notre éditorial intitulé « Le travail bien fait », « Plaisir de France » salue respectueusement ici le Général de Gaulle qui, après avoir uni l'immense majorité des Français autour de son nom et redonné à notre pays un digne visage, est depuis le 8 janvier le chef de l'Etat.



TABAC

Pour
13 millions
de fumeurs
en France
44 milliards
de cigarettes
par an.

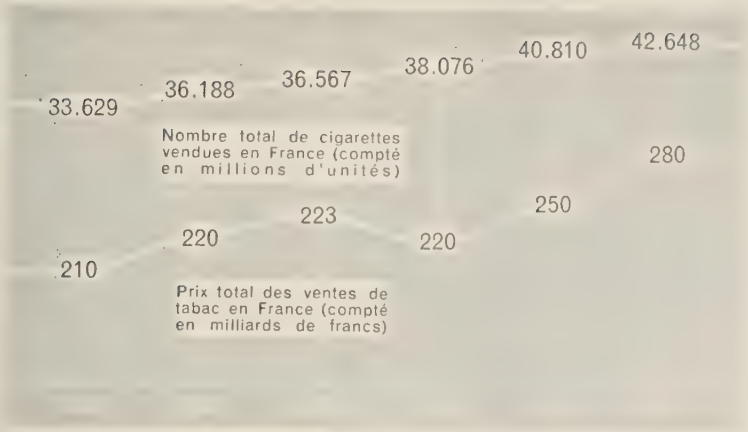
Trois cents milliards en fumée !
La passion du tabac
va sans cesse croissant ;
elle nourrit l'une des industries françaises
les plus prospères
et l'État qui en a le monopole
y puise d'importantes ressources.
D'où les mesures gouvernementales
prises récemment.

DES gestes automatiques, un étui qu'on ouvre, une cigarette qu'on offre ou qu'on allume, une pipe qu'on bourre : de tout petits gestes mais si souvent répétés qu'ils représentent des montagnes de tabac, des kilomètres d'usines, un peuple de travailleurs.

L'aventure commença il y a cinq siècles avec une poignée de graines que sema un moine de la région d'Angoulême. Quelques années plus tard, en 1561, Jean Nicot apportait à Catherine de Médicis du tabac à priser pour guérir ses migraines. Et ce fut l'engouement dans le royaume de France. Dès 1596 on fumait la pipe et Henri IV frappait d'impôt l'industrie nouvelle en attendant que Colbert en fît un monopole. « L'herbe sainte », « l'herbe à tous les maux » — comme on l'appelait alors — avait cessé d'être une plante médicinale parcimonieusement dosée : elle s'inscrivait au nombre des plaisirs. Sa fortune était assurée et les chiffres de production ne cessèrent de monter. Dans la seule période des cinquante dernières années, la consommation moyenne par habitant a doublé. En 1958, les Français ont dépensé près de 300 milliards en fumée qui deviendront vraisemblablement 350 milliards en 1959, à la suite de la hausse des prix de vente. Et la Direction des Tabacs règne actuellement sur 30.000 hectares de champs, possède 163 entrepôts, 20 manufactures, 50.000 points de vente et totalise l'activité de 162.000 personnes.

La multiplication des cigarettes.

Quelles sont les causes d'une telle prolifération ? Le tabac — ou plus exactement l'acte de fumer — est devenu une panacée contre l'ennui ou l'impatience, la fatigue ou l'atonie intellectuelle. Il joue indifféremment le rôle de calmant ou de stimulant et, quelles que soient ses qualités véritables, guérit, comme tout médicament, ceux qui croient en lui ; il aide nos contemporains, enfiévrés jusque dans l'inaction et plus souvent malades de l'esprit que du corps, à créer, à rêver, à dompter leurs nerfs. Les agriculteurs, dont la vie est équilibrée et régulière, fument deux fois et demie moins que les citadins ; et « l'âge de pointe », dans la cohorte des fumeurs, se situe entre 21 et 34 ans, c'est-à-dire au moment où l'homme connaît, pour assurer sa subsistance et bâtir son avenir, le maximum de tribulations et d'inquiétudes. Treize millions de Français — statistique officielle — fument : un peu plus du quart de la population ; la participation des femmes, qui abordent, cigarette aux lèvres, leurs responsabilités nouvelles de citoyennes, de chefs d'entreprise et même de soldats, ne représentant que 20 % de la totalité. Dans la moyenne des budgets de l'ensemble des Français, l'achat de tabac compte dans la proportion de 2 %, ce qui nous paraît considérable mais n'est que minime lorsqu'on sait que les Anglais lui consacrent 7 % de leurs dépenses (la différence provenant du fait qu'ils n'achè-



La fermentation est le premier stade de la préparation du tabac. La récolte, amenée par camions dans les magasins régionaux de l'Administration, est entassée pour plusieurs mois (ci-dessous) et périodiquement retournée jusqu'à ce que soit achevée la fermentation. Elle sera ensuite expédiée, par balles pesant plusieurs centaines de kilos, dans les diverses manufactures du territoire.

tent pas de vin). C'est à la vogue sans cesse croissante de la cigarette, dont l'emploi est relativement récent, qu'il faut en partie attribuer l'augmentation du nombre des fumeurs.

Les premières cigarettes franchirent nos frontières en contrebande vers 1840 et éveillèrent tant de curiosité que des ateliers de fabrication furent installés trois ans plus tard. Mais la production resta longtemps limitée : des ouvrières introduisaient, tant bien que mal, à la main, du tabac finement haché dans des tubes de papier. Aux abords de 1900, la consommation était d'un milliard et demi de cigarettes... alors qu'elle atteint aujourd'hui 44 milliards. Cet extraordinaire accroissement porta un coup très rude au tabac à mâcher et à priser, qui tomba, dans le même temps, de 6.000 tonnes à un peu plus de mille ; et au scaferlati, pour la pipe, qui diminua de moitié (17.000 tonnes utilisées en 1957). Que de bouffées voluptueuses ou précipitées cela représente ! Que de pensées emportées à jamais dans les volutes bleues !

Si l'on mettait bout à bout toutes les cigarettes fumées en France en une année, on obtiendrait un ruban de trois millions de kilomètres ; soit près de huit fois la distance qui nous sépare de la lune ou soixante-quinze fois le tour de la terre. C'est aux cigarettes dites ordinaires que vont les préférences. La Gauloise conquiert progressivement la France et le monde. Le mot d' « ordinaire» semble d'ailleurs impropre, car il évoque à tort l'idée d'une qualité inférieure due à une fabrication simplifiée ; or la modicité relative de son prix tient simplement à l'emploi de tabacs naturels récoltés en majorité sur les territoires de la métropole ou d'outre-mer et n'ayant subi aucun traitement adoucissant ; sa préparation n'en exige pas moins des opérations aussi délicates que nombreuses, obtenues par des machines perfectionnées.

Une culture familiale.

La longue chaîne des travaux qui conduiront, en un an, le tabac jusqu'à la dernière machine de l'usine (l'empaqueteuse) commence dans les champs. Cent mille agriculteurs, appartenant plus particulièrement au département du Nord, à l'Alsace, aux régions de l'Ouest, du Centre-Ouest, du Sud-Ouest, à la Dordogne, à la Gironde, au Lot-et-Garonne, au Sud, au Sud-Est, réservent, à côté du maïs et des betteraves, une place pour la plante aux larges feuilles venue d'outre-Atlantique avec Christophe Colomb. L'ensemencement se fait traditionnellement le 19 mars, fête de saint Joseph ; les graines sélectionnées par l'Administration sont déposées sur du terreau préalablement stérilisé au feu afin de détruire tous les germes de mauvaises herbes ; puis elles sont recouvertes de sable de rivière et de petits cailloux jouant le rôle d'accumulateurs de chaleur ; lorsque les plants ont levé on procède, après de multiples pulvérisations, au repiquage (38.000 par hectare), suivi du butage et du

BRASIL

désherbage. La récolte a lieu en septembre, sous la surveillance des contrôleurs, qui, pendant toute la croissance des plantes, ont tenu un compte très exact des feuilles sur des carnets parfois enfermés à clef dans de petites boîtes placées à l'un des angles du champ. (Précisons que ces représentants de l'Etat tendent de plus en plus à devenir des conseillers techniques : ils réunissent les planteurs pour leur enseigner, au moyen de films et de conférences, tout ce qui concerne la culture, les engrais, les insecticides, la construction des séchoirs.)

Les pieds arrachés tout entiers ou les feuilles coupées une à une, suivant les régions, sont suspendus pendant six semaines à des fils dans des séchoirs très aérés. Et, au cours des longues soirées d'hiver, la famille au complet trie les feuilles suivant leur qualité et les réunit en bouquets de 25 appelés manoques, qui seront portés, en janvier ou février, dans les magasins de fermentation les plus proches. La tâche du cultivateur est terminée ; celle du technicien et de l'ouvrier commence.

Une chaîne de fabrication longue de cent mètres.

Entassé en montagne, le tabac est soumis à une fermentation qui le porte à une température de 60 degrés. Par des moyens naturels — encore très employés — ce résultat s'acquiert en quatre ou cinq mois, mais des installations récentes permettent de l'obtenir en huit jours, dans des chambres conditionnées.

Puis la matière première est enfin dirigée vers l'une des 20 usines.

Nous ne pouvons entrer ici dans les détails de techniques qui se révèlent très différentes suivant qu'il s'agit d'obtenir des cigarettes ordinaires ou de luxe, des cigares ou du scaferlati. Une chaîne modèle, pour les Gauloises, fonctionne au Centre d'essais des Aubrais. C'est vers elle que sont dirigés les dix ou douze « crus » de tabac dont le mélange est nécessaire pour obtenir le goût, familier à tous les fumeurs, de la plus démocratique et de la plus « ordinaire » des cigarettes françaises. Cette chimie, qui fait penser au subtil travail des goûteurs chargés dans les chais de Cognac d'assurer l'homogénéité des vins, s'exécute dans un grand hall où se mêlent les senteurs les plus diverses ; de petits chariots sur rails passent devant des balances de précision pour être successivement chargés d'un poids déterminé de manoques, provenant du Nord, d'Alsace, de Lot-et-Garonne, de l'Ouest et du Centre-Ouest, de Dordogne, d'A.-E. F., de Madagascar, d'Orient, du Brésil, d'Algérie. Leur contenu est alors placé sur le tapis roulant qui, en un circuit de plus de cent mètres, traversera les diverses machines chargées de procéder au brassage, au réchauffage, à l'humidification, à l'époulardage (élimi-

L'irrégularimètre dessus) est un ment de contrôle mettant de détecter parties peu ou trop rem plies de la cigarette. résultats se lisent aisé ment sur un rouleau enregistreur.
Le mélange des 10 ou 12 espèces de tabacs entrant dans la composition des cigarettes « Gauloises » est fait avec la plus grande précision (page de gauche) : les balles venant des diverses régions de France et de certains pays étrangers sont amenées jusqu'à la chaîne, où circulent de petits wagonnets ; ceux-ci reçoivent au cours de leur périple une quantité déterminée de chaque essence et vont alimenter la première machine que l'on aperçoit dans le fond.

nation automatique des ficelles et des corps étrangers), au hachage, à la torréfaction, au refroidissement, à la confection des cigarettes et à l'empaquetage. L'automatisation a réduit les manipulations au minimum. On ignore généralement que les sept centimètres de papier et de tabac fumés en quelques minutes ou abandonnés sans remords sur le bord d'un cendrier ont demandé tant de soins !

Des centres d'essais et des laboratoires.

Mais ce n'est pas tout, à chaque stade de la culture, de la préparation et de la fabrication apparaît un souci de la perfection que ne soupçonne généralement pas le public. La matière première est étudiée chimiquement et physiquement et les produits manufacturés sont soumis sans répit à des tests, soit dans l'usine même, soit dans des centres spécialisés.

A Bergerac, un terrain de culture, doublé d'un laboratoire, permet d'observer le comportement sur notre sol de variétés étrangères. Un climat tropical et une évaporation identiques à ceux des tropiques sont artificiellement obtenus sous d'immenses tentes de toile.

Aux Aubrais, le matériel nouveau est mis à l'épreuve et la qualité des cigarettes scientifiquement contrôlée ; aspect extérieur, régularité de remplissage, compacité, densité, chevelu, tirage sont traduits en graphiques par des machines de précision qui ne tolèrent aucune défaillance.

A Paris, un laboratoire sert à l'étude de la contexture même du tabac sous l'angle de la santé publique. Des machines à fumer capables de « griller » mille cigarettes par jour contribuent à déterminer la composition de la fumée.

Ainsi se poursuit sans trêve une œuvre d'amélioration dont la responsabilité incombe à un directeur, à neuf inspecteurs généraux et à des techniciens tous recrutés dans les promotions de Polytechnique parmi les 150 premiers ; à des ingénieurs d'exploitation sortis de l'Ecole des Arts et Métiers ; à des administrateurs généralement recrutés parmi les financiers. Tout cet ensemble constituant le SEITA (Service d'Exploitation industrielle des Tabacs et des Allumettes) était depuis 1926 dépendant de la Caisse autonome d'Amortissement qu'un décret a supprimée le 30 décembre 1958. Un nouveau statut vient d'être fixé ; la Direction des Tabacs reste rattachée au Ministère des Finances, et son état-major occupe toujours l'imposant immeuble du quai d'Orsay. Mais elle constitue maintenant un organisme de caractère industriel et commercial, doté d'une autonomie financière.

Ainsi continuera de prospérer une industrie qui a le double privilège d'apporter à la population quarante-quatre milliards de petites joies et de diminuer l'impôt en versant tous ses bénéfices dans les caisses de l'Etat : 207 milliards de francs en 1957... Et peut-être 250 ou 270 en 1959.

ROGER BASCHET.

La machine à cigarettes (à gauche) débite 672.000 unités par jour soit 1.350 à la minute. Elle imprime sur chacune le mot « Gauloise », colle et coupe. - **L'empaqueteuse** (à droite) assemble par 20 les cigarettes qui lui sont livrées en vrac et les rend en paquets, à raison de 120 par minute. Si un paquet contient une cigarette incomplètement remplie, il est automatiquement éjecté.

GAULOISES

Ci-contre : la nuit de la Saint-Sylvestre, en 1952. Tazieff au bord de la bouche éruptive de l'Etna. **Ci-dessous** : toujours la nuit, aigrette de feu jaillissant du Stromboli, en juillet 1957.

LES RENDEZ-VOUS DU DIABLE

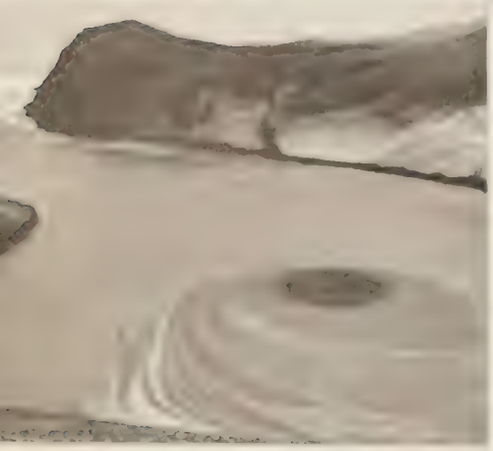
HAROUN TAZIEFF est explorateur de cratères en activité. C'est une profession peu encombrée, une des rares de notre temps où il ne soit absolument pas nécessaire de jouer des coudes pour arriver. La raison en est, elle aussi, bien de notre temps : on y glane du mérite, de l'honneur et peu d'argent. Il faut pourtant pour tenir cet emploi et surtout pour y survivre un ensemble de qualités ordinairement très cotées sur le marché des capacités : nerfs d'acier, jugement sûr et prompt, réflexes instantanés, résistance physique à toute épreuve, connaissances techniques permettant de doubler l'exploit sportif de recherches scientifiques. Il faut aussi posséder cet impondérable que les Marocains appellent la *barraka*, protection mystérieuse assurant l'impunité à certains élus dans leurs plus folles entreprises. Ceux qui verront à l'écran *les Rendez-vous du Diable*, auxquels nous avons emprunté quelques images entre mille autres non moins saisissantes, comprendront que ce préambule ne relève pas de l'hyperbole mais de la vérité.

Ce film représente la somme de dix années de travail, d'expériences et de recherches obstinées ; le fruit notamment d'un périple de deux ans qui conduisait Tazieff et son ami Pierre Bichet dans les principaux centres éruptifs mondiaux : Italie et Sicile, Congo belge, Tanganyika, Guatemala, Salvador, Costa-Rica, Mexique, Chili, Philippines, Japon, îles de la Sonde, Java, Bali, pour se clore, provisoirement, sur le cratère nouveau-né de Fayal, aux Açores. Si les six cents volcans qui jalonnent le monde n'ont pas été tous visités, c'est parce que cette tâche excéderait manifestement les forces d'un homme, mais Tazieff n'en compte pas moins à son actif quelques « premières » prestigieuses, comme on dit en langue alpine : l'Izalco du Salvador, de si fâcheuse réputation qu'il fallut les images prises dans le cratère pour convaincre les incrédules qui criaient en toute bonne foi à l'imposture ; à Java, le Bromo et le Mérapi, ce dernier un des plus régulièrement meurtriers du monde ; le Niragongo congolais, où Tazieff fut le premier à s'être approché presque à le toucher du lac de laves, unique en son espèce, qui bouillonne depuis trente ans sans déborder, dans ce chaudron démoniaque.

L'exploration d'un volcan, telle que la comprend Tazieff, n'a rien de commun avec les prudentes approches habituelles, conduisant au mieux les téméraires jusqu'au bord du cratère, d'où l'on peut prendre sans trop de risques des vues au téléobjectif. Lui, il descend franchement dans le gouffre, une fois jusqu'à trois cent soixante mètres de la lèvre, pour observer et filmer à bout portant ; ce qui demande de la technique, de l'expérience et, disons-le, un certain courage. En effet, trois risques également mortels guettent l'explorateur de cratères : la chute, le bombardement, les gaz. Les parois intérieures d'un cône volcanique sont généralement détestables : instables, friables, réfractaires par conséquent à la pose de pitons permettant l'emploi de cordes de sécurité ; au moindre faux pas sur ces pentes rapides, à la moindre roche qui s'arrache brusquement à sa gaine de tuff sous le poids de l'homme, ce peut être la chute directe dans la gueule ignée. Le bombardement, lui, procède par blocs de plusieurs tonnes ou par « bombes », caillots de lave pâteuse de poids et de volume variables ; Tazieff en fut frappé une fois en plein dos, heureusement sans mal. En fait, il n'est guère que deux moyens de se défendre des bombardements : préventivement, noter le rythme de l'éruption, si elle est intermittente, ou la direction générale du jet, si elle est continue, afin de passer entre les décharges ou d'attaquer par la face la moins mitraillée ; en cours d'opération, surveiller sans cesse le ciel au-dessus de sa tête et sauter de côté en une fraction de seconde car c'est seulement dans les tout derniers mètres de la chute que l'on peut espérer prévoir le point d'impact. Naturellement, cette esquive à l'extrême limite de temps exige du coup d'œil et des réflexes électroniques, mais regarder perpé-

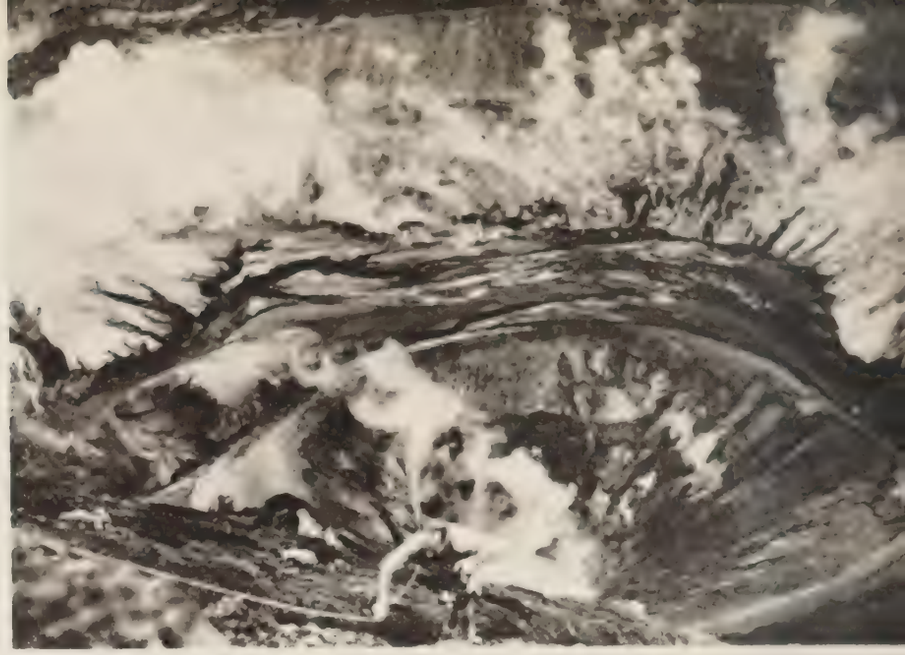
HAROUN TAZIEFF

Novembre 1957. En pleine explosion, le Capelinhos à Fayal, aux Açores, est encore sous l'eau. A un mille vers nous le phare se découpe (1). Le cratère sous-marin en période de repos (2).



Page de droite : cratère du Boqueron, île volcanique mexicaine du Pacifique, dans une phase d'activité réduite.

tuellement en haut n'aide pas à voir où l'on pose le pied. Les gaz, eux, sont inégalement dangereux. Le plus traître, l'anhydride de carbone, dépourvu d'odeur révélatrice, foudroie littéralement son homme. Malodorants au possible, les gaz sulfureux dominants sont au contraire relativement tolérés, tout au moins tant que leur concentration ne requiert pas le port du masque. Cette tolérance de l'organisme est d'ailleurs une chose assez étonnante en soi. J.-J. Richard et son équipe ont pu camper sans dommage pendant trois jours dans le cratère du Raung (Java) alors que la forte toile de leurs tentes devenait du papier buvard et que le diamètre de certain gros fil de fer fondait de moitié. Une autre fois, un nuage dense émis par l'Etna rongea si bien la veste de montagne de Tazieff, en robuste toile cependant, qu'elle s'en allait en charpie ; lui-même

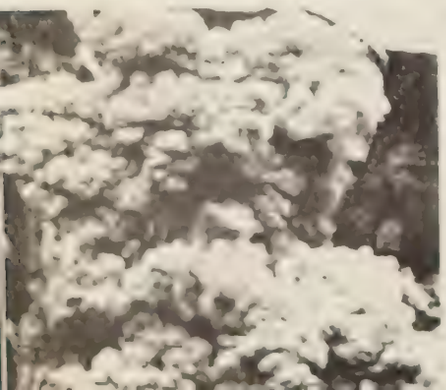


[illegible] Aso-San, au Japon, est un[illegible] sacrée comme le Fuji-Yama. Dans [illegible] cratère, à 200 mètres sous la lèvre [illegible] autre petit cratère intérieur au fond duquel niche un lac d'eaux bouillantes et sulfureuses. En 1956, Tazieff y descendit. On le voit ici remontant au bout d'un câble métallique qui lui permet d'accéder au fond des gouffres les plus [illegible] parois abruptes (1)

[illegible] Japon un écriteau défend l'entrée du [illegible] Sakura-Jima. « Ce volcan est [illegible] dangereux, il est interdit de dépasser ce [illegible] » (2). Tazieff en fit le premier l'ascension [illegible] octobre 1956. L'appareil de prises de vues est placé ici au bord du cratère de 800 mètres, en éruption (3). L'explosion elle-même, de type vulcanien (4). A la descente, on retrouve l'écriteau. Kano, le fidèle porteur, dont le courage a fait l'admiration des explorateurs, a le sourire (2)

2.

3.



4.

en fut quitte pour tousser trois mois. A ces trois dangers de base, on peut ajouter encore, sans toutefois épuiser la liste, les traîtrises de la lave. Une coulée fluide peut vous couper la retraite aisément ou même vous traquer à une vitesse pouvant atteindre jusqu'à quarante kilomètres à l'heure ; une fois, c'était à ses débuts, Tazieff fut serré de si près, dans une jungle inextricable, que son short fut roussi et ses mollets grillés. Un autre danger de la lave est qu'elle se refroidit superficiellement en une demi-heure environ, tandis que la coulée sous-jacente reste à quelque 900° ; pour peu que la croûte solidifiée soit mince, elle cède brusquement sous le poids et les jambes plongent directement dans le magma incandescent.

Les non-initiés, les prudents, les positifs ont souvent remontré à Tazieff la folie de ses rendez-vous avec le diable : «... puisque aussi bien ils ne présentent aucun résultat pratique ». C'est un genre de remarques qui a le don de le mettre en colère, pour deux raisons : d'abord, parce qu'il trouve que la splendeur du spectacle, l'ambiance hallucinante, l'exercice d'adresse et d'intelligence valent par eux-mêmes de prendre certains risques ; ensuite, parce qu'il a conscience, par ses « folies », d'aider à cette transformation qui fait évoluer présentement l'ancienne vulcanologie, descriptive et empirique, vers la science précise basée sur des mesures exactes. Non sans humour, il fait remarquer que nous sommes maintenant bien renseignés sur le soleil ou même sur telle étoile à des millions d'années-lumière, par exemple, alors que nous ignorons pratiquement tout de ce qui se passe sous nos pieds, au delà des misérables quatre-vingts kilomètres de l'écorce terrestre ; connaissance cependant essentielle si l'on veut limiter les dégâts des cataclysmes plutoniens, dont l'origine réside sans doute dans le jeu des courants et des contre-courants encore mystérieux qui brassent le magma incandescent fluant lentement dans les profondeurs. Sa conclusion « pratique », la voici : maintenant que la peur ancestrale du volcan est vaincue, maintenant que la preuve est faite que l'on peut installer aux abords immédiats et parfois au cœur même du cratère sismographes, microphones, balances magnétiques, thermomètres, spectroscopes, gravimètres et autres appareils de détection et de mesures modernes, une éruption ou un paroxysme d'éruption deviennent aisément prévisibles et cette prévision équivaut au salut de dizaines, de centaines, de milliers de vies humaines. Que les sceptiques méditent à ce sujet la sécheresse de ce rappel de quelques-unes des principales catastrophes du passé : Galung-Gung (Java), 4.000 morts en 1882 ; Kelud (Java), 10.000 morts en 1586, 5.600 en 1920 ; Papandayan (Java), 3.000 morts en 1772 ; Mérapi (Java), 1.300 morts en 1931 ; Krakatoa (Sumatra), 36.000 morts en 1883 ; Tambora (Ile de Soembawa), 92.000 morts, 29 survivants seulement, en 1815 ; Laki (Islande), 10.000 morts en 1783 ; Montagne Pelée (Martinique), 40.000 morts en 1902 ; Santa-Maria (Amérique centrale), 6.000 morts en 1902 ; Etna (Sicile), 100.000 morts en 1669, suivant une tradition d'ailleurs non contrôlée. Si ces *Rendez-vous du Diable* contribuent à permettre de prévenir désormais pareilles catastrophes, serait-il juste de continuer à les considérer uniquement comme des prouesses sans objet, prouesses dont le film d'aujourd'hui souligne d'ailleurs magnifiquement le caractère sportif ?

M. L.

Ci-dessus : a [illegible] su [illegible] (Java [illegible]) des [illegible] les [illegible]

A droite : [illegible] El Salvador [illegible] plus [illegible] monde, [illegible] bolien. Son [illegible] permanent [illegible] fit la pren[illegible] en nove[illegible] confusion d[illegible] riens qu[illegible] reussi a [illegible]

Ci-contre : en plein [illegible] éruption de la [illegible] nord-est [illegible] Exploration Pâques 19[illegible]

Lumière sur un chef-d'œuvre

LA MULATRESSE

d'Eugène Delacroix

EN 1821, Eugène Delacroix termine son apprentissage. Malade, pauvre, inconnu, il est contraint d'accepter, de Géricault, la cession d'une commande de l'État, qui lui permettra de subsister. Une crise morale s'ajoute à ses préoccupations. Le 26 janvier, il écrit : « Je suis malheureux, je n'ai pas d'amour. Ce tourment délicieux manque à mon bonheur. Je n'ai que de vains rêves qui m'agitent... » Ce tourment délicieux, il le trouvera dans la peinture. C'est l'époque, en effet, des études sévères, fortement disciplinées, travail intensif où le débutant se donne tout entier, copiant les grands maîtres, multipliant les esquisses, collaborant par la caricature, comme un délassement de l'esprit, aux journaux satiriques. Déjà se devine le tourment de son âme, déjà ses tons « violacés et étranges » laissent percer une émotion déchirante. Il va, dans quelques mois, exposer au Salon « Dante et Virgile aux enfers », tableau qui établira sa brusque renommée.

En cette même année 1821, l'Orient préoccupe les cœurs et fait couler les larmes. Le monde entier s'apitoie sur les malheurs de la Grèce, livrée aux mains sanguinaires de la répression. Bien avant Hugo, Casimir Delavigne chante les exploits des héros, et la fleur de l'armée française s'engage pour la Morée. Elle y rejoint Lord Byron, qui aura sur le jeune Delacroix une si décisive influence. Le peintre rêve de fixer sur la toile un épisode de cette lutte sans espoir : les massacres de Scio lui en fourniront plus tard l'occasion. Mais déjà il recherche certains détails de couleur locale, s'attache à traduire la vivacité superbe des chevaux arabes, le coup de feu de soldats turcs, des Grecs en embuscade ou blessés, des types d'Orientales. On rencontrait alors chez Guérin et en d'autres ateliers parisiens quelques-unes de ces « fleurs humaines de harem », modèles aux chairs épanouies, au regard las de volupté, bétail pensif venu de quels lointains rivages? Delacroix est envoûté par ces « mauvais anges ». Il esquissera en 1824 le portrait d'Aline la Mulâtresse, celui d'Aspasie la Mauresque en 1826, à la veille de « la Mort de Sardanapale ». Encore, dans ce dernier tableau, la métisse qui nous occupe figurera à mi-corps dans une attitude presque identique, esclave vieillissante qui attend la mort aux pieds du satrape perdu dans sa rêverie.

Enfant du siècle, Eugène Delacroix reste un technicien de son art, avide de saisir tout ce qui peut lui fournir un élément nouveau de coloration, comme le jeu particulier de la lumière, absorbée et non plus réfléchie, par cette peau de bronze. Un collier de jais fait vibrer la lourde masse de la chevelure que la fille de la Nuit laisse crouler sur ses rondes épaules. Corbeille offerte, le buste aux formes puissantes se dégage de la chemise à demi rabattue. La robe, à raies roses et blanches, s'étale sur les genoux. Et déjà, dans cette simple esquisse, dans cette œuvre de jeunesse — aussi parfaite qu'une grande composition — transparaissent tous les sortilèges de ce dessin fiévreux et convulsif, de cette harmonie rare de tons, de cette « furie de brosse » dont s'irriteront si fort les classiques. Bien sûr, le débutant n'a pas encore proclamé que le « gris », c'est l'ennemi. Mais regardez ces teintes de mauve et de violet projetées crument sur ces chairs, ces tons purs, ce mélange optique avant la lettre, si sensible dans le visage. C'est la grande leçon de l'impressionnisme qui commence, le premier balbutiement de la peinture « moderne ». Examinez cette façon de peindre par touches juxtaposées, la hardiesse qui consiste à sabrer ce torse lumineux de hachures fines mais décidées. Le modelé plat et sage des vieux maîtres n'est plus que souvenir. La loi de la division apparaît ici en puissance. Lueurs salvatrices qui vont faire de Delacroix le premier grand « coloriste » du siècle. On comprend que l'auteur des « Femmes d'Alger » attachât tant de prix à cet essai miraculeux qu'il voulût le conserver auprès de lui, jusqu'à sa mort.

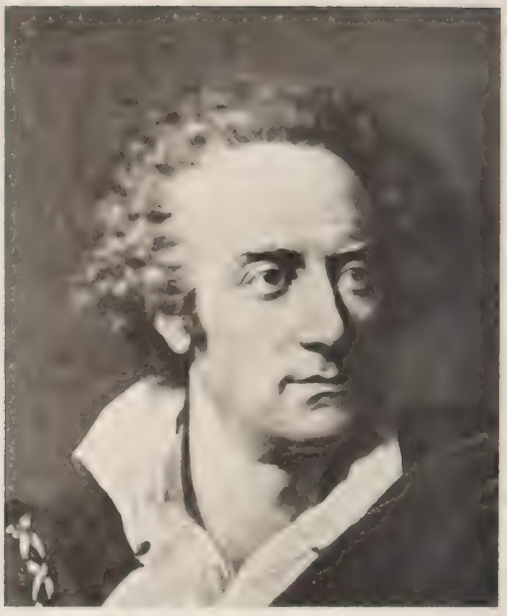
R. L. B.

A droite : *la « Mulâtresse » du musée de Montpellier, que l'on retrouve au musée du Louvre, contre le lit de Sardanapale* (ci-dessus).
Photographies Giraudon.

Le visiteur qui sort du musée de Montpellier sait-il que la France doit tant de trésors à une princesse allemande aimée d'un roi d'Angleterre et d'un poète italien? C'est la romanesque histoire de Louise de Stolberg, comtesse d'Albany et protectrice du peintre Fabre.

La comtesse d'Albany, par François-Xavier Fabre (1753-1824). Louise, princesse de Stolberg et reine d'Angleterre, est représentée ici à quarante ans, quand elle vivait à Florence avec le comte Alfieri et qu'elle accueillait dans son intimité le jeune Fabre. Celui-ci, bienveillant au déclin de son amie, en a retracé maintes fois les traits, n'hésitant même pas à nous la [illegible] pendant qu'elle-même, un carton à dessin sur les genoux, [illegible] le portrait de son peintre

[illegible] et Michel Descossy.

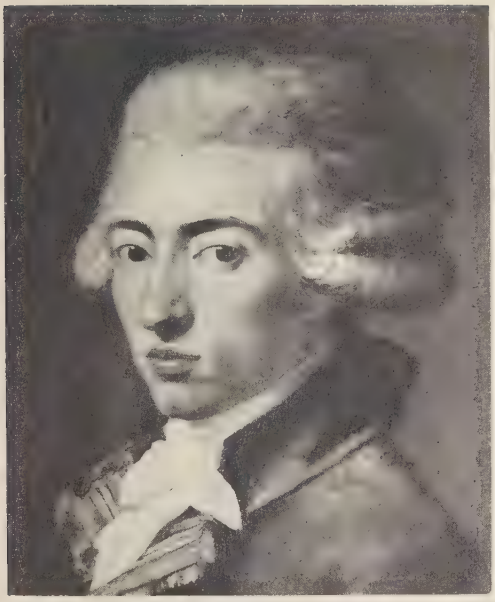


Le comte Vittorio Alfieri, par François-Xavier Fabre, (1749-1803). C'est le plus grand poète tragique italien. Dans un temps de fadeur, il revint aux canons grecs en mettant sur le théâtre une action ramassée et en faisant entendre un langage pur, concis, énergique, élevé. Le violent pamphlet qu'il écrivit contre la France, **le Misogallo,** n'empêcha pas les Français de lui rendre justice. Né à Asti, il mourut à Florence, entre l'amour et la gloire.

Une Reine

DEPUIS la mort de son père, Jacques III, Charles-Edouard, le dernier Stuart, règne à Rome sur un simulacre de cour. En Grande-Bretagne, les Jacobites ne désespèrent pas de voir un jour ce prince exilé remonter sur le trône dont il a en vain essayé de chasser le roi George III. La France, par tradition, soutient les Stuarts, catholiques, et, par désir de perpétuer leur race, un ministre pense à marier Charles-Edouard avec une princesse allemande descendante d'une lignée qui a donné des rois à l'Ecosse.

Louise-Maximilienne-Caroline de Stolberg, belle, aimable et pauvre, est à dix-neuf ans chanoinesse de l'abbaye de Saint-Vandru. Quand sa mère lui parle de l'alliance projetée, la jeune fille n'hésite pas à quitter les mornes certitudes



François-Xavier Fabre, par lui-même (1766-1837). Cet élève de David, ayant remporté le grand prix à l'âge de vingt et un ans, séjourna trente-sept ans à Rome, puis à Florence, auprès de la comtesse d'Albany. Il revint mourir dans sa ville natale, Montpellier, après y avoir fondé le musée qui porte toujours son nom et auquel il laissait une précieuse collection de 360 tableaux et objets d'art. En juste récompense, Charles X l'avait fait baron.

Le dernier Stuart (1720-1788). Pour reconquérir le trône de ses pères, Charles-Edouard, dit le Prétendant, tenta une descente en Écosse. Victorieux des Anglais, il se fit proclamer, à Perth, régent des trois royaumes. Court triomphe. Battu à Culloden, en 1746, il dut retourner à Rome, où il était né. Il épousa Louise de Stolberg, en 1772, et prit alors le titre de comte d'Albany, qui est le nom gaélique de l'Écosse. Il mourut à Florence, oublié de sa femme et de ses partisans.

sans couronne

du couvent pour les incertitudes de cette union, et croit déjà sentir le poids délicieux de la couronne sur ses cheveux blonds. Elle ne connaît de l'exilé que ses malheurs et ses exploits, bien propres à exalter une imagination ingénue.

Après un mariage par procuration célébré à Paris, Louise fait à Venise la connaissance de Charles-Edouard. Le quinquagénaire, épaissi, qui traîne la jambe à cause d'une plaie chronique, n'a rien d'un prince charmant, mais la jeune femme sait cacher sa déception avec une dignité déjà de souveraine. Le couple fait à Rome une entrée presque royale — et ces deux mots expliquent le désenchantement rapide de la princesse. Charles-Edouard avait espéré que son mariage, la protection de la France inciteraient le pape à lui reconnaître les mêmes prérogatives qu'à son père, mais on les lui refusa. Et comme il se plaignait à l'ambassadeur de Versailles, le cardinal de Bernis, celui-ci lui répondit : « L'incognito est le parti le plus convenable au prince Edouard, à sa fortune et à ses prétentions. La majesté royale s'avilit quand elle ne peut plus être soutenue avec éclat. »

Très amoureux de sa femme, le prince ne lui rendait pas la vie agréable. Comme il s'obstinait à exiger les égards dus à un souverain dans les maisons où il allait, et comme sa royauté n'était pas reconnue, les Romains renonçaient à l'inviter. Ses prétentions irritaient aussi son frère, le cardinal d'York. Fraîche, curieuse, aimant les lettres, les arts et la conversation, Louise se

lassa vite d'entendre ses dames d'honneur et les quatre chambellans de son mari l'appeler Majesté. N'aurait-elle quitté la routine de l'abbaye que pour l'étiquette dérisoire d'une cour dont on se moquait à Rome ?

Pour cacher sa gêne croissante, Charles-Edouard s'installe à Florence où les époux prennent le nom de comte et comtesse d'Albany. Louise s'y amuse d'abord : « Nous dansons beaucoup, écrit-elle, on nous donne des soupers, et des ballets... » Elle visite les églises, les musées, elle joue de la harpe, du clavecin, dessine, lit avec discernement. Mais l'été torride qui vide la ville l'accable : « On se promène, on s'ennuie, et tout cela ne rafraîchit pas. »

Il y a pire : aigri, déçu, Charles-Edouard retombe dans des habitudes d'ivrognerie qu'il avait surmontées au début de son mariage. L'alcool réveille en lui une brutalité peu royale, il lève parfois la main et même la canne sur la pauvre Louise. A vingt-cinq ans, la perspective de finir ses jours près d'un vieillard grossier peut mener au désespoir ou à la révolte.

Un homme singulier.

CEPENDANT le destin va offrir à la princesse malheureuse une revanche éclatante, et la plus douce à un cœur de femme. Il met sur son chemin ce poète amoureux que toute jeune fille romanesque a, une nuit au moins, rêvé d'inspirer. Le comte Vittorio Alfieri, gentilhomme piémontais, alors âgé de vingt-huit ans, connaît, avant Byron et Musset, ces tristes ardeurs, ces élans passionnés chers aux romantiques. Il a promené sa mélancolie, son amour des chevaux et son goût des femmes de Saint-Pétersbourg à Madrid et de Rome à Stockholm. Il est beau, riche, vibrant, il n'aime personne quand, dans un musée, on le présente à la comtesse d'Albany que, de loin, il admirait déjà. Elle s'attarde devant un portrait de Charles XII et remarque son uniforme original. Deux jours plus tard, nous raconte Stendhal, les Florentins, ébahis, voient Alfieri se promener, vêtu et coiffé comme le roi de Suède. « Si je trouvais un homme bien singulier, je l'aimerais toujours », avait déclaré la reine. Elle venait de le trouver, et l'aima jusqu'à la mort.

Amours contrariées, comme toutes les belles amours. Le comte d'Albany ouvre sa porte à l'Italien dont les récits de voyage l'amusent et qui connaît les chevaux presque aussi bien qu'un Anglais. Alfieri s'étonne, lui, de découvrir chez Louise une curiosité d'esprit, une âme sensible, un esprit profond et les grâces les plus touchantes. Pendant que le prétendant au trône d'Angleterre somnole après ses libations, le poète et la princesse laissent parler leur cœur. Alfieri, cet anxieux, connaît enfin le bonheur d'être compris, encouragé : il commence sa première tragédie. Il écrira plus tard : « Je trouvai enfin, dans des chaînes d'or dont je me liai volontairement, cette liberté littéraire sans laquelle je n'aurais jamais rien fait de bon. » Mais le gentilhomme chevaleresque souffre de voir sa princesse captive d'un mari jaloux qui ne la laissait jamais seule, l'enfermait à clef quand il était obligé de sortir. On sait à Florence que Charles-Edouard maltraite de plus en plus sa femme ; au cours d'une crise de fureur alcoolique, il a même tenté de l'étrangler. Le grand-duc de Toscane, qui plaint Louise, et son beau-frère le cardinal d'York l'encouragent à chercher refuge dans un couvent. Mais comment échapper à ce tyran ?

Alfieri, en bon dramaturge, invente alors un stratagème. Après un déjeuner chez le comte et la comtesse d'Albany, une amie complice propose à Louise d'aller admirer les travaux à l'aiguille que font des religieuses. « Volontiers, si mon mari y consent », dit la princesse.

L'enlèvement.

TOUS trois montent en voiture. Arrivés devant le couvent des Dames Blanches, la comtesse et son amie descendent lestement, sans attendre Charles-Edouard dont la jambe malade ralentit la démarche. La Sœur tourière, avertie, referme la porte sur les deux femmes. Le mari, furieux, frappe, appelle, donne en vain de grands coups de poing sur la porte. L'abbesse enfin paraît au guichet : « Monsieur, la comtesse d'Albany a cherché asile dans ce couvent, elle y est sous la protection de la grande-duchesse de Toscane. »

Le premier obstacle sur le chemin de la liberté est franchi. Autorisée par le pape Pie VI à se réfugier au monastère des Ursulines à Rome, la comtesse d'Albany, peu après, quitte Florence à la nuit tombante. Comme on craint que son mari ne la fasse enlever, Alfieri et un gentilhomme irlandais de ses amis, déguisés en cochers, pistolet au poing, accompagnent la voiture. Après une séparation de quelques mois, sacrifice fait aux convenances, le poète s'installe à son tour à Rome et va souvent voir Louise, à qui son beau-frère a offert l'hospitalité dans son palais épiscopal.

Sa passion pour Louise donne alors à Alfieri la fièvre heureuse des créateurs. Il écrit ses chefs-d'œuvre tragiques : « Mirrah » et cet « Oreste » que Paris a vu jouer au Théâtre des Nations. Louise, qui se sent vraiment un cœur de reine, lui parle d'une autre reine malheureuse, et Alfieri peut bientôt lui lire les scènes brûlantes de sa « Marie Stuart ». On joue une autre de ses tragédies, « Antigone », à l'ambassade d'Espagne, et le regard du poète semble faire hommage à son inspiratrice des applaudissements des spectateurs.

Mais, si l'épouse maltraitée avait excité la pitié, la maîtresse triomphante d'un poète acclamé faisait scandale dans cette Rome que Louise

appelait « un grand séminaire ». Dans ses moments de lucidité, Charles-Edouard accuse amèrement son frère le cardinal de se faire, sous son toit, le complice de la femme adultère. Un ordre du pape oblige Alfieri à quitter Rome, à chercher l'oubli, comme naguère, dans de folles chevauchées. « Que de fois les beaux coursiers, dans la tristesse et l'abattement de mon cœur, ont osé combattre et vaincre les livres et les vers ! De poète, écrira-t-il amèrement, je redevenais palefrenier. »

Grâce au roi Gustave de Suède, voici enfin les époux officiellement séparés. Pendant quelques années, Louise se résigne à ne passer avec Alfieri que les mois d'été, dans un village d'Alsace où ils cachent leur idylle. Cependant, sans attendre la mort du prétendant, en 1788, la comtesse d'Albany s'installe à Paris, et Marie-Antoinette la reçoit à Versailles avec les égards dus à une véritable reine.

Reine de poésie.

LIBRE, riche, associée à la gloire naissante d'Alfieri, Louise ne paraît jamais avoir été tentée d'épouser l'homme qu'elle aimait, aux yeux de ce monde dont elle avouait : « Il est drôle quand on n'en a pas besoin. » Elle savait bien, au fond de son cœur, qu'elle ne monterait jamais sur le trône, elle accepta même, pendant un voyage à Londres, d'être présentée à la cour d'Angleterre sous le nom de comtesse d'Albany. Mais, née princesse de Stolberg, traitée par Charles-Edouard et sa cour en reine d'Angleterre, porter un autre nom l'aurait frappée comme une déchéance, alors que l'ombre de cette couronne et sa liaison avec un homme illustre accroissaient son prestige.

La curiosité attirait les visiteurs dans un salon où les retenaient le charme, la conversation de la maîtresse de maison. Joséphine de Beauharnais, Mme de Staël devinrent ses amies, et c'est chez elle, devant un public nombreux et bientôt en larmes, que Beaumarchais lut son drame moral, « la Mère coupable ». Peu soucieux de briller, Alfieri restait mystérieux, taciturne. Il se lia pourtant avec André Chénier.

La princesse et Alfieri, comme de nombreux aristocrates, avaient souhaité la Révolution. De près, elle leur parut vulgaire, dangereuse aussi, et ils repartirent pour Florence : on voit encore, au bord de l'Arno, la maison où la princesse avait fait construire une salle de théâtre et où une assistance choisie assistait aux tragédies d'Alfieri.

Méprisant les Florentines qu'elle trouve frivoles, Louise continue à lire avec avidité, tandis que son poète apprend seul le grec. Parfois, vêtu d'un grand manteau rouge, il conduit à une allure folle son tilbury à travers la ville. Le succès, l'excès de travail n'émoussent pas sa tendresse. Dans ses « Mémoires », il rendra à Louise cet hommage : « Entré dans la triste saison des désenchantements, de plus en plus je m'enflamme pour elle, à mesure que le temps va détruisant en elle ce qui n'est pas elle, ces fragiles agréments d'une beauté destinée à périr. »

Epuisé par un labeur incessant, Alfieri meurt en 1803, laissant à celle qu'il avait aimée pendant vingt-six ans tous ses biens, ses œuvres d'art et aussi ses manuscrits, avec la liberté d'en disposer à sa guise. La princesse lui fit élever par Canova le tombeau de marbre qu'on admire à l'église Santa-Croce à Florence.

Le peintre de la reine.

SI la comtesse d'Albany, comme une reine de tragédie, avait suivi dans la mort le poète qui l'a rendue immortelle, Montpellier ne pourrait s'enorgueillir de son musée. Car, pendant les dernières années de la vie d'Alfieri, la jeune femme s'était liée avec le peintre François-Xavier Fabre, qui, lauréat du Prix de Rome à vingt et un ans, avait commencé par donner des leçons de dessin à la princesse. Brillant causeur, il égayait par sa jeunesse, sa verve méridionale la demeure où, sans se l'avouer, la comtesse et Alfieri se sentaient parfois un peu las de tenir cette pose d'amoureux que le public leur imposait. Fabre aimait les tableaux des autres autant que les siens, il savait découvrir des trésors inconnus et aidait la comtesse à augmenter ses collections.

Le sentiment que l'artiste inspira à Louise dépassa-t-il la simple amitié ? Certains contemporains le crurent, et le bruit d'un mariage secret courut longtemps. Supposition absurde et démentie par Fabre lui-même, qui écrivit : « C'est faux ! » en marge d'une biographie de Louise qui faisait état de cette rumeur. Le peintre sut en tout cas adoucir la vieillesse de son amie.

Assise dans un fauteuil surélevé par quelques marches comme un trône, elle recevait d'illustres visiteurs. Des centaines d'Anglais venaient saluer celle que beaucoup d'entre eux considéraient comme leur reine. Chateaubriand lira à Louise des pages des « Martyrs », Byron inclinera devant elle son beau visage tourmenté, Lamartine se redressera pour réciter ses poèmes. Ses correspondants s'appellent l'impératrice Joséphine, le comte de Flahaut, le philosophe Sismondi, Mme de Staël... Jusqu'à sa mort, en 1824, elle restera attentive aux œuvres, aux idées nouvelles.

Fabre, qui l'avait emmenée à Montpellier en 1821, était le légataire universel de la reine sans couronne. Il offrit à sa ville natale ses propres collections, en même temps que les œuvres d'art que la comtesse tenait d'Alfieri et du dernier Stuart. Ainsi, grâce à un peintre français, une Allemande, un Anglais et un Italien, qui, tous trois, n'aimaient guère la France, lui permirent de garder ces trésors pour lesquels la ville de Montpellier aménagea un musée. Charles X fit baron son conservateur, le peintre François-Xavier Fabre : il l'avait bien mérité.

JEANINE DELPECH.

15.000 ESPÈCES DE PLANTES ACCLIMATÉES AU CAP FERRAT

A cheval sur l'épine dorsale de la péninsule, entre Beaulieu et Saint-Jean, l'ancien domaine de Léopold II, roi des Belges, abrite depuis quelques années l'un des plus beaux jardins botaniques d'Europe. L'homme qui a développé ce parc, poursuivant l'œuvre de son père, est expert en vigne, en cognac, en « bouquet » de liqueur : c'est M. Julien Marnier-Lapostolle, membre associé du Muséum d'Histoire naturelle de Paris. Les sélections de plantes que contiennent « les Cèdres » feraient la fierté d'une capitale : plus de quinze mille espèces, en pleine terre ou sous serre.

POUSSONS la porte de ce paradis ; suivons l'amateur passionné qui, un feuillet à la main, où il a recueilli quelques poussières de pollen, va délicatement les ensemencer sur les stigmates d'une autre fleur. La grande allée du jardin chemine vers la rade de Villefranche. Composée de palmiers, de phénix-dattiers, d'innombrables espèces de cette majestueuse famille, elle embrasse dans sa courbe un étang émaillé de nénuphars. Le plus merveilleux d'entre eux, le fameux Nymphæacée de l'Amazone, aux fleurs grandioses et changeantes, blanches le premier jour, roses le lendemain, étale sur l'eau lisse, entre les lotus et les papyrus, ses feuilles d'un vert sombre, qui atteignent un mètre cinquante.

L'autre versant du domaine, transformé en orangerie, domine les mâts de Saint-Jean et Cap-d'Ail. Un peu avant d'atteindre la terrasse qui longe le chemin du sémaphore, on prend subitement contact avec les sites tropicaux. Ici abondent les cactées des déserts mexicains, adaptées en pleine terre, dans un dédale de rocailles. On sait que cette famille de plantes, essentiellement américaine, aligne près de deux mille espèces, du nord au sud de ce continent. Quelques-unes nous sont devenues familières, comme les Cierges et les Opuntiacæ, qui donnent à certains plateaux de la Californie l'aspect lunaire que nous a révélé le cinéma. D'autres, les Cereus mexicains, les Pilocereus de la Cordillère des Andes, les Carnegia, sont remarquables par leur gigantisme, leur développement en colonne. D'autres encore, Mamillaria et Ferocactus, se gonflent, s'imprègnent d'eau, ressemblent à d'énormes melons épineux.

Si fugace est leur floraison qu'il est difficile de la saisir : elle est souvent nocturne, et telle cactée dont le bouton ne s'épanouit qu'au crépuscule verra sa fleur fanée avant le jour. A ces plantes se joignent, au hasard des allées, toute une série de végétaux ayant un port semblable mais appartenant à des familles différentes. Les Euphorbes, les Aloès africains, les gigantesques rosettes des Agaves composent le bataillon armé du monde botanique. L'Agave, qui vit une quarantaine d'années, ne fleurit qu'une fois, vers la

De Monaco à Antibes, « les Cèdres » dominent la Côte. En haut : trouée sur Villefranche. A gauche : les robustes espèces des déserts ont été acclimatées en pleine terre, dans le jardin tropical.

Suspendues et vivant de l'humidité des serres, les plantes épiphytes (ci-dessus) sont une des merveilles de la nature. Ci-dessous : le « Victoria Regina », géant des nymphæacées, prolifère sur l'Amazone dont il freine les courants rapides.

La floraison des cactées est aussi variée que brève, et leur coloration, plus mouvante que le couchant. Parmi les fleurs de feu, l'échinocactus ci-dessus fleurit en son centre. Cet autre (ci-dessous) se couronne comme d'un cercle de rubis.

Collection « Les Cèdres — J. M...

fin de son existence, lançant sa grande aigrette pour en mourir généralement l'année suivante. Les Phyllocactus s'ornent de fleurs au rouge éclatant. Les Rebutia, les Lobivia, à la floraison plus modeste, offrent des coloris étonnamment variés. Mais il est une fleur qu'on se console de n'avoir pas vue s'ouvrir, c'est l'étoile des Stapelia, au velours admirable et resplendissant. Son odeur nauséabonde n'attire que les mouches et autres insectes nécrophages qui la prennent pour une charogne et y déposent leurs œufs. Baudelaire l'aurait placée parmi ses fleurs du mal, comme un symbole.

Après les serres du jardin mexicain, nous débouchons sur des terrasses caillouteuses dont l'aridité fait songer à certaines grèves. En y regardant mieux, on observe que leurs cailloux, de forme presque toujours identique, ont de bien jolies couleurs. Ces pierres apparentes sont des plantes sud-africaines, de la famille des Ficoïdacées : elles prouvent que le monde botanique n'a rien à apprendre de certains animaux pour ce qui est du mimétisme. Le Lithops, l'Argyroderma, le Glottyphyllum du Transvaal épousent jusqu'aux angles de clivage des pierres du désert. Leur fleur seule, beaucoup plus grande que la plante elle-même, les trahit, en les signalant aux herbivores.

Voici d'autres serres, plus basses, plus étroites, qui vous prennent à la gorge dès que vous en passez l'entrée, tant l'atmosphère y est lourde, chaude, oppressante. Suspendues à la verrière, toutes sortes d'orchidées vivent uniquement de la goutte d'eau que sécrète leur rosette, formant un minuscule réservoir naturel où prolifère une faune microscopique. L'ensemble de cette formation aérienne ressemble donc à un véritable marais suspendu. Les plus belles sont les Cattleya d'Amérique, les Vanda, les Phalenopsis d'Insulinde, les Epidendrum d'Asie. Sous nos climats, leurs graines ne possèdent plus une réserve alimentaire suffisante pour les soutenir pendant la germination ; elles doivent vivre en symbiose avec un champignon imperceptible (le Micorhize) qui leur fournit la nourriture nécessaire à leur croissance. Ce n'est qu'au début du siècle qu'un savant français a découvert à la fois le mal et le remède, permettant aux orchidées émigrées de lutter d'exubérance avec leurs sœurs tropicales.

Merveilleux univers que celui des botanistes ! Leurs chercheurs parcourent le monde, des jungles du Brésil aux forêts malgaches, des montagnes du Kenya aux déserts d'Australie. Dans un colis de plantes venues de si loin, la joie du savant est de découvrir, après les avoir étudiées par le plant ou par la graine, que jamais personne n'a encore décrit les caractères qu'il observe. Alors, dans la langue universelle des botanistes, le latin, il détaille cette plante, son habitat, sa période florale, la forme de ses ovaires, le nombre de ses pétales ; il la photographie ; il la dessine ; il l'adresse enfin à ses confrères, attendant que les arbitres, les juges, les éminents professeurs du Muséum de Paris ratifient sa découverte, en y associant son nom. Chaque savant ne peut patronner qu'une plante par famille. M. Marnier a obtenu plusieurs fois cet honneur, et sa mémoire sera conservée au moins par une Cactacée (Opuntia Marnierana), une Aizoacée (Nonophytum Marnieranum), une Crassulacée (Crassula Marnierana) et une Asclepiadacée (Ceropegia Marnierana). Voilà peut-être la forme la plus discrète et la plus durable de la gloire : laisser son nom dans un herbier.

ROBERT FRÉDÉRICK.

Dans le massif équatorial (en haut), où s'entremêlent lianes et troncs, croissent des espèces uniques sur la terre de France
[illegible] photographies de Robert Frédérick

ÉLOGE DE LA SAGESSE

PAR FRANÇOIS NOURISSIER

SAGESSE : j'écris ce mot un dimanche. Le mot et le jour me semblent bien accordés. Se rappelle-t-on (c'était l'année dernière) cette pièce d'un officiel jeune-homme-en-colère qui stigmatisait du même dédain les dimanches anglais, les colonels anglais, les journaux du dimanche, le carillon des cloches, *la paix des dimanches?* Il semblait que le silence des heures, les rues vides, les pantoufles et la lecture enfin sereine des hebdomadaires exprimassent je ne sais quelle ignominie de la condition humaine en général, anglaise et dominicale en particulier. C'était du creux du dimanche que paraissait surgir — pour un officiel jeune-homme-en-colère — cette profonde et salubre révolte qui fait en littérature les beaux textes criés. Et sur scène, en effet, l'on criait, la tignasse hirsute, le vocabulaire parfumé de violence, et l'on rudoyait un peu de jeunes personnes coupables d'avoir osé devenir — par la main droite ou par la gauche — les épouses d'un blond coléreux. Tout un bruit à vous dégoûter du dimanche. Je pourrais choisir d'autres exemples de cet inguérissable infantilisme de la révolte littéraire, et leur joindre, histoire de nourrir mon irritation, les évocations de ces autres enfantillages : l'*importance*, ou le *sérieux*, ou encore la *sévérité*...

Il faut prendre la vie avec indulgence. Ce que les contemporains en ont fait est si sot, si fou, qu'il ne faut guère en attendre que des insanités. Encore doit-on les attendre avec un peu de légèreté. Mais, je le sens, je deviens trop abstrait, et puisque nous avons commencé cet article dans une espèce d'Angleterre, pourquoi ne pas y revenir ? On connaît l'anecdote du week-end dans le Sussex. (Mais est-ce bien une anecdote ? Ne serait-ce pas une histoire vraie, plus belle encore qu'inventée ?) La voici : un Français, invité à passer deux jours dans une maison de la campagne anglaise, s'étonne que le maître de maison lui ait plutôt moins parlé qu'à son chien. Cet étonnement bien de chez nous m'agace. Si l'on a le choix entre un monologue avec son chien et un dialogue avec un homme du monde, il faudrait être fou pour choisir le dialogue, on en conviendra. De même on conviendra qu'il y a dans la torpeur d'un week-end, dans l'ennui dont la campagne accable un citadin, dans ce compromis entre la pneumonie et la bronchite qu'est le chauffage d'une maison anglaise, dans l'hésitation pathétique entre l'égoïsme et la stupeur qu'est un vrai tempérament d'outre-Manche — il y a comme une pente fatale vers la sagesse.

Car la sagesse n'est pas exactement le contraire de la folie. Non, elle serait même, plutôt, dans une certaine façon sournoise, moqueuse, éperdue, de trahir la folie en l'acceptant. Comme j'aime le mot *trahison* ! Presque autant que le mot *sagesse*... C'est qu'ils me paraissent recouvrir une seule attitude, ou plutôt deux attitudes en secrète et merveilleuse communion : l'air d'accepter et l'air de fuir. Mais, on le constate, l'abstraction me gagne encore à la main. Ralentissons. Et pour trouver une allure plus raisonnable, donnons donc des illustrations...

Les choses n'étant pas si claires, il faut voir mes exemples, bien sûr, avec un peu de flou dans l'œil. Ainsi, dans ma morale, la folie serait plutôt du côté du week-end, la sagesse du côté de la verdure à l'année. Sagesse : les rues ; folie : les voitures dans les rues. Sagesse : les amours ; folie : les ménages. Sagesse : l'esprit d'enfance ; folie : les mots d'enfants. Sagesse encore : les jeunes filles, le jeu, les livres à écrire ; folie : les vraies dames, les sports où l'on excelle, les prix littéraires. Le sérieux est fou, mais la gravité est sage. Le sérieux, l'importance, la sévérité sont les comportements typiques de cet homme fou, de cet homme-enfant inventé par notre temps pour lire ses journaux, sillonner ses routes et croire à ses publicités. (Ce qui me ramène en somme — en me rassurant sur la cohérence de cette chronique — à mon premier paragraphe.)

Développons un peu l'exemple du week-end ; que voyons-nous ?

Un couple en dispute : ce sont les B., les maîtres de maison, qui se reprochent mutuellement de n'avoir pas réussi l'assortiment de leurs invités. Elle trouve cette petite X. bas-bleu et d'une coquetterie déplacée ; lui regrette l'absence de la jeune Y., inculte et tiède comme une luzerne. Puis, voici, aux quatre points cardinaux, un couple en brouille, un couple en hargne, un couple en médisance, un couple en silence — tous quatre en voiture. Ce sont les huit invités en route pour le week-end des B., et qui redécouvrent, comme chaque

(Suite page 32.)

LE SAGE ...

... ET LES FOUS
par Iéné

samedi d'été à la même heure, qu'ils ne supportent plus : 1° l'autre, 2° l'autre, 3° les B., 4° les amis des B. A l'arrivée, tout à l'heure, quelque part entre Montfort et Dreux, ces dix humains auront dans la mâchoire la même crispation exaspérée, mais souriront quand même, tous, et d'un sourire fraternel. Resteront à tirer quelque trente-six heures pendant lesquelles faire la conversation sans sujets de conversation, se promener sans goût, respirer alors qu'on est frileux, bridger, tripoter la raquette et le maillet, sourire, faire comme si, comme si... Comme si quoi ? Voilà ce que j'appelle le côté de la folie.

Le côté de la sagesse, lui, nous éloigne de Paris. Cent bons kilomètres sont un minimum. Voici une autre maison, d'autres B., ou les mêmes dix ans après. Lui chasse, ou pêche, ou lit, ou rumine des idées de Dieu et de pelouse, ou conçoit une œuvre capitale, ou bien dort. Elle tricote, ou se promène, ou promène le chien, ou rêvasse, ou fait cuire des pommes, ou bien ne fait rien, absolument rien. L'un et l'autre, on l'a déjà compris, ne sont pas *pathétiques*. Tout ce qui est souffrance leur est étranger — et dans la souffrance ils comprennent l'agacement, une espèce d'amour, l'espoir d'un sort meilleur. Ils ne craignent — mais vaguement, car ils sont loin de tout — qu'une visite inattendue de leurs amis. Ils n'ont d'ailleurs plus d'amis. Ils ne craignent donc rien. La séparation ? Elle ne romprait qu'une habitude navrante mais acceptable. La maladie ? Au pis aller, elle ne les priverait que d'une vie dont ils ne raffolent plus. Il existe de nombreux spécimens de B., mais j'imagine à travers leur diversité qu'ils ont encore quelques traits en commun : le goût de l'argent mais le dégoût d'en gagner ; le goût des musées mais l'ennui de les parcourir ; un cœur pour l'amour mais plus aucun, plus aucun cœur pour les fatalités de l'amour. Enfin, caractère important : les B. ne dînent pas en ville. Tel est, selon moi, le côté de la sagesse.

EVIDEMMENT, je simplifie. Il faudrait, pour concevoir clairement les mille héroïsmes que postule la sagesse, prendre un peu de hauteur, avoir une vue d'ensemble. Par exemple, le dimanche. A cette heure où j'écris, mieux peut-être qu'en aucune autre de la semaine, une ligne idéale, décisive, sépare les sages des fous. *Grosso modo*, on pourrait qualifier de fous tous ceux qui sont réputés s'amuser, être dans le mouvement, le ton juste, etc. ; et de sages tous les autres, que le sens commun voit s'ennuyer. Je m'arrête un instant sur ceux-là ; ils ont, on l'a deviné, toute ma tendresse. Je les vois, peu rasés, étrangement vêtus, terrés au fond d'appartements sombres, leurs fenêtres obstinément fermées sur la cour où gémissent les jazz et vocifèrent les foules footballeuses. Peut-être même traînent-ils longtemps au lit, renoncent-ils à vraiment déjeuner puisque Céleste a pris son jour, prouvent-ils à leurs compagnes, à leurs compagnons, une tendresse vague et enfin paresseuse ? Leur temps traîne, ralentit encore, va s'arrêter. Voici les sages au bord de leur éternité. Aux autres les cœurs arythmiques, les orbites bleues, la vie en double file. Eux, les toujours assis, les toujours reposés, eux qu'aucun enfant n'assourdit de ses cris mais qui offrent des trains électriques aux enfants des autres, eux que guette la gloire mais qui ne la guettent pas, voici qu'ils posent un regard sur leur royaume. C'est un petit royaume, certes, et les terres en sont arides. L'impitoyable sagesse en a exilé les blonds visages que l'on aurait pu aimer jusqu'à en souffrir, les amis exigeants, les critiques littéraires qui auraient su vous caresser délicatement la vanité, les voitures décapotables qui donnent des sinusites. L'impitoyable sagesse en a fermé les frontières aux soldats étrangers, aux touristes, aux curieux, aux traîne-la-faim affligés d'accents bizarres. L'impitoyable sagesse a inventé une ligne Maginot, des douanes, une politique du pré-carré et des quota d'immigration. Le sage est seul ; le sage est riche et gardé ; sa race est pure. Il regarde, au delà de sa Grande Muraille, pique-niquer la famille d'un contremaître carrossier de Billancourt. (Y a-t-il donc encore, là-bas, des accidents ?) Il regarde danser les terreurs de Joinville et les vamps de Champigny ; il regarde les quatre-chevaux exténuées se pousser en chauffant jusqu'à Barbizon ; il regarde les petits garçons à col marin manger des éclairs et recevoir des gifles. (Il existe donc encore, là-bas, des amoureux, des forêts, des pâtisseries, des indigestions ?) Et le sage, de sa Suède, songeusement, regarde grouiller cette Italie, ce port napolitain, ce royaume des fous. Le sage regarde songeusement le bonheur...

— Alors quoi ?

— Eh bien, oui...

— Ce n'est pas cohérent du tout, votre chronique ! On part sur un chemin bien jalonné, archiconnu, rassurant, un des deux chemins possibles quoi ! Et puis hop, on bascule, on dérape, vos phrases deviennent glissantes comme du verglas, et c'est l'accident... On se retrouve sur l'autre chemin. Ah ! on a l'air malin ! Car enfin !

— ... Ne dites pas « car enfin », c'est le signal rouge de la mauvaise foi. *Car enfin*, vous trouvez ça si facile, vous, de vivre ? On part toujours sur un chemin, à l'aube de toutes les vies, et l'on arrive toujours sur l'autre, toujours, et si l'on a changé en cours de route, on ne s'en souvient plus. Pourtant l'accident a bien dû se produire quelque part, non ? On part sage, on arrive fou. On part vite et l'on arrive lentement. On décolle à gauche, on atterrit conservateur. On part avec ces beaux visages, on revient avec ces airs ridés...

Alors, ne trouvez-vous pas qu'il est temps de s'inventer une théorie de la lenteur, de la droite, de la vieillesse ? Une théorie de la sagesse, en somme, et son éloge, pour le plaisir. Pour se donner les gants de faire signe soi-même au bourreau. Et puis, vous savez, bourreau, c'est un grand mot rouge et noir, assez terrible ; mais dans la réalité, c'est beaucoup plus simple : vous sifflez votre chien, vous lui passez la laisse, vous allez faire quelques pas sur la route.

Vous prenez l'habitude d'*accepter*. C'est tout.

F. N.

DÉCORÉ PAR SA PROPRIÉTAIRE

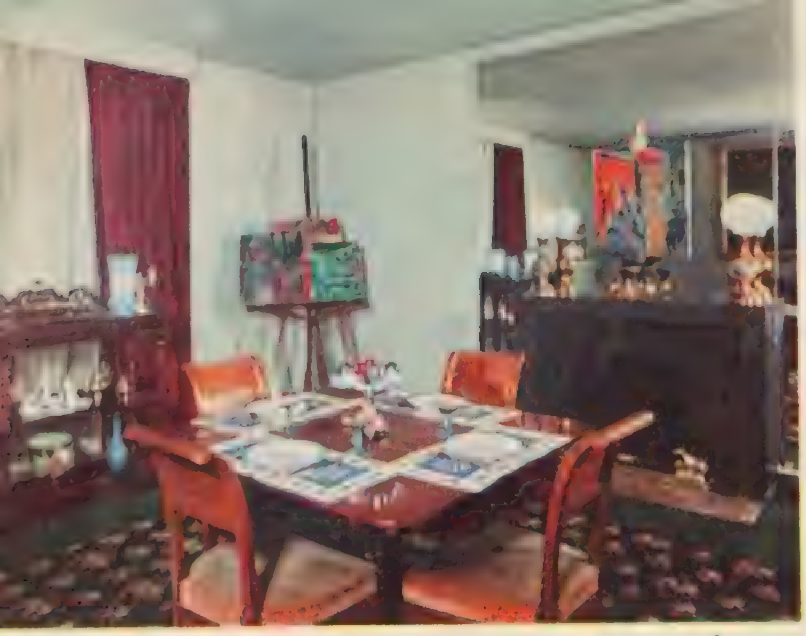
UN APPARTEMENT HAUT EN COULEUR

EN matière d'art pictural, la légende veut que les femmes aient plus de dons pour la couleur que pour le dessin, que leur palette soit plus claire, plus fraîche et leurs compositions moins solides. En matière d'art décoratif, en viendrons-nous aux mêmes conclusions ?

Nous assistons actuellement — le petit hôtel présenté dans notre numéro de Noël en est un exemple — à la naissance d'un style dû à des femmes dont la décoration n'est pas le métier mais qui s'y adonnent pour leur plaisir. Ce plaisir, c'est la couleur : oppositions, rapprochements de tons sont un jeu pour ces amateurs. Elles rejettent les accords traditionnels en demi-teintes pour jouer de gammes souvent violentes et contrastées. Est-ce aux dépens de la vigueur de l'ensemble ? Nous croyons, au contraire, et l'exemple que nous présentons ici le prouve, que ces audaces sont des éléments de force, que ces accents ajoutent à l'architecture de chaque pièce. A condition qu'elles soient utilisées avec goût, les couleurs opposées ou complémentaires donnent à un intérieur sa personnalité.

Mme Ossola vient de s'installer rue de Rivoli, sous les toits, dans un appartement légèrement mansardé, d'où l'on domine le jardin des Tuileries. Morcelé en pièces exiguës, il a été recomposé : cloisons abattues, petites fenêtres converties en larges baies. L'impression d'espace ainsi obtenue, on a pu jouer de toutes les teintes sur les murs à décrochements et les plafonds bas. Peinture et papiers peints très judicieusement opposés concourent à une harmonie d'ensemble avec les meubles, eux aussi hauts en couleur, et les bibelots, toujours recherchés. Aucun hiatus entre chaque pièce. Aucune surcharge dans le décor. Le tout est parfaitement homogène dans la diversité.

M. P.



2

Sur la page précédente : *la magnifique vue que l'on a sur le jardin des Tuileries grâce à la transformation de deux fenêtres en une grande baie. Une [illegible] de deux autres toutes semblables.*

La salle à manger. A gauche : *un des aspects de la salle à manger dont les murs et le plafond ont été peints en gris fer. Rideaux vert olive. Table, chaises et desserte d'acajou anciens, d'époque [illegible]. Les [illegible] des [illegible]nes, les éclats des cuivres, lampes et fleurs, autant de points lumineux qui rehaussent l'ensemble. Moquette à fleurs de la place Clichy.* [illegible] : *détail de la chambre en bois. Fonte en faux marbre et entourée de glaces sans cadre dans lesquelles se reflètent toutes les parties de la pièce.*

4

2.

3.

4.

1.

L'entrée. Ci-dessus : *trois* [illegible] *l'entrée tapissée d'un* [illegible] *mire de Zuber.* [illegible] *cannes en verre de* [illegible] *pourpre* (2). *Vue d'ensemble, meubles d'acajou anglais et, sous globe, poupées romantiques reconstituées par* M^me^ *Ossola* (3). [illegible] *un détail de la vitrine où sont groupés, sur fond pourpre des papiers découpés portugais* (4

Le salon. A gauche : *vue d'ensemble du salon prise au crépuscule. Près des fenêtres, murs et plafond peints en vert, les radiateurs y sont peu visibles. Au delà, c'est un gris fer qui a été adopté. Les deux tons s'accordent parfaitement avec le tapis et les rideaux de velours vert très profond. Deux fauteuils, un canapé en velours frappé or, une chaise chauffeuse en velours pourpre s'entendent sans se heurter. Un cheval de manège gainé de drap rouge et harnaché d'or se profile heureusement sur le gris. Bibelots romantiques « améliorés » par* M^me^ *Ossola.* A droite, *détail de la cheminée du salon, pendule et candélabres en argent avec médaillons de marbre.*

7.

6.

8

La salle de bains.

5.

La chambre d'amis. A droite : *le lit Napoléon III peint en noir, tendu de vert et orné de multiples coussins de toutes couleurs, s'harmonise avec le papier cachemire de Zuber. Chaise Napoléon III qui a gardé sa tapisserie d'époque. Face au lit, une bibliothèque dans laquelle est encastré le radiateur et de confortables placards dont les portes sont tendues du même papier que les murs* (8).

La chambre principale. *Ici l'audace des couleurs est extrême et pourtant très heureuse. Aux murs, papier capiton vert à reflets bleus, de Dumas. Sur le lit, étoffe de soie rayée noire et bleue, coussins assortis mélangés à d'autres plus colorés. Les meubles sont anglais. Autre vue de la même pièce vers les fenêtres prises dans la pente du toit. Chaises Napoléon III et chauffeuses à coussins et franges. Devant la fenêtre, jardinière de fonte peinte en blanc* (6). *Près du lit, dont le tissu a été changé, une table de chevet faite de deux consoles d'acajou renversées* (7).

10

L'ART D'INTERPRÉTER LE PASSÉ

L'IDÉE de reconstituer des tables d'autrefois pour une nuit de fête — idée qui se trouvait développée dans notre numéro de Noël 1957 — fut à l'origine de ce couvert dressé, le 31 décembre dernier, pour une dame de passage à Paris. En reproduisant une si parfaite réussite, nous cédons certes à une satisfaction personnelle, mais nous pensons aussi que cet art d'interpréter le passé est un enseignement. La voyageuse avait choisi de voyager également dans le temps, en transportant ses trois invités sous la Restauration. La décoratrice chargée de composer le tableau, Dona Carlotta, a commencé par trouver chez Haguenauer les sièges indispensables, quatre chaises ayant réellement appartenu à M. Récamier, et deux jardinières d'acajou. Carlhian lui a fourni le beau papier peint, d'époque. Elle-même a procuré les assiettes à bordure rose et à motif de fruits, les aiguières en cristal et vermeil, les verres à vin du Rhin aux ballons roses et verts, le candélabre aux cristaux taillés, le drageoir en vermeil. Est-il nécessaire d'ajouter que toutes ces pièces datent du règne de Louis XVIII, ainsi que le rafraîchissoir posé à terre ? Les notes exquises sont données par les faveurs roses fleuries de violettes qui cravatent les bougies blanches et qui retroussent d'un bouquet plus touffu l'ample nappe en linon rose pâle aux blanches broderies. Quant à la reine de la fête, qu'il ne nous a pas été permis de photographier, regardez le portrait de Mme Récamier, non la dame au bonnet de dentelle que M. Ingres peignit sous la Restauration, mais la nymphe des primes années, telle qu'elle apparut à Alexandre Fragonard, et dites-vous que notre inconnue lui ressemble comme un lys ressemble à un autre lys.

P. DE F.

A gauche : **Le souper de Madame Récamier** (Photo Pierre Jahan)

Ci-dessus : **Madame Récamier, par Alexandre Fragonard.** (Photo Giraud)

Athènes : le Parthénon, 450 av. J.-C.

Pise : la Cathédrale, XI[e] et XII[e] siècles.

Venise : le Palais des Doges, fin XV[e] siècle.

LE MARBRE

Sans le marbre, il n'y aurait peut-être jamais eu de miracle grec. Après avoir donné une forme aux dieux, magnifié les palais et les temples, cette pierre d'élection a continué à travers les siècles d'être le plus noble des ornements. On l'utilise aujourd'hui largement dans la décoration : sol et murs.

AVEC le Blanc veiné du Pentélique, le marbre de Paros était le plus répandu dans l'antiquité grecque. Mais il y en avait d'autres, dont les noms évoquent la mythologie : l'Hymmétien, le Skyros, le Thasos, le Lesbos, le Molossien... A partir du I[er] siècle, les Romains l'utilisent partout, en font l'élément essentiel de la décoration. L'empereur Auguste se plaît à dire de Rome que d'une ville de pierre il a fait une ville de marbre. Néron installe ses chevaux dans des écuries marmoréennes. Un entrepôt est spécialement créé sur le Tibre pour recevoir les Blancs de Luni (Carrare), les Rouges des Pyrénées, l'Onyx de Mauritanie, le Granit Vert d'Égypte, la Fleur de Pêcher d'Illyrie. Sur les monuments, généralement en briques, les dalles de marbre étaient posées sans être agrafées, ce qui explique l'aspect que présentent aujourd'hui beaucoup de ruines où les murs de briques subsistent seuls, dénudés. Les marbres gisent, épars sur le sol, quand on ne s'en est pas servi pour construire des maisons ou pour extraire de la chaux. Pendant un millénaire, la « civilisation du marbre » n'est plus que lointain souvenir. La vie féodale, les guerres interminables sont peu propices, en effet, à toutes recherches décoratives. Mais les chansons de geste conservent la nostalgie des palais « marbrins ».

Le marbre en France

L'art de bâtir renaît avec les architectes romans, qui transforment en carrières amphithéâtres, piscines, temples, villas gallo-romaines. Ils en tirent des revêtements, des pavements, des colonnes pour les églises dont la floraison couvre la Provence, la vallée du Rhône. Dans les Pyrénées, faiblement et par intervalles, quelques exploitations anciennes sont remises en activité. Portails, cloîtres de marbre rose font la gloire des églises et abbayes du Roussillon. La première tombe « qui ait esté faite de marbre à aucun roy » est celle de Philippe le Hardi, mort en 1285. La reine Jeanne d'Évreux offre en 1340, à l'abbaye de Saint-Denis, une Vierge de marbre, Notre-Dame la Blanche, qui est aujourd'hui à Saint-Germain-des-Prés. La fameuse table royale de marbre noir du palais de Justice où François I[er] convie à dîner Charles-Quint est « si large et si épaisse qu'on n'avait jamais vu tranche de marbre aussi grande ». Marguerite d'Autriche, pour honorer la mémoire de son mari et de sa belle-mère, fait exécuter des tombeaux de marbre : Carrare pour les statues principales, Saint-Lothain du Jura pour les gisants et les statuettes. Les marbres de Carrare arrivent par le Rhône. Il faut quatre hommes et neuf chevaux pour les convoyer, à grande difficulté, en quinze jours, à Brou. Pendant ce temps, les créateurs de la Renaissance couvrent l'Italie d'une débauche de marbres. Michel-Ange exploite lui-même des gisements. Venise tout entière est une ville de marbre.

Les guerres d'Italie, la splendeur des palais de Gênes et de Naples sont pour les seigneurs français une révélation. Le cardinal de Joyeuse fait venir d'Italie deux magnifiques cheminées en marbre blanc. A Saint-Denis, les tombeaux de François I[er] et d'Henri II sont sculptés en marbre d'Italie. Ces rois bâtisseurs donnent l'exemple à Blois, à Fontainebleau, à Saint-Germain, à Anet. François I[er] charge Jean de Bernuy, conseiller au Parlement de Toulouse, de faire revivre les anciennes carrières des Pyrénées. Louis XIV, sur les conseils de Colbert, s'en rendra acquéreur. Alors sont extraits le Languedoc, les Campan Vert et Rouge, le Sarrancolin, le Noir Veiné Antique, dont les noms demeurent inséparables de Versailles, du Grand Trianon, de Meudon, de Marly. Le roi constitue des dépôts si considérables qu'ils suffisent aux besoins des règnes suivants.

Napoléon prescrit à ses ingénieurs des mines de dresser l'état de toutes les carrières françaises et ordonne la construction sur la colline de Chaillot d'un palais — destiné au roi de Rome — dans lequel ne seront seuls employés que des marbres et des bois indigènes. Il faudra attendre l'Exposition de 1937 pour voir se réaliser ce projet : les architectes Boileau, Carlu et Azéma utiliseront largement le marbre dans le nouvel édifice. Le Second Empire adore la polychromie ornementale, si chère aux artistes de la Renaissance. C'est la belle époque des productions les plus colorées de notre pays, Sarrancolin, Grand Antique, Griottes. La façade et le grand escalier de l'Opéra de Paris en sont le plus rutilant exemple, car Charles Garnier était très influencé par l'Italie. Des particuliers se mettent au diapason. L'architecte Reboul construit pour le comte Potocki un hôtel occupé aujourd'hui par la Chambre de Commerce de Paris, dont le hall, l'escalier, les salles de réception sont revêtus des marbres les plus variés. A la Belle Époque, avec les millions de la plus riche héritière des États-Unis, sa femme, Boni de Castellane renouvelle au Palais Rose les splendeurs de Trianon. L'Exposition des

Versailles : le Grand Trianon, fin XVII[e] siècle.

Paris : l'Opéra, 1875.

Paris , le Palais Rose, 1900

JUSQU'A NOUS

Arts Décoratifs en 1925, celle de 1937 révèlent enfin au grand public, en même temps que la beauté et la diversité du marbre, toutes ses possibilités d'utilisation dans un intérieur moderne.

Du Vert Antique à l'Onyx du Maroc.

Le marbre est une roche calcaire, comprenant au moins 75 % de carbonate de chaux, qui a été soumise à des pressions successives, lesquelles ont entraîné des fusions et des cristallisations. Tantôt cette cristallisation a été intégrale, et le marbre est alors de forme saccharoïde, comme le Blanc de Carrare ou de Saint-Béat. Tantôt les cristaux se présentent accompagnés de substances qui leur donnent leur coloration et leur veinage. Certaines de ces substances peuvent être uniformément distribuées et donnent alors une coloration égale, ou bien elles peuvent se présenter en bandes, en taches. On obtient des effets magnifiques d'ondulations en sciant les marbres dans le sens des plissements ou des variations des lits. D'où l'infinie variété des veinages et des tons.

La France occupe dans la production marbrière une place de choix. La qualité de ses marbres, leurs coloris, la finesse du grain ont une réputation ancienne et solidement établie. Elle en exporte d'ailleurs une quantité importante. Il n'est pas possible, en quelques lignes, de dresser une nomenclature complète. Dans la gamme des rouges, il faut se contenter de citer le Languedoc, le Rouge Antique, le Campan Rouge, le Rose de Castelnau, la Brèche Sanguine, qui vient d'Algérie, le Sarrancolin. Parmi les verts : le Vert d'Estours, le Vert Campan, le Vert Maurin. Parmi les jaunes : la Brocatelle Jaune, les Jaunes de Brignoles et d'Evenos, les Brèches. Parmi les beiges : le Lunel fleuri et le Napoléon. Parmi les violets : la Brocatelle Violette et les productions des gisements de Saint-Pons et d'Escalette. Parmi les gris : le Sainte-Anne des Pyrénées, le Noir d'Izeste. Parmi les noirs et blancs : le Grand Antique, le Noir Saint-Laurent. Les marbres blancs proviennent de la carrière de Saint-Béat, dans les Pyrénées, et de celle de Filfila, en Algérie. Les pierres marbrières, telles que l'Hauteville, le Comblanchien, sont des matériaux de grande décoration, fréquemment utilisés dans l'architecture moderne, parallèlement au marbre.

En Belgique, les Rouges de Flandre, le Sainte-Anne ont une clientèle internationale. L'Italie possède des gisements extrêmement riches, situés à proximité de la mer, d'où grandes facilités de transport : marbres Blancs et Bréchés à fond blanc, qui s'exploitent à Carrare, à Massa, à Seravezza. La péninsule grecque fournit surtout, à l'heure actuelle, le Vert Antique et le Vert Tinos. D'Espagne et du Portugal viennent le Noir de Biscaye, les Rouges d'Alicante et de Bilbao, l'Onyx de Malaga, le Rose Aurore. Le Vert de Suède comme le Rose de Norvège sont très appréciés sur les marchés internationaux. L'Onyx du Maroc, à flamme rouge, a été utilisé notamment pour lambrisser le hall triangulaire du Chrysler Building à New York (1930).

Ses multiples applications.

Jusqu'à une époque récente, on employait pour l'extraction des blocs de marbre des outils, pics, pointes, ciseaux dentelés et mèches à percer qui n'avaient sensiblement pas varié depuis les anciens Grecs. Aujourd'hui, le fil hélicoïdal, la poulie pénétrante et l'air comprimé permettent l'exploitation mécanique des gisements. L'emploi des ponts roulants et des derricks complète l'industrialisation des carrières. Des usines débitent les blocs en « tranches » de 8, 10, 20 ou 30 millimètres. Ces nouveaux procédés, qui ont au surplus l'avantage de réduire le prix de revient, rendent donc possible la décoration des intérieurs au moyen de revêtements. Employé sous de faibles épaisseurs, le marbre se range parmi les moins chers des matériaux de qualité. Une gamme de couleurs et de veinages pratiquement illimitée, une facilité d'entretien extrêmement souple, enfin sa pérennité lui assurent une place exceptionnelle. Et sa puissance esthétique est telle qu'il suffit parfois d'une très faible quantité de marbre pour améliorer un appartement.

Une de ses utilisations les plus anciennes est le dallage. Les Romains distinguaient déjà plusieurs manières de composer des revêtements de sol : cubes de marbre disposés en mosaïque, plaques découpées en formes géométriques, incrustations, etc. L'opposition des coloris, le jeu des « bouchons » ou des bandes d'encadrement permettent les réalisations les plus variées. L'épaisseur normale d'un dallage en marbre ou pierre marbrière est de 2 centimètres. Son emploi est tout à fait indiqué lorsqu'il s'agit de revêtir un sol chauffant. Cette technique a été employée, à grande échelle, à l'église Saint-Pierre de Chaillot.

Les nombreux avantages du marbre — dont celui d'être, comme la pierre, incombustible — tendent à le faire employer de plus en plus dans la construction des escaliers et des vestibules des immeubles modernes, cependant que ses qualités d'absolue propreté et d'entretien facile l'incrustent dans les salles de bains. Une technique récente permet même d'exécuter des revêtements de marbre de très faible épaisseur, notamment dans la décoration des

1. *Dans un salon de campagne.*
dallage en pierre blanche de Beaurecueil
avec bandes et bouchons
en Rouge Languedoc
(phot. Ediphot).

2. *Dans une antichambre.*
dallage en Blanc et Noir de Belgique
(phot. Génia Rubin).

3. *Dans un hall d'exposition:*
damier de marbre
et pierre de Hauteville rubannée
(phot. Ediphot).

4. *Dans un hall:*
rose des vents
en Blanc et Vert des Alpes

5. *Dans une salle de séjour*
à la campagne,
dallage en pierre
de Beaurecueil
et bouchons en marbre
Vert des Alpes
(phot. Génia Rubin)

6.

6 *et* 6 *bis.*
Dans une salle de bains : revêtement et dallage en marbre Calacata. M[me] *Sandra, décoratrice*

7. *Dans un hall dallage en marbre veiné Arni-Alto.*

8. *Dans une salle à manger cheminée moderne en Vert des Alpes et dallage en Arni-Alto (phot. Génia Rubin).*

7.

6 bis.

8.

9.

10.

paquebots. La cheminée demeure également une nécessité et l'un des ornements essentiels des appartements. L'homme ne pardonnerait pas au progrès de lui enlever son compagnon millénaire : le feu ! Là aussi, le marbre s'impose par son effet décoratif. Les panneaux muraux et lambris trouvent enfin leur emploi dans les salles à manger, halls, salles de réception, maisons de campagne...

Bien entendu, il serait vain d'user du marbre jusqu'à l'abus ; cette « pierre précieuse » demande un emploi judicieux. Il ne s'agit pas de rééditer dans un appartement les cheminées versaillaises du Salon de la Paix ou du Salon de la Guerre, et il y a beau temps qu'on ne construit plus de « palais rose ». Notre époque est revenue à des compositions plus calmes et infiniment moins dispendieuses. Dans une demeure moderne, bois et marbre, ces deux produits naturels peuvent coexister sans se nuire. Il n'est pas besoin d'une grande surface de marbre pour créer dans des pièces « où l'on vit » un accueil aimable. Une plinthe, un lambris, même de faible hauteur, des encadrements de portes, des tablettes de fenêtres, des entourages de radiateurs suffisent à créer un cadre de qualité. R. L. B.

9. *Dans une antichambre et dans un salon : « tapisserie » murale en Grand Antique des Pyrénées, dallage en pierre de Bourgogne.*

10. *Dans une salle d'attente : revêtement mural en Travertin toscan (phot. Ediphot).*

11. *Une des nombreuses carrières de marbre français exploitée de la manière la plus moderne, celle de la Société des Marbres du Boulonnais (Lunel et Napoléon). (Phot. Jean Carpentier.)*

11.

Chez S. Wertheim et Cie.

Dessus de guéridon en mosaïque de marbres polychromes, d'origine italienne (début XIXe siècle).

Chez Yveline.

Ensemble de fruits de marbre, également d'origine italienne (début XIXe siècle).

chez l'antiquaire

OBJETS ET DÉCORS DE MARBRE

Les marbres unis n'existent qu'en blanc et en noir. En blanc, lorsqu'ils répondent aux conditions de pureté exigées, ils sont d'un grand prix et sont promis au ciseau du sculpteur. En noir, ils ont, jadis, semblé trop funèbres pour entrer dans l'habitation ; mais on les a depuis longtemps réhabilités et la décoration moderne leur fait une large place : ils s'allient mieux que tous autres avec les meubles en acajou du XIX[e] siècle. Les grâces beaucoup moins austères du XVIII[e] siècle préfèrent les variétés de couleur vives, jaspées ou veinées. Les marbres dits antiques sont ceux dont les carrières d'origine ne sont plus exploitées.

En remontant le cours du temps, nous constatons que le moyen âge a peu fait usage du marbre, matière trop difficile et trop coûteuse à travailler et dont l'incertitude des routes, la difficulté des transports paralysaient l'emploi. Au XVII[e] siècle, les tables en marbre connaissent une grande vogue et la beauté même de leur architecture amène une modification profonde de leur structure. Jusqu'alors les tables étaient recouvertes de nappes ou de housses en forme, tombant à terre. Pour ne pas dissimuler la richesse de la pierre, l'on s'avise de donner au pied une forme élégante dont le doreur parachève l'éclat. Les repas d'apparat se servent sans nappe et les chroniques du temps nous rapportent comme une chose assez incroyable que le roi Louis XIV offrit une collation magnifique à la reine d'Angleterre, sur une table en marbre nu. A Versailles, dans les appartements royaux, les objets de marbre se multiplient, tels que bas-reliefs, groupes, têtes, scabellons, urnes, vases, demi-colonnes et plateaux. La faveur que connaît le marbre dans l'ameublement va de pair avec l'immense crédit dont il jouit en architecture. On y emploie de préférence les variétés hautes en couleur que l'on fait venir d'Italie ou même d'Afrique. Au XVIII[e] s. la consommation du marbre s'accroît encore et se généralise. Les cheminées de marbre deviennent à la mode : à partir de 1750, on en trouvera partout, même dans ce qu'on appellera plus tard les « maisons de rapport ».

Parmi les objets décoratifs, il convient d'accorder une large place aux obélisques. Inspirés des monolithes égyptiens dont le nom signifie aiguille et dont le caractère était à la fois historique et religieux, ils perdent toute signification particulière et ne doivent leur faveur qu'à leur forme et aux combinaisons harmonieuses auxquelles ils se prêtent.

Chez François Kerlir.

Obélisque d'époque Louis XIV, composé de cinq marbres différents. Ci-dessus : boîte en écaille portant médaillon en mosaïque de marbre et nacre (fin XVIII[e] siècle).

Au XVII[e] siècle, où ils ont encore à peine droit de cité, on les trouve plus dans les édifices éphémères que dans les constructions définitives. Au XVIII[e], le grand décorateur Oppenord leur fait franchir un pas décisif en leur assignant pour la première fois un rôle décoratif intérieur.

Dès lors, l'obélisque réduit ses proportions. Il nous en est parvenu de nombreux spécimens dits « de chambre » ou « de cabinet » : ce sont des obélisques en miniature qui figurent au même titre que d'autres objets dans les collections d'art. Il en est du reste d'admirables.

Les urnes aussi se réclament de l'Antiquité. Elles sont de toutes formes et de toutes tailles, de toutes qualités aussi, depuis la simple terre cuite jusqu'à la porcelaine la plus fine, depuis la pierre ordinaire jusqu'au marbre le plus somptueux. Littré affirme qu'il n'est pas d'exemple d'emploi de ce mot dans le vocabulaire français avant le Grand Siècle.

Il est impossible de parler du marbre et de ses applications sans évoquer l'une des plus raffinées : la mosaïque, qui remonte à l'antiquité et qui consiste à assembler des cubes de marbre ou de pierre pour obtenir une décoration de couleur variée. C'est sous François I[er], qui fait venir des artistes spécialisés d'Italie pour décorer le château de Fontainebleau, que cette forme d'art pénètre en France et s'y acclimate. Il reste de cette époque des tableaux de pierres cristallines, dans lesquels dominent des masques composés de cailloux de diverses couleurs. C'est à ces travaux que remonte l'origine des rocailles, si en faveur au XVI[e] et au XVII[e] siècle. Elles n'étaient qu'une mosaïque de parement assez grossière, représentant des feuillages, des masques, des personnages composés de coquilles ou de cailloux au lieu de cubes.

Colbert tenta d'introduire la mosaïque florentine aux Gobelins en y faisant créer des meubles enrichis de mosaïque. Les grands ébénistes suivirent le mouvement et exécutèrent à leur tour des meubles incrustés de mosaïque venue toute prête d'Italie. Mais cette mode n'excédera pas le début du XVIII[e] siècle, époque à laquelle les belles tables de Megliorini, de Branchi ou de Gachetti deviendront objets de curiosité, pièces de musée. Celles que l'on créera alors prendront un caractère didactique tout à fait imprévu, celui de cartes de géographie ou d'échantillonnage de tous les marbres connus.

A la fin du XVIII[e] siècle, un artiste des ateliers pontificaux, Belloni, vint s'établir à Paris et attira sur lui l'attention des pouvoirs publics. Installé au couvent des Cordeliers, il prit la tête de l'Ecole impériale de Mosaïque. Ses élèves y apprenaient à copier les tableaux, depuis les plus grands jusqu'à la miniature. L'atelier de Belloni produisit pour le commerce un nombre important de meubles enrichis de mosaïque, coffrets, tables, consoles et, bien entendu, tableaux. Fermé en 1835, il fallut attendre le succès que remportèrent à l'Exposition de 1867 les productions de la maison Salviati pour que l'on eût l'idée de reconstituer un établissement de mosaïstes. Garnier, enfin, utilisa ce procédé pour la décoration de l'Opéra, sous forme de médaillons et d'ornements divers.

SAINT-SÈRE.

Chez François Kerlir.

Vasque à larges godrons d'époque Louis XIV, en marbre noir veiné de blanc, encadrée de deux vases de porphyre grec gris et vert, d'époque Louis XVI, sur gaines de marbre assorti.

Chez Chanteloup.

Paire de vases Restauration ornés de bronze et de médaillons en Wedgwood aux effigies du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette.

Chez Yveline.

Bougeoirs du XVIII[e] siècle en marbre royal jaspé.

Chez Marthe Baschet.

Guéridon Renaissance en marbre blanc. Son pied sculpté contraste avec son plateau très sobre. Au pied, à droite, délicate statue de saint Jean-Baptiste en marbre blanc du début du XVII[e] siècle. A gauche : jeune chien d'époque Renaissance, très séduisant par son mouvement.

Chez Brantôme.

Notre photo couleurs : *bel ensemble d'objets de marbre. Obélisques d'époque Louis XIV, en plusieurs couleurs. Autre obélisque en Carrare blanc, d'époque Directoire. Médaillon représentant une des Quatre Saisons avec cadre en brocatelle mauve. Hercule et chien en serpentine, d'origine italienne. (Phot. P. Jahan.)*

PHOTOGRAPHIES G. DE LA BÉGASSIÈRE

LES GRANDES VENTES

PAR RAYMONDE WILHÉLEM

A LA GALERIE CHARPENTIER

2 décembre : Tableaux anciens, objets d'art, sièges, meubles, tapis de la succession de Berny et sept tapisseries interplanétaires.

Les tableaux anciens, les objets d'art, les sièges et meubles du XVIIIe siècle et un beau tapis d'Aubusson, mis en vente le 2 décembre par Me Ader, provenaient tous de la succession du comte de Berny. Ils garnissaient le bel hôtel particulier du XVIe siècle situé sur la place de la Cathédrale d'Amiens, ancien bureau des Trésoriers de France en Picardie, et qui, offert à la ville par son propriétaire, va devenir musée picard.

Parmi les tableaux, on notait : une toile de Fragonard, *le Supplice d'une vierge chrétienne* (0 m. 415×0 m. 535), adjugée 1.650.000 fr. ; un charmant petit panneau du maître strasbourgeois Schall, *la Ruse de l'amant* (0 m. 235×0 m. 19) : 1.050.000 fr. Parmi les objets d'art : une paire de candélabres formés de deux statuettes de chiens assis, en ancien biscuit émaillé blanc de Chine, monture à trois branches de lumière en bronze doré du début du XVIIIe s. : 890.000 fr. Parmi les sièges : un important mobilier en bois mouluré et repeint blanc (à dossier plat mouvementé, pieds cannelés et rudentés), un canapé, deux bergères et six fauteuils d'époque recouverts en ancienne tapisserie d'Aubusson à décor de pavots : 3.150.000 fr. Parmi les meubles : un petit bureau plat, ceinturé de cuivre, pieds galbés, époque Régence : 1.120.000 fr. ; un secrétaire en bois de placage marqueté de branchages fleuris, en bois de bout, un abattant et deux vantaux, époque Louis XV, estampille de P. Roussel : 2.650.000 fr. ; une commode de Birckle d'époque Louis XV, en marqueterie à décor de fleurs, de trophées de musique sur fond de carrelages, à deux tiroirs, sans traverse : 2.100.000 fr. ; une très belle commode, époque transition Louis XV-Louis XVI (reproduite dans *Plaisir de France* en novembre), à décor de marqueterie avec rehauts de nacre, d'ivoire et d'importants bronzes dorés : 1.800.000 fr. ; enfin, un grand tapis de la Savonnerie d'Aubusson du XVIIIe siècle à décor de fleurs et de palmes (8 m.×6 m. 90) : 3.400.000 fr. Total pour cette partie de la vente : 42.926.000 fr.

Ce même jour, des tableaux et dessins anciens, des estampes anciennes du XVIIIe siècle imprimées en couleurs, une rare suite de sept tapisseries et une tenture de Bruxelles du XVIIIe siècle d'après Téniers, appartenant à divers amateurs, furent mis ensuite aux enchères. La plus belle des estampes, la *Tête de Flore*, 1769, par Bonnet d'après François Boucher, s'est vendue 280.000 fr. Deux charmantes œuvres de Boilly, une toile, *l'Attente* (0 m. 38×0 m. 24), et un bois, *les Deux Sœurs* (0 m. 39×0 m. 31), ont trouvé acquéreur à 1.020.000 fr. et 620.000 fr., tandis qu'un très petit paysage d'Hubert Robert, sur panneau, *la Passerelle* (0 m. 27×0 m. 37), atteignait 1.520.000 fr.

La vedette a été tenue en fin d'après-midi par les sept petites tapisseries (1 m. 85 × 1 m.) de la série des Planètes, tissées en Allemagne du Sud au XVIe siècle. Elles représentaient : Jupiter, Saturne, le Soleil, Mars, la Lune, Mercure et Vénus sur des chars traînés par des paons, des chimères, des chevaux, des loups, des femmes, des coqs et des colombes. Venues de Suisse à Paris, ces tapisseries, adjugées globalement 14.500.000 fr., sont reparties pour l'étranger. Total : plus de 26 millions. (MM. Lamy, Catroux, Dillée, Damidot, Lacoste, Mlle Rousseau, M. Rousseau, experts.)

9 décembre : Tableaux anciens et modernes, 22 aquarelles de Constantin Guys.

Au catalogue figuraient d'abord des œuvres modernes. Les pièces maîtresses en furent des aquarelles de Constantin Guys, une toile de Marquet et un pastel de Miro. De Constantin Guys, *Jeune Femme en crinoline* (0 m. 27×0 m. 205) fut payée 240.000 fr. et *Promenade en calèche* (0 m. 21×0 m. 335), 660.000 fr. Tandis qu'un ensemble de vingt aquarelles était adjugé 1.483.000 fr. au même amateur. Le tableau de Marquet, *les Barques sur la rivière* (0 m. 65×0 m. 81), signé, daté 1911, a trouvé acquéreur à 4 millions de fr. et le pastel de Joan Miro, *Figure* (1 m. 08×0 m. 72), daté octobre 1954, à 1.650.000 fr. La plupart des tableaux anciens vendus ensuite appartenaient à des collections venues de l'étranger. Un panneau d'Hobbema, *Chaumières dans un bois* (0 m. 335×0 m. 40), signé, a été adjugé 1.400.000 fr. ; *le Vase de fleurs*, toile de Willem van Aelst (0 m. 66×0 m. 55), 770.000 fr. ; *la Prairie* de Paul Potter, bois, portant une trace de signature (0 m. 36×0 m. 395), 720.000 fr. ; *Paysage aux grands arbres* de Keirincx, bois (0 m. 765×0 m. 145), 500.000 fr., et une très jolie aquarelle d'Hubert Robert, *l'Escalier de pierre* (0 m. 338×0 m. 287), 800.000 fr.

Après les tableaux anciens, M. Nicolier, expert, devait présenter deux pièces en porcelaine tendre du XVIIIe siècle, une paire de vases balustres en Vincennes, posant sur une terrasse en porcelaine tendre, ornés de branchages dorés et polychromes sur les anses, de fleurs sur la panse, monture en bronze doré, adjugés 245.000 fr., et un important groupe du XVIIIe s., en porcelaine tendre de Tournai, représentant des enfants jouant parmi des corbeilles de raisin, décor polychrome et or : 1.500.000 fr.

Parmi les sièges et meubles, signalons un mobilier de salon en bois naturel, un canapé et six fauteuils à dossier plat, estampille de Delion et I. Gourdin, garniture en tapisserie à personnages et animaux, époque Louis XV : 1.950.000 fr. Une petite armoire ouvrant par deux portes pleines en bois de placage marqueté de quadrillages, petits pieds cambrés, époque Louis XV : 1.100.000 fr. Et pour clore la vacation, un tapis au point de Savonnerie d'époque Directoire (5 m. 50×4 m. 40) : 2.910.000 fr. (Me Laurin, MM. Jacques Dubourg, Robert Lebel, Nicolier, Dillée, experts.)

11 décembre, dans la journée : Deux soupières en argent du maître orfèvre Henry Auguste, une paire de globes céleste et terrestre du XVIIIe siècle.

De belles pièces d'orfèvrerie ancienne du Premier Empire et de la Restauration, dont deux soupières du maître orfèvre Henry Auguste, Paris 1798-1809 (signées H. Auguste, à Paris, 1804), ont été adjugées 1.250.000 fr. Avec les objets d'art figuraient un service de table en ancienne porcelaine Amstel et Mol, décorée de bouquets avec rehauts de dorure, cent vingt et une pièces : 1.100.000 fr. ; une statue en bronze patiné représentant une femme nue agenouillée sur une tortue, signée A. Coysevo *(sic)*, 1690, sur un socle en ébène à filets d'étain, XVIIe siècle : 550.000 fr. et une paire de rares globes terrestre et céleste du XVIIIe siècle sur des supports en bois sculpté et doré : 1.500.000 fr. Avec les sièges on remarquait une suite de douze chaises à dossier gerbe en bois relaqué blanc, pieds fuselés, d'époque Louis XVI, certaines estampillées C. Dieudonné, sièges recouverts de cuir rouge à clouterie apparente : 1.300.000 fr. ; une chaise chauffeuse en bois sculpté et doré d'époque Louis XVI, portant l'estampille de G. Jacob, et une ancienne étiquette manuscrite : 325.000 fr. ; six fauteuils à dossier cabriolet en bois naturel sculpté, pieds cannelés et rudentés, époque Louis XVI, garniture en ancienne tapisserie d'Aubusson : 1.300.000 fr. Et la vente s'est terminée avec une série de tapis d'Orient, d'Aubusson et polonais. (Me Ader, MM. Fromanger, Damidot, Dillée, Lacoste, experts.)

11 décembre, « aux chandelles » : Un « Orchestre » par Raoul Dufy. Sept œuvres d'Utrillo.

En nocturne, puisque la peinture moderne passe rarement à la lumière du jour, Me Ader a dispersé, avec M. Pacitti, expert, des tableaux et des sculptures modernes. Exceptionnellement fut mise aux enchères une collection de boîtes en or, Louis XV et Louis XVI, émaillées, ciselées ou ornées de miniatures, portant toutes le poinçon d'un maître orfèvre. La plus précieuse d'entre elles, une boîte rectangulaire, à pans, en or, émaillée sur toutes ses faces de bandes et de fleurons bleu roi, ornée sur le couvercle d'une miniature, a été adjugée 800.000 fr. C'est un travail du maître-orfèvre Jean-François Garand, Paris, 1770. (M. Fromanger, expert.) Auparavant, étaient passées de très belles toiles de Raoul Dufy. *L'Orchestre*, peint dans des harmonies rouges (0 m. 73×0 m. 92), a atteint 5.350.000 fr. *La Plage de Sainte-Adresse* (vers 1904), une toile d'avant le fauvisme (0 m. 65×0 m. 81), s'est vendue 5 millions de francs, et *le Jardin*, toile signée (0 m. 89×1 m. 16) : 4.500.000 fr.

Sept œuvres d'Utrillo (quatre gouaches et trois peintures) dédicacées à sa filleule, Suzanne-Mauricette Pré, se sont vendues, les gouaches entre 730.000 fr. et 1.500.000 fr. et la plus belle des toiles, *l'Eglise de Saint-Bernard* (Ain) (0 m. 38×0 m. 46) : 2.300.000 fr. Un bouquet de Vlaminck, *Coquelicots et Marguerites*, toile signée (0 m. 65×0 m. 50), a atteint 3.400.000 fr. Total : 53.435.000 fr.

15 décembre : Un portrait de Gluck par Duplessis. Une Vierge italienne du XIVe siècle.

Parmi les tableaux anciens présentés par Me Rheims, le très beau portrait que Duplessis peignit de Gluck, lors d'un des voyages du maître à Paris, où il l'a représenté en robe de chambre verte à ramages rouges, a été adjugé 4.600.000 fr. (0 m. 85×0 m. 70).

Une *Pietà* par Vincenzo Foppa de Brescia, peinture sur bois, début du XVIe siècle, a été préemptée par le Musée du Louvre au prix d'adjudication : 580.000 fr. (M. Lebel, expert).

Quelques très beaux objets de la collection Larcade méritent une description. Le musée du Petit Palais a acheté pour ses Collections (4 millions de francs) une très belle Vierge de l'Annonciation en bois polychrome, œuvre siennoise du milieu du XIVe siècle. Un panneau en tapisserie représentant une jeune femme vêtue de brocart, portant un oiseau et ayant son chien à côté d'elle, œuvre française de la seconde moitié du XVe siècle, s'est vendu 2.700.000 fr. Une grande crosse en vermeil et cristal de roche, décorée de pierreries (Venise, première moitié du XIVe siècle) : 1.300.000 fr. (MM. Bourgey, Bacri et Roudillon, experts.)

1

3

4

1. Une paire de globes terrestre et céleste sur des supports en bois doré (XVIII[e] siècle). - **2.** «Promenade en calèche», aquarelle de Constantin Guys. - **3.** Vierge de l'Annonciation, bois polychrome, haut 1 m 50 (Italie, milieu du XIV[e] siècle). - **4.** Portrait de Gluck, par Duplessis, toile 0 m 85 x 0 m 70, cadre en bois sculpté. - **5.** Boîte en or émaillé, avec portrait miniature. - **6.** Bougeoirs - cassolettes Louis XVI, en bronze ciselé et doré, les fûts formés de trois dauphins enlacés, les binets mobiles terminés par des flammes.

5

2

6

la sélection du mois

THÉATRE

PAR ROBERT KEMP
de l'Académie française

PAUL CLAUDEL ET MARCEL ACHARD

Le Soulier de satin est, dans le théâtre de Claudel, le monument le plus considérable. Une prodigieuse cathédrale baroque où le plus noble et le plus poétique côtoient le plus familier, glissent vers le comique, pour s'épanouir l'instant d'après en gigantesques roses de lyrisme. Il ne conte pas seulement l'histoire de Rodrigue et de Prouhèze, amants pathétiques condamnés par leur vertu et par le vœu de Prouhèze, qui a donné en gage à la Vierge un de ses menus souliers de satin... Amants qui, à travers la mer, les sables marocains, l'immense Atlantique et les terres neuves de l'Amérique du Sud, ne cesseront toute leur vie de penser l'un à l'autre et de s'aimanter l'un l'autre sans oser ni pouvoir se joindre. *Le Soulier* est aussi l'histoire d'un siècle : le siècle des découvertes, et il fait suite au *Christophe Colomb*. Il est un hymne à l'impérieuse foi catholique qui exige des sacrifices sur la terre avant de donner des joies dans le ciel ; et cet hymne trouve sa forme la plus radieuse dans la prière du Jésuite mourant, accroché au mât du navire qui sombre, frère de Rodrigue, recommandant la pureté de son cadet à la vigilance du ciel, sous les lustres étincelants des constellations. Il fait, avec dona Musique et la Lune, un composé exquis de la plus fine et de la plus élégiaque poésie. Il nous conduit jusqu'à la grande lutte de l'Occident et du Proche-Orient, à cette bataille de Lépante où Don Juan d'Autriche victorieux sera rejoint à la nage par la fille de Prouhèze, dont le cœur est ardent comme celui de sa mère. Et encore, le martyre de Rodrigue s'achèvera dans la plus extrême misère, dans l'esclavage et l'infirmité, car c'est ainsi que la Suprême Puissance prépare ses élus et désigne ses bien-aimés...

Que cette œuvre miraculeuse trouve encore des indévots et qu'à son propos je puisse recevoir, non d'un illettré mais d'un avocat de Paris, une lettre ruisselante de haine, d'incompréhension, d'obscurantisme littéraire, je suis bien forcé de le savoir ; mais je ne parviens pas à y croire. Tant pis pour ces malheureux qui repoussent le génie contemporain et ne reconnaissent le sublime que chez les morts anciens. Jean-Louis Barrault a eu le courage de reprendre *le Soulier* qu'il avait osé monter, il y a déjà quinze ans, sur la scène de la Comédie-Française, et de loger cette œuvre immense dans le cadre réduit du Palais-Royal. Heureuse audace! Elle nous faisait trembler pour lui, car nous l'aimons, tout en lui servant parfois de dures vérités. Mais il a triomphé. Que le plateau soit trop petit, cela est évident. Mais il a rusé le mieux du monde avec la difficulté et, après tout, de cette gêne, le texte, la pensée, l'élan du *Soulier* ne souffrent pas. Et si l'interprétation présente quelques faiblesses, elles s'évanouissent dans les étincellements du verbe. M^me^ Sellers, très concentrée et même resserrée dans le rôle de Prouhèze qu'elle sent profondément néanmoins, a été à la fin la vraie Prouhèze, belle et grandiose, sculpturale et magnifiquement brodée, or sur noir, à la conclusion quand elle confie à Rodrigue, retrouvé pour un moment, le sort de sa petite fille. Ce fut un « instant » de théâtre d'une rare intensité. Rodrigue, c'est Barrault lui-même, avec toute sa foi et son dévouement au chef-d'œuvre. Desailly est plein de grâce et de charme. Madeleine Renaud n'est présente, dans le rôle de la Lune, que par sa silhouette, une pâleur et une voix... Mais cette voix est la musique même ! Elle appelle sa sœur la harpe. Je ne vois que du bien à dire de Simone Valère, en dona Musique, si fraîche. Une rosée !...

Il est assez remarquable qu'on ait repris en même temps *l'Otage* — et fort bien — au Vieux-Colombier, avec M^me^ Sauvaneix, tout à fait admirable en Sygne, Jacques Berthier, parfait Georges de Coufontaine, et Le Poulain, mémorable et grinçant Turelure. L'an 1958 aura été favorable à l'initiation à Claudel.

C'est l'actualité malicieuse qui rapproche de ces œuvres hautaines un autre succès, aux Bouffes-Parisiens : *la Bagatelle* de Marcel Achard, légère et piquante avec des traits d'opérette à la Strauss. On pense à de petits opéras-comiques aussi, frais et limpides. C'est cependant une pièce dont les personnages sont répugnants : un père qui se nourrit de la prostitution de sa fille et une petite sœur qui en fait autant ; une jolie Tyrolienne qui a toujours son lit ouvert pour les soldats français qui occupent débonnairement Innsbruck et dévalisent les magasins militaires pour combler de friandises ces bouches mignonnes et complaisantes. Voilà un vilain monde, que la gentillesse d'Achard, que la ligne générale adoptée malicieusement par lui — la conversion d'une jolie fille vénale à l'amour vrai, la victoire de la bonté française sur l'immoralité — et enfin la qualité précieuse de l'interprétation ont réussi à métamorphoser en une œuvre toute plaisante et délicate. C'est Danièle Delorme qui incarne l'enfant facile, la petite demoiselle aux draps aérés, qui se déshabille au premier signe. Spectacle charmant, sans indécence, à force de joliesse dans le geste, d'insouciance et presque d'innocence dans la faiblesse coupable. Mondy joue le soldat, on aurait envie de dire le ploupiou français, naïf et enthousiaste. Il est étonnant de vérité et de finesse. Et Yves Robert, gendarme gardien de la vertu mais prompt à la tentation, cerbère de la chasteté et des denrées coloniales, est d'une désinvolture exquise. Jolie soirée, parisienne en diable !

R. K.

SUZANNE FLON. - *Une des plus grandes comédiennes de ce temps, Suzanne Flon, dont le visage expressif et pur, la voix, l'esprit, la poésie font nos délices, a voulu s'essayer dans un rôle de soubrette malicieuse et forte en larynx, une sorte de Dorine jeune et accorte, capable d'affoler son vieux maître auquel elle préférera le fils, plus vivace évidemment. Et elle répand le bonheur autour d'elle, tout en se servant bonne première. C'est* l'Intrigante amoureuse, *une comédie plaisante mais d'un modèle très répandu, du charmant Vénitien Goldoni. Est-ce un chef-d'œuvre? Je crois qu'il s'en faut de beaucoup. Mais d'une dextérité étonnante, vivant, capricant... On n'a qu'un regret, c'est d'y voir Suzanne Flon y consacrer son talent, son métier éclatant et y perdre aussi une part de ses sortilèges. Le cadre est très plaisant. C'est au Petit-Théâtre de Paris, créé par cette fée: Elvire Popesco.*

JEAN VILAR ET MARIA CASARÈS. - *On a travaillé beaucoup au T. N. P. Je n'ai pas été enchanté par l'interprétation un peu triste des* Caprices de Marianne. *J'ai beaucoup mieux aimé celle d'*Œdipe *— celui de Gide — et du* Carrosse du Saint-Sacrement. Œdipe *est une espèce de parodie, mais où Gide a conservé tout son sérieux, sur le héros de Sophocle devenu libre penseur et « humaniste » dans le sens que les philosophes donnent à ce mot, c'est-à-dire que l'homme, plein d'orgueil d'être le sommet de la création, s'y passe des dieux, se donne non seulement pour la « mesure de toutes choses », mais pour la réponse à toutes les énigmes de l'univers. La devinette du Sphinx à laquelle il a répondu « l'homme » devient une solution au problème du cosmos et à tous les problèmes de la morale. La morale du reste se relâche, comme le souhaitait Gide, dans cette pièce où Polynice et Etéocle, les futurs entr'égorgés des* Sept contre Thèbes, *courent après leurs sœurs Antigone et Ismène pour les initier à l'amour physique. C'est spirituel, sardonique et extrêmement orgueilleux. Vilar joue Œdipe avec une ironie si serrée qu'on finit par ne plus percevoir les mots qui sortent d'entre ses lèvres, mais il a tant de justesse d'esprit... M^lle^ Monique Chaumette est bien émouvante à force de dignité et de pureté en Antigone. Quant au* Carrosse, *qui ne vieillira jamais, il a pour interprètes M. Georges Wilson, comédien sûr, presque inattaquable, mais dont la fantaisie n'est pas sans poids ni le comique sans sévérité, et Maria Casarès, qui joue déjà la Périchole beaucoup mieux qu'à la Comédie-Française. C'est un pinson, c'est une fauvette. Sa volubilité spirituelle, voilà ses lacets pour ligoter le vice-roi. Mais ce n'est pas par la sensualité qu'elle le domine. Sa Périchole est — Dieu me pardonne — presque chaste!*

A gauche : Catherine Sellers et Jean-Louis Barrault dans «le Soulier de satin». **A droite :** Danièle Delorme, Dominique Arden, Yves Robert et Pierre Mondy dans « la Bagatelle » (Photographies Lipnitzki.)

CINÉMA

PAR MARCEL LASSEAUX

LES SEIGNEURS DE LA FORÊT

Reportage belge filmé (B), en couleurs et cinemascope.

Pour réaliser ce film, il a fallu deux ans à Heinz Sielmann, à Henry Brandt et à leur équipe ; deux ans dans la fournaise de la savane desséchée, dans la moiteur étouffante de la forêt tropicale, dans les fondrières des marais ou dans de confortables postes de guet à la cime des arbres ; deux ans d'approches patientes, de ruses déjouées par la ruse, de marches et de contremarches à la poursuite d'un gibier n'ayant aucune confiance dans la pureté des intentions des opérateurs ; deux ans d'efforts, de fatigues, de dangers même car on n'agace pas toujours impunément un gorille mâle de deux cents kilos qui n'aime pas la camera ; deux ans qui ont coûté plus de six cents millions : le devis d'une superproduction d'Hollywood. Travail, fatigues, dangers, argent n'ont d'ailleurs pas été prodigués en vain car ce film soutient aisément la comparaison avec ce qui s'est fait de mieux dans le genre : les grands classiques de la série *C'est la vie* de Walt Disney, par exemple. Tout aussi riche en images, couleurs et pittoresque, il a même sur eux l'avantage de ne recourir qu'une seule fois — pour le sac d'une termitière par l'oryctérope — au procédé du truquage, dont les opérateurs américains avaient largement usé et même abusé.

Le nombre et la diversité, la beauté ou l'étrangeté des animaux qui peuplent ce film en font un spectacle toujours captivant et maintes fois saisissant. Parmi les morceaux de choix, il y a évidemment les passages consacrés aux gorilles ou au pangolin, cet échappé de la préhistoire. Il y a aussi bien des coutumes et traditions des autochtones qui sont notées avec élégance, notamment ces danses où les jeunes filles imitent à ravir les pas onduleux et flexibles inventés par des échassiers. Pour vaincre la méfiance des animaux, il fallut souvent laisser tourner à vide la camera à l'endroit choisi, jusqu'à ce que les bêtes se fussent assez habituées à son ronronnement pour le juger inoffensif et ne plus s'en occuper. Pour les hippopotames, autre tactique : approche lente sur une berge découverte, par courtes étapes coupées de longues poses immobiles... sous le soleil d'Afrique. Autre ruse, encore, destinée aux oiseaux : entrer ouvertement à trois personnes dans la cachette de la camera ; y séjourner un moment puis en ressortir ostensiblement mais à deux seulement. Les oiseaux n'ont rien perdu de la scène et en tirent cette conclusion, d'ailleurs erronée : « Un groupe est entré, un groupe est sorti, donc l'abri est vide. La vie est belle ! » Ce que c'est que de ne pas savoir compter jusqu'à trois !

Pacifique tant qu'il n'est pas provoqué, un gorille de cette taille peut faire éclater d'un coup de poing le crâne d'un homme.

Plaqués contre la roche, les hommes du détachement [illegible] gressent pas à pas sur une étroite corniche surplomb[illegible] vide. Vaincu par la fatigue et le vertige, celui-ci va « décrocher »

LES NUS ET LES MORTS

Film américain (A), de Raoul Walsh.

Cette conquête par les Marines d'une île du Pacifique tenue par les Japonais est une œuvre terriblement dure mais de grande classe. Climat d'une intensité dramatique extraordinaire, tout en violence, dynamisme, brutalité, observation. Pas de concessions : ni sur les horreurs et les nécessités de la guerre en soi ni sur la peur des hommes, les rigueurs de la discipline, la dureté de certains chefs, mais quel art dans la composition, dans le maniement du suspense *! On « est » avec ce détachement en reconnaissance, seul, sans secours possible ; avec lui on s'enfonce pas à pas dans la jungle, la peur au ventre mais la volonté tendue, le doigt sur la détente, épiant le moindre frémissement, dans une progression lente et silencieuse, si savamment graduée qu'elle en est douloureuse. Positivement, on en vient presque à souhaiter que le coup de feu redouté claque, mettant fin à cette attente inhumaine, matérialisant enfin ce danger ambiant que l'on sent jusqu'à la souffrance, d'autant plus oppressant qu'il est sans visage et sans forme. Sous ce rapport, rarement film me prit à la gorge comme celui-ci, mais quelle détente apportent avec bonheur ces merveilleux paysages !*

Sur cette âpre action et maintes notations pittoresques, voire humoristiques, se greffe un conflit d'idées : la façon de conduire les hommes. Partisan de la manière forte, un général résume à peu près ainsi son opinion : « Le seul moyen de vaincre la peur de l'ennemi chez le soldat américain, qui est loin d'être un foudre de guerre par tempérament, c'est de lui inspirer une peur encore plus grande de sanctions impitoyables. Aussi est-il amené à se tenir le raisonnement suivant : en se battant, on a une chance de s'en tirer ; en ne se battant pas, on n'en a aucune. » Au contraire, un capitaine professe que l'on obtient beaucoup plus d'un combattant par l'ascendant moral et un traitement humain que par les rigueurs d'une discipline de fer. Le film confronte objectivement les deux méthodes, inclinant évidemment vers la seconde, mais bien forcé de constater que l'autre a parfois du bon. Tout ceci traité avec la vigueur et le mépris du conventionnel qui font les grandes œuvres, celles qu'il faut voir. M. L.

(A) Adultes seulement.
(B) Toutes personnes.

L'exposition Toulouse-Lautrec montre à la fois l'homme et l'artiste

Cinquante-cinq toiles, de nombreux dessins ou affiches d'Henri de Toulouse-Lautrec, prêtés par le musée d'Albi, sont installés encore pour quelques semaines sur la cimaise rajeunie du musée Jacquemart-André. Conservateur en ce lieu, J.-G. Domergue a toujours été passionné par le talent du « nain génial » dont il est, paraît-il, le petit-cousin. Lui-même est né sur les bords du Tarn. Animateur prestigieux, il a invité toutes les vedettes de l'écran et de la scène à admirer la Goulue, Valentin le désossé, Jane Avril, Yvette Guilbert, Aristide Bruant, May Belfort, Polaire, immortalisés par Lautrec. Ce sont là, sans doute, des raisons suffisantes pour que M. Julien, qui veille avec amour, à l'ombre de la Cathédrale-Forteresse, sur les tableaux de « son peintre », ait fait semblant d'oublier une clause du testament de la comtesse de Toulouse-Lautrec, indiquant que les œuvres de son fils, léguées au palais de la Berbie, ne devraient pas le quitter.

Pour mieux éclairer le visage de l'artiste qui mourut prématurément à trente-sept ans, victime de ses tares, d'émouvants documents ont été réunis. Il y a d'abord d'anciennes photos prises à une époque où le jeune Lautrec, surnommé « petit bijou » avant la double chute qui en fit un infirme, ne rêvait, comme son père, le comte Alphonse, que de chevauchées héroïques... Il y a des notes de voyages prises dans les villes de cures où la comtesse Adèle, sa mère, le traînait, espérant toujours une guérison impossible. Il y a enfin cette correspondance mi-amusée mi-tragique dans laquelle, pour convaincre celle que l'art de son fils dépassait, il est tout heureux de lui apprendre une bonne nouvelle : « Notre ami M. Deyrolles a poussé l'amabilité jusqu'à visiter mes peintures chez Goupil et ne pas paraître épouvanté... » C'est justement cette mère aimante que, dans les premiers portraits datés de 1883 à 1887, Lautrec a représentée avec une technique assez sage. Inquiète du milieu débauché où Henri travaillait, elle ne pouvait être attirée par la toile réaliste du « Salon de la rue des Moulins ». Aujourd'hui, cependant, cette composition des « respectueuses » sous une lumière infiniment douce nous apparaît comme un chef-d'œuvre au moins égal aux vibrantes esquisses de toutes les figures de la Danse exécutées à l'Élysée-Montmartre ou au Moulin de la Galette.

Plus que les tableaux « poussés » chez Lautrec, ce sont surtout les dessins, les ébauches, où la couleur est posée avec délicatesse, qui nous attirent. En dépit d'un choix judicieux, les organisateurs n'ont pu éviter la présence de toiles souvent faibles, tel ce portrait de Maurice Joyant exécuté en soixante-quinze séances et qui, commencé en 1900, n'était pas terminé quand son auteur disparut quelques mois plus tard. Mais ces défaillances sont des exceptions. Elles mettent encore mieux en valeur les extraordinaires dons de mise en page, la liberté de touche grâce auxquels une œuvre si représentative d'une époque ne date pas.

KIJNO (Galerie Henri Bénézit). — *Ce jeune, on l'a peut-être oublié, a fait jadis pour la crypte d'Assy une* Cène *qui figure près des œuvres de quelques grands noms de notre époque : Rouault, Braque, Lurçat, Matisse, Fernand Léger, Bazaine, Germaine Richier. Dans les onze toiles qu'il a montrées récemment chez Henri Bénézit, on a trouvé la synthèse de passionnantes recherches, s'inspirant de thèmes pris dans la nature : des arbres, des galets, des branches de figuier. Il a créé des rythmes nouveaux. L'originalité de cet artiste réside surtout dans sa technique très particulière. Il part de papiers froissés sur lesquels il a préalablement fixé les grandes lignes de sa composition. Il les incorpore ensuite dans la toile, apportant alors les amplifications de couleur qu'il juge utiles.*

GHISLAIN UHRY (Galerie de Seine). — *Nous n'avions pas oublié les gravures qu'il montra, il y a quatre ans, à la Galerie Palmes. Le voici parvenu à l'orée d'un univers où, sur un point de départ réel, il aboutit à une transposition plastique très subjective. Les plages de la côte qu'il nous présente sont entièrement réinventées et d'un bel équilibre coloré. S'il garde parfois le souvenir de Nicolas de Staël, il devient de plus en plus : Ghislain Uhry.*

GEORGES WESCHE (Galerie Bernhein-Dauberville). — *Ce solitaire a derrière lui trente ans de peinture qu'il n'avait pas encore montrée à Paris. Comme son grand compatriote Ensor, il trouve son inspiration bien plus dans le rêve que dans la vie quotidienne. Ce constructeur de monstres d'hommes aux deux visages, de masques clownesques ou macabres enferme le plus souvent la couleur dans un dessin à la fois solide et sobre.*

MARIE-LOUISE CIRÉE (Galerie de Ruaz). — *Son goût de tradition ne porte aucune atteinte à la force d'une palette que les ciels les plus divers intéressent. Penchée sur la nature, elle en dégage les données immédiates, sachant, par-dessus tout, saisir les différences d'atmosphères. A travers l'ambiance de Paris, de Venise, d'Assise, de Saint-Cyprien en Dordogne ou de La Frette en Ile-de-France, on retrouve toujours le même souci de fixer en larges plans les éléments dégagés d'un paysage.* R. B.

Kijno - Papier froissé - huile.

Ghislain Uhry - La plage.

Marie-Louise Cirée - Paysage.

Toulouse-Lautrec - Danseuse retroussant sa jupe.

Photographies : M. Vaux, Hervochon, Maywald

LE COMPLEXE DE THÉOPHILE

Que préférez-vous dans l'œuvre de Georges Duhamel ? Mon choix personnel balançait jusqu'à présent entre les cinq volumes de *Salavin* et les dix volumes de la *Chronique des Pasquier*. Dans *Salavin*, j'admirais l'égalité de l'inspiration, la sûreté d'une psychologie toute neuve, un personnage poussé au type et dont je ne voyais pas l'équivalent dans notre littérature romanesque. Mais la *Chronique des Pasquier*, inaugurée par un chef-d'œuvre, *Le Notaire du Havre*, n'a-t-elle pas ses sommets : *Les Maîtres*, *Cécile parmi nous ?* A travers l'histoire d'une famille et sans prétendre brasser un monde, Duhamel y a donné la foisonnante chronique d'une époque, la sienne.

J'en étais resté là, sans négliger pour autant l'émouvante *Vie des Martyrs*, ni, cela s'entend, *Civilisation*, un des plus pathétiques témoignages suscités par la guerre 1914-1918. Mais restons dans le roman. *Le Complexe de Théophile* (Mercure de France, édit.) est, sauf erreur, le vingt-quatrième qu'ait publié son auteur, et il m'a causé autant de surprise que de plaisir. Dès les premières pages, n'y retrouve-t-on pas le ton même de Salavin, ce Salavin dont je n'étais pas seul à regretter que l'histoire semblât close ? Ce frémissement, cette passion sourde, cette inquiétude, ce scrupule passé en mode de vie, c'était bien lui. Un homme simple et qui cherche avant tout à se bien connaître dans son humanité ordinaire, un être fraternel qui nous tend à tous un miroir et nous invite à y considérer notre petitesse mêlée de grandeur.

Voyons-le d'un peu près. Le Salavin 1958 s'appelle donc Théophile Chédevièle. Célibataire de quarante-cinq ans, il vit avec sa sœur, Béatrice, célibataire comme lui et de cinq ans plus jeune, ou plutôt il vit à côté d'elle qui occupe un logement voisin, mais partage ses repas et tient son modeste intérieur. Il n'a pas tort de voir dans cette sœur exemplaire une sorte de sainte. Non pas une sainte de vitrail. Elle est pieuse, mais non bigote. Elle est compréhensive, indulgente et belle de surcroît. Pourquoi ne s'est-elle pas mariée ? Peut-être par vocation du dévouement, peut-être surtout parce qu'elle est trop parfaite. Georges Duhamel a tracé de cette créature sans défaut un portrait inoubliable.

Qu'est-ce donc que le complexe de Théophile ? C'est le scrupule, le scrupule qui sans cesse taraude et bourrèle notre héros. Théophile est scrupuleux jusqu'à en être malade, et même au point d'en rendre malades les autres. S'il ne s'est jamais marié, plus encore, s'il n'a jamais été vraiment amoureux, c'est que sa maladie du scrupule a toujours dressé dans son esprit des obstacles qui n'en étaient que pour lui. Un psychiatre dirait qu'il y a de la schizophrénie dans son cas.

Or ce schizophrène, qui jouit d'une petite aisance et se contente d'un emploi sans éclat dans une compagnie de navigation aérienne, la T. V. K. T., va se trouver, malgré lui, mêlé à un drame qui mettra son complexe à rude épreuve. Entre autres singularités, il a le hasard en horreur, parce qu'il le trouve humiliant, et il s'est lié d'amitié avec un certain Himer, pilote de la T. V. K. T., entièrement dominé par le culte du hasard. A tout propos, c'est-à-dire hors de propos, cet étrange personnage joue la moindre décision aux dés ou à pile ou face. Marié à une femme intelligente, père de quatre beaux enfants, ses devoirs d'état ne l'ont pas délivré de son vice.

Un jour, il demande à Théophile Chédevièle de lui prêter 100.000 francs. Si son ami refuse, il se tuera. Théophile prête la somme, qui lui est remboursée peu après. Un second prêt de 150.000 francs a lieu dans les mêmes conditions, suivi d'un troisième, jusqu'au jour où, rendant visite au pilote, le prêteur découvre celui-ci prêt à se tuer. Un revolver est devant lui. Il a perdu un million et est acculé au suicide. Ce n'est d'ailleurs pas sa perte d'argent qui le désespère, mais le fait que, jouant pour connaître le sentiment de Dieu à son égard, il se considère comme abandonné, comme condamné par l'idée même qu'il se fait de la divinité.

Et voilà comment le scrupuleux Théophile va sciemment commettre un crime. La T. V. K. T. frète un avion par la chute duquel un diplomate étranger doit trouver la mort, la mécanique ayant été sabotée au départ. Théophile a surpris une conversation révélatrice entre les directeurs de la compagnie. Avertira-t-il la police? Il prévient seulement son ami qu'il ne mourra pas inutilement, car sa famille touchera une forte indemnité. Il s'y résout d'autant mieux qu'il doit accompagner le diplomate dans l'avion et mourir lui-même. Au dernier moment, on le dispense de prendre part au voyage, et une ruse tragique du sort fait que le seul rescapé de l'accident sera le diplomate qui devait mourir. « Tous les hommes sont complices de quelque chose », conclut Théophile dont la vie, par la suite, s'imagine mal. Ce qu'un résumé aussi sec ne peut rendre, c'est la palpitation du récit, son rythme douloureux, le minutieux déroulement des crises de conscience théophiliennes. Le ton même de Salavin, vous dis-je. Et c'est un fort beau livre.

Y. G.

LE GRAND DADAIS. *Pour ce premier roman, M. Bertrand Poirot-Delpech a obtenu le Prix Interallié. Le choix aurait pu être meilleur, mais il révèle un jeune auteur doué. Le héros du livre, Alain Quesnard, appartient à cette catégorie de « tricheurs » mis en vedette par le film de Marcel Carné. Agé de quelque dix-huit ans, il vit avec sa mère, veuve de guerre, et se grise de la contemplation d'une « pin-up », spécialiste du strip-tease, dont il voit la photographie dans les magazines spécialisés. Il rencontre cette Patricia Rolls, en fait sa maîtresse, part avec elle sur la Côte d'Azur après avoir acheté une voiture de sport grâce à des emprunts qu'il ne pourra jamais rembourser : voilà la meilleure partie du livre. Le meurtre involontaire qui termine l'aventure est moins convaincant et la condamnation du « jeune délinquant », due principalement à son attitude incompréhensible devant la cour d'Assises, semble un peu tirée par les cheveux. Mais l'aisance du conteur, certaines astuces de présentation, même si le cynisme du personnage paraît un peu outré, permettent de faire crédit à M. Bertrand Poirot-Delpech. (Denoël.)*

LES EMBUSCADES. *Le principal intérêt des* Embuscades *(Gallimard, édit.) réside dans sa valeur de témoignage. La première partie se déroule dans une petite ville pyrénéenne où le narrateur, pendant l'occupation, exerce le métier de photographe. Il y connaît un certain Prulières, polyglotte, essaye de faire passer en Espagne une jolie fille nommée Constance Klotz accompagnée de deux jeunes hommes, est arrêté, puis libéré. La seconde retrace la libération de Paris, où Prulières, dit Pru, joue un rôle de premier plan et où Constance, elle aussi, se manifeste. Troisième partie : la Grèce, où le même narrateur se rend comme photographe pour une agence de presse. Il y retrouve l'éternelle Constance, photographie les partisans dans leur lutte contre les communistes dans le nord du pays. Constance s'y montre sous un visage d'aventurière. Elle veut vivre sa vie et est devenue la maîtresse d'un richissime Américain. La dernière partie enfin expédie en huit pages la Corée et New-York.*

L'influence des romans de Malraux sur Roger Grenier est évidente. On regrette qu'il ne se soucie guère d'équilibrer son récit et qu'il néglige systématiquement son style, car il sait voir et certains de ses personnages, notamment ceux de Prulières et de Constance Klotz, sont d'un relief saisissant.

CORS DE CHASSE. *On ne sait pas assez que Gabriel Fournier, qui continue de peindre avec une foi inébranlable, dans son atelier de Fontainebleau, est un des meilleurs artistes de son temps. Ce grand coloriste, ce dessinateur raffiné (voyez plutôt les fac-similés dont il a illustré son livre), s'est décidé à écrire des souvenirs dont le titre apollinairien correspond parfaitement à sa délicate sensibilité. Aussi bien, c'est presque toute l'histoire de la peinture moderne, approximativement des Ballets Russes à 1930, qui défile dans* Cors de chasse *(Pierre Cailler, Genève). D'Apollinaire à Jouhandeau, de Picasso à Pierre Bonnard, de Diego Rivera à Soutine, en passant par Auguste Perret, Zborowski, Kisling, André Favory, Raoul Dufy, vingt autres, les confidences de Gabriel Fournier vont nonchalamment leur train sur le ton de la conversation familière. Avec quelle émotion il parle de la Galerie Druet, de la « mère Weill », de la « jeune Peinture française », du fantaisiste et malchanceux François Bernouard ! C'est un livre de piété amicale, le livre d'un beau peintre et d'un homme de cœur.*

Un passe-temps qui défie le temps

Plaisir de la maison

LA TAPISSERIE AU POINT

1.

Redevenue à la mode il y a quelques années, en même temps que le style Napoléon III, elle s'impose aujourd'hui dans des reproductions de peintures contemporaines comme dans les motifs les plus éclatants des grandes époques.

Facile à réaliser avec un peu d'attention et beaucoup de patience, le travail de tapisserie se prend et se laisse sans préparatifs et sans accessoires : il n'interrompt pas la conversation, empêche de fumer, fait intervenir une part de création dans l'assemblage des couleurs. Si les premiers résultats sont encourageants, la passion s'installe, passion raisonnable puisque, nous disent les connaisseurs, la tapisserie dure cent ans lorsqu'un tissu meurt en quinze années. C'est pourquoi les charmantes vieilles dames oisives, telles qu'on les voit au cinéma, ne sont plus les seules à assortir les laines et les soies. De très jeunes femmes aux occupations nombreuses accordent une heure, le soir, à un tapis, un fauteuil, un sac ou un panneau mural

Les modèles et la préparation.

Si les Américaines, les Egyptiennes, les Espagnoles, qui ont toujours brodé au point, viennent en France chercher leurs modèles, c'est que rien n'existe chez elles dans ce domaine. Nos châteaux et demeures provinciales sont riches de documents d'époque que plusieurs magasins spécialisés à Paris se chargent de reproduire à la demande. Un motif, une fleur, un modèle complet sont redessinés aux mesures sur papier (phot. n° 2), les couleurs distribuées, le tout reporté sur canevas. S'il s'agit de reproduire une image ou un tableau, le travail préparatoire est plus important, puisqu'il faut transposer d'une matière dans une autre. Mais les résultats sont d'autant plus étonnants. La préparation est terminée lorsque l'ouvrage est tramé : un fil de laine lancé ligne par ligne dans la couleur désirée et qui recevra les points assortis ; le tramage a l'avantage de préciser les limites du dessin (phot. n° 3).

Le travail, le montage.

Le choix est possible entre le travail sur métier (phot. 1) ou à la main (phot. 5), le tambour étant réservé à la lingerie. Dans un salon, un métier monté est décoratif en soi, la pose de la brodeuse est jolie, le canevas est bien tendu et ne pèse pas. Plus pratique, l'ouvrage à la main est transportable.

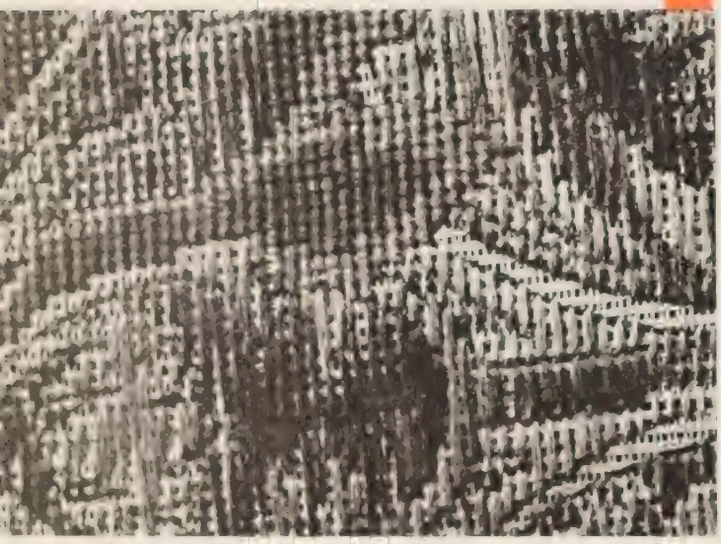
Les motifs doivent être exécutés avant les fonds, les lignes de point prises dans le même sens

Plaisir de la maison

2 **Le dessin sur papier,** première étape du travail. A droite, motif Empire, traité à la façon 1925.

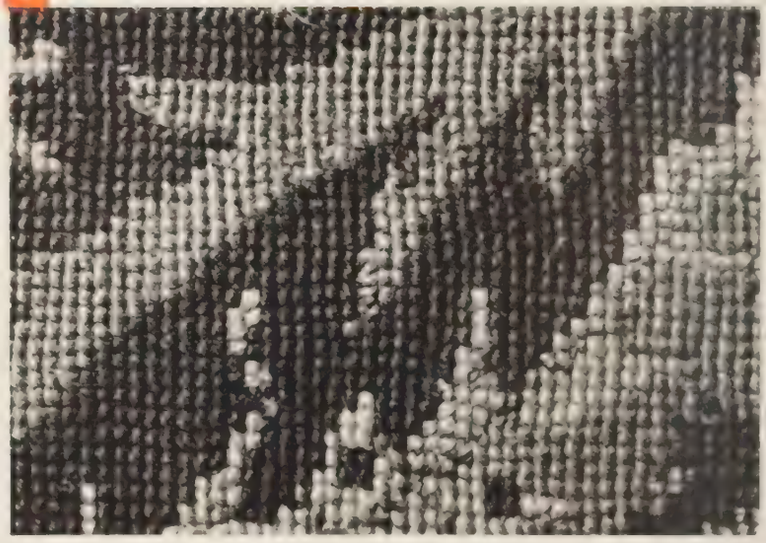
5 Détail de **demi-point** (pour un dossier de fauteuil Louis XIII) brodé à la main.

3



Détail de demi-point **tramé** et brodé (Régence)

4



Détail de **point de croix** (Louis XIII)

6 Détail de **petit point,** brodé sur métier (transition Louis XV-Louis XVI)

Détail de **point de Hongrie** (Renaissance) 7

Panneau mural reproduisant une toile de Music : « Venise ».

Les bandes ou carrés terminés sont cousus à l'envers les uns aux autres, redressés à l'équerre car le travail les a déformés, et cloués sur une planche humide, puis l'ensemble est doublé d'une toile, après repassage. Seules les femmes très compétentes vont jusqu'au montage, dont le magasin se charge volontiers. Quant aux travaux destinés à des sièges, ils doivent être confiés tels au tapissier.

Laine ou soie, les couleurs.

La soie, coûteuse et moins solide que la laine, est employée pour de petites surfaces : sacs du soir, bourses et chasublerie (en Espagne), uniquement en style Louis XV, Louis XVI et 1830. La laine, robuste, est fine pour les sièges, épaisse pour les tapis. Les couleurs, atténuées, n'ont rien de commun avec celles des laines à tricoter, et leurs noms font rêver : on ne dit pas vert, mais verveine; jaune, mais blé; gris, mais souris, girafe, ruine, cendre, terre d'Islande... Erreurs à éviter : le violet dans les tapisseries de style (autrefois les violets ne résistaient pas ; nous les voyons et copions donc en gris aujourd'hui) ; du vrai noir pour les fonds Napoléon III : on lui préfère les faux noirs qui tranchent moins et ne tuent pas les fleurs (violine, quetsche, grenat, vert foncé, bleu nuit). Enfin, il faut tenir compte de ce qu'une tapisserie demande six mois pour se patiner : les tons se mélangent entre eux par une sorte de chimie mystérieuse.

Les points et les styles.

Le demi-point (phot. 5), brodé horizontalement, a le même aspect, une fois brodé, que le petit point (phot. 4) qui se lance en biais et qui est néanmoins plus fin. Tous deux conviennent aux sièges Louis XV, Louis XVI, 1830. Le point de croix (phot. 6), le plus simple et le plus rapide, est utilisé pour les tapis et les panneaux muraux. Le point de Hongrie (phot. 7), vertical, à hauteurs variables mais régulières, est un des points du style Louis XIII. Les grands dessins et bouquets sont romantiques, les dessins légers vont au Louis XV et au Directoire, étoiles et couronnes appartiennent à l'Empire.

Dans un décor moderne.

Le XVIIIe et le XIXe siècle sont à éviter, ainsi que les documents 1900, qui datent beaucoup. Les reproductions de peintures contemporaines, pour lesquelles il est nécessaire d'obtenir l'autorisation de l'artiste, sont toujours bien venues, ainsi que le Louis XIII, qui ressort admirablement en tapis de sol et panneaux, du fait de sa sobriété. Des dessins abstraits et rayures inégales s'accommodent de certains sièges aux lignes dépouillées.

Quelques conseils.

Les débutantes gagnent un temps précieux en achetant les ouvrages bien préparés et en les faire monter. Au sol, il ne faut jamais mélanger tapis au point et tapis d'Orient, même de grande beauté. Le tapis au point romantique voisine agréablement avec le parquet ciré ; les styles Louis XIII et Directoire s'accordent avec de beaux carrelages ou dallages.

On doit prêter grande attention à l'exécution du contour des fleurs et feuilles, très subtil ; d'une vendeuse du XVIIIe, une étourdie avait fait une tapisserie de Lurçat ! Le fond gagnait sur les fleurs de telle façon que la brodeuse manquait de noir et se retrouvait avec dix-neuf tons de vert inutilisés.

Tapisserie tendue sur fauteuil Louis XV en bois fruitier.

Tapis de sol, fin Directoire.

Photographies Pierre Jahan.

Documents Simone Genay.

Du salon à la lingerie

La plupart des appartements anciens sont équipés de placards, nombreux, profonds mais souvent peu pratiques. On s'applique aujourd'hui à les aménager intérieurement. Maisons spécialisées ou artisans s'y emploient : tiroirs, tablettes, tringles de conception très moderne peuvent s'adapter dans n'importe quel volume. C'est alors du travail sur mesures. Souvent camouflés derrière des boiseries, ces placards anciens ne sont pas meubles mais « immeubles », comme on dit en matière de droit.

Dans les maisons modernes, au contraire, on trouve peu de placards, les architectes d'aujourd'hui n'y songent guère. D'où la nécessité de créer des zones de rangement qui au lieu de s'effacer participent le plus souvent à la décoration générale ; c'est le cas du meuble vendu par éléments. Établi en quelques dimensions standard, il s'adapte partout et grandit au fur et à mesure des besoins. Les matériaux employés, bois, métal, etc., s'apparentent à tous les styles actuels, la pose en est facile, montage et fixation varient avec chaque créateur. Il suffit de choisir, en tenant compte du fait qu'un mur ne supporte pas toujours l'accrochage, qu'un meuble au ras du sol rend plus aisé l'entretien des tapis, mais que le meuble sur piètement est plus léger d'aspect. En règle générale, il est souhaitable de donner une impression d'unité en groupant sur un seul panneau livres, dossiers, disques, bar, électrophone, télévision ; des portes pleines, en bois précieux, en opaline, en Formica ou en rabane, dissimulent les objets peu décoratifs ; des glaces coulissantes protègent sans les masquer les reliures et bibelots fragiles ; des abattants révèlent des niches diversement équipées.

Les pièces secondaires bénéficient à leur manière de cette « frénésie d'utilisation de place » qui nous anime. Tout s'imbrique, se rabat, glisse et pivote à merveille, comme dans la maison de « Mon Oncle », que Jacques Tati n'a pas parodiée autant qu'on pourrait le croire.

SUR MESURES

1

2

3

4

1 et 2 [illegible] 3 et 4 [illegible]

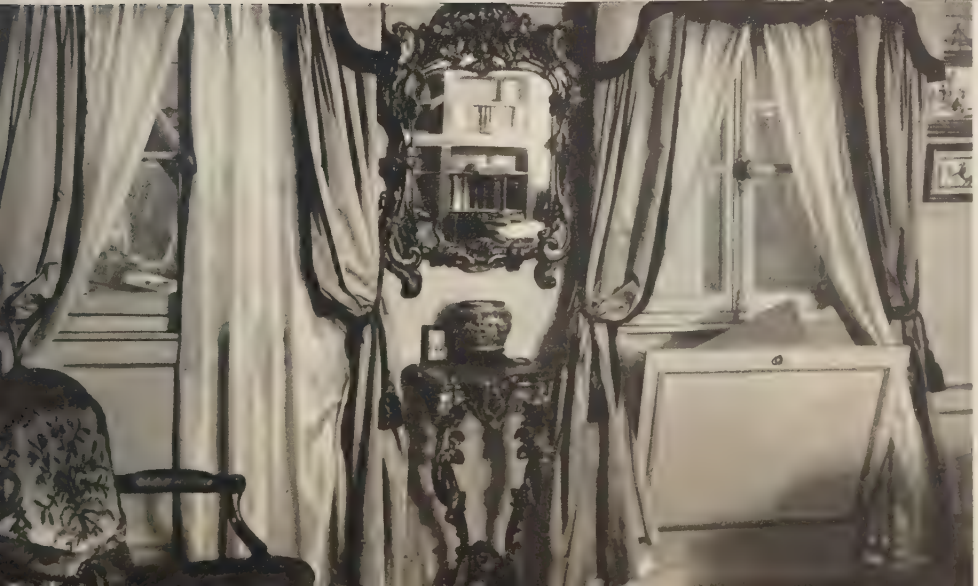
LA MAISON BIEN RANGÉE

5.

5. Dans cette chambre entièrement tendue de soie, un grand placard, invisible une fois fermé, a été prévu. Il remplace avantageusement un meuble encombrant, armoire ou commode. **6.** Des volets coulissant sur des éléments de rangements découvrent le linge et les vêtements côté chambre et les accessoires de toilette côté salle de bains. (Alain Demachy, décor.)

6.

9



7.

7. Les documents, lithographies, affiches, papiers à dessin, s'écornent dans les cartonniers. Sous la fenêtre, un abattant a été prévu, mouluré comme le reste de la pièce. (J. Raynaud, décor.) - **8.** et **9.** Sous un départ d'escalier gainé de velours, des coffrages dissimulent les compteurs, aspirateurs, annuaires, valises, machines à coudre et à écrire et tuyaux inesthétiques. (J. Raynaud conseillère en décoration.)

10.

11.

TOUT FAIT

12

10. Ce grand meuble luxueux (ébène de macassar, frêne verni, dalle de glace, bronze décoré et cuivre poli) contient dans ses casiers, tiroirs et niches à abattants: l'argenterie, les verres, la vaisselle, les livres, les disques, les dossiers, la radio, un électrophone, un bar, la télévision. Des tablettes permettent d'écrire ou de disposer des objets. Il est éclairé intérieurement par des rampes, et doublé de Formica. (Dessiné par L. Sognot, édité par M. Rinck, il vient d'obtenir un grand prix à l'Exposition internationale de Bruxelles.) - **11.** Fixés au mur sur équerres, ces rayonnages contourneraient au besoin divan, porte ou radiateur. Leur simplicité est harmonieuse. (Oscar.) - **12.** La particularité de ce meuble réside dans sa structure métallique crantée, sur laquelle on pose des tablettes à glissières pour glaces ou portes, recouvertes de rabane ou de « Stalilak ». Il est recommandé lorsque les murs sont trop fragiles pour supporter l'accrochage. (E. F. A. éditeur.) - **13.** Exécuté en frêne du côté salon, en acajou du côté salle à manger, ce meuble en épi s'ouvre sur ses deux faces ; il tient lieu de buffet et de bar ; surface d'appui en verre noir. (Jean Lesage, décorateur.) - **14.** Le seul meuble à éléments juxtaposables qui comporte des encoignures arrondies, pour enlever de la sécheresse à l'ensemble. (Créations M. D.)

13

14

15.

15. Un effet est obtenu grâce au bois clair d voisine avec le bois foncé et les glaces, dans ce beau meuble strict. A noter les espaces volontairement prévus entre les éléments apportant une rupture agréable à l'œil (Maurice Pré, décor., édité par J. Lieuvain.)

16. Le meuble le plus simple à utiliser : les cases inférieures peuvent contenir des tiroirs, un système de vis fixant les tablettes permet d'éviter le double montant dans les cas de juxtaposition. (Assembla.) - **17.** Dans cette chambre moderne, le lit prend place entre des placards de bois clair et tablettes d'appui multiples. (Création Marc Antoine aux Editions de la Méridienne.) - **18.** Derrière la cloison disparaissent réchaud, évier, réfrigérateur. Sur un socle épais est posé un plateau de table semi-circulaire ; au mur, des casiers à glissières recouverts de Formica aux couleurs vives et des tiroirs de plastique coulissants contiennent les objets usuels. (Charlotte Perrian, éditée par Steph Simon.)

16.

18.

17.

(Phot. J. & F. Beyda, Collas, Racroul, Thiessard, Rank et Venhard.)

19. Tout le linge de maison se range, raccommode et repasse dans cette lingerie très étudiée avec ses tablettes mobiles, tiroirs à petits accessoires, table à repasser et tablette chauffante pour sécher le linge. (J. Dumond, décor.)

19.

Plaisir de la maison *(fin)*

Le même salon à la française à l'américaine à l'anglaise.

MRS. ELEONOR BALDWIN, décoratrice américaine de passage à Paris, nous disait récemment combien ses compatriotes apprécient les meubles de style français. Il est impossible toutefois de comparer leurs installations aux nôtres, car le cadre diffère sensiblement. Peintures, tissus, rideaux, tapis comptent beaucoup moins, les moulures et les corniches sont rares, les cheminées, simplifiées. Mais la grande différence d'aspect provient surtout de la disposition des meubles et du petit nombre des bibelots et accessoires dont la vogue en France ne cesse de croître. Aussi, précisait-elle, un quart d'heure suffirait pour donner « l'ambiance américaine » à un salon français, et sans rien ajouter, au contraire. Il s'agit de déplacer et de désencombrer.

Nous avons mis Mrs. E. Baldwin à l'épreuve : voici le résultat de son intervention pratiquée dans un appartement parisien datant de 1880, où les staffs ont été allégés, la glace et la cheminée conservées.

Le salon tel que nous le voyons en France (1).

Plusieurs tapis d'Orient sont posés sur la moquette beige unie. Les sièges du XVIII^e^ (exception faite d'un canapé anglais, qui est une concession au confort) sont disposés en cercle autour du guéridon recouvert d'un tapis de soie brochée. De nombreux objets d'art : porcelaines, faïences et sculptures d'Extrême-Orient, s'y côtoient sans heurt. Aux murs, des toiles modernes.

Le salon tel qu'on l'aime aux U.S.A. (2).

La moitié des sièges et des bibelots ont disparu, ainsi que le bureau Louis XV à droite de la cheminée et les tapis précieux. Dénudé, le guéridon apparaît, mais il a été rejeté de côté, de façon à laisser le plus grand espace possible au centre de la pièce, principe important de la décoration américaine. En revanche, devant le canapé, une petite table basse est posée pour recevoir livres, verres et cendriers ; elle n'était pas en vue dans le salon français, non plus que le pouf de soie qui fait face à la cheminée.

L'envie nous prit, en si bon chemin, de présenter

Le salon à la manière anglaise (3).

Ce n'est plus le canapé qui s'adosse au mur, mais une table qui reçoit des revues et des journaux. Un plaid confortable a remplacé les coussins sur le canapé, lequel est flanqué de deux tables rafraîchissoirs, chargées chacune d'une lampe à pied de laque noir. Perpendiculaires au foyer et bien en face du canapé, trouvent place deux larges fauteuils anglais qui, dans le salon à la française, étaient tenus à l'écart du cercle. Auprès de chacun d'eux, une table d'appui. La cheminée a retrouvé tous ses objets, le guéridon demeure sans tapis, mais la plante qu'il supporte introduit une note rustique. Dans un angle, une fougère géante joue le même rôle. Un seul tapis au sol, placé entre les deux séries de sièges qui se font face.

Si le rêve de nos lectrices est de changer le décor de leur vie, elles peuvent, en attendant de déménager, s'exercer à ces transformations peu coûteuses.

1 - A LA FRANÇAISE

2 - A L'AMÉRICAINE

3 - A L'ANGLAISE

L'ALBUM DE MON PÈRE

FÉVRIER 1909

Maurice Donnay et **Henri Lavedan,** au bal des livres donné par Mme Adolphe Brisson dans l'hôtel des Annales. Ce fut un événement très parisien. (L'Illustration.)

L'armée anglaise recrute des volontaires. A la suite du cri d'alarme poussé par Lord Roberts, ancien généralissime de l'armée de terre anglaise, qui assurait que si un ennemi mettait le pied sur l'Ile on manquerait d'hommes pour le repousser, une émotion intense s'est emparée du peuple Pour accroître le nombre des enrôlements, on fait chaque samedi défiler le drapeau, musique en tête. Et des soldats recruteurs vantent les avantages de l'engagement volontaire. (Le Monde Illustré.)

Jean Richepin a été reçu le 18 février à l'Académie française. Voici le nouvel immortel accoudé à la table de son ami le gazetier Raoul Ponchon. (L'Illustration.)

L'image de notre ancêtre vient d'être reconstituée par le dessinateur Kupka, à la suite de la découverte d'un crâne préhistorique en Corrèze. Cette composition n'est pas arbitraire : « l'expression de la face résulte des nécessités anatomiques ». (L'Illustration.)

Wilbur Wright vient de faire à Pau de sensationnelles expériences auxquelles assistait le roi d'Espagne, Alphonse XIII. Ce dernier a tenu à prendre place dans l'appareil ; mais la raison d'État ne lui a pas permis d'exposer sa personne royale à un vol que la moindre circonstance pouvait rendre périlleux et même fatal. (Le Monde Illustré.)

SAVEZ-VOUS . . . que l'on ne portait pas de lunettes avant le XIII siècle ?

La loupe est à l'origine de la lunetterie. Le cardinal Nicolas de Rouen lisant un manuscrit, par Thomas de Modène, (1352), d'après une fresque d'un couvent de Trévise

A NOTRE époque où tant de gens portent lunettes et se déclarent incapables de s'en passer, on conçoit difficilement que les peuples de la haute antiquité, qui furent souvent des lettrés, des miniaturistes, des artistes, n'aient disposé de nul moyen pour corriger les défauts de leur vue.

Aucun document ne nous autorise effectivement à penser qu'il existât, avant notre ère, un quelconque ancêtre de nos lunettes. Certes, les yeux n'étaient pas alors soumis aux épreuves des lectures intensives et de la lumière artificielle. Et surtout la vie était plus courte : quarante ans en moyenne. A l'âge donc où se manifestent généralement la presbytie ou la myopie, les êtres étaient considérés comme des vieillards : leur activité se terminait. Jusqu'à ce que l'emploi des verres devint courant, c'est-à-dire fort près de nous, les artisans dont la vue baissait cessaient d'œuvrer.

On raconte que les Egyptiens appliquaient du mica sur la cornée de leurs yeux, à la manière de nos verres de contact. Mais rien n'est moins certain. Plus tard, les Romains et probablement les Grecs utilisèrent certaines gemmes qui, par leurs courbures naturelles, avaient un pouvoir grossissant : Néron, pour mieux voir les jeux du cirque, plaçait, dit-on, devant un de ses yeux une émeraude, appelée Beryl (dont le nom deviendra au moyen âge celui de la loupe Béricle et se changera ensuite en Besicle). Le saphir et le rubis, au dire de Pline l'Ancien, pouvaient remplir le même office. Mais c'est Sénèque qui, le premier, constata « que tous les objets vus à travers l'eau paraissaient grossis ». Et il se mit à lire à travers une boule de verre remplie d'eau. La loupe était née. Vers l'an mille, un savant arabe, Ibn el Heitham, décrivait dans un ouvrage sur l'optique la demi-sphère de verre qui, posée sur un manuscrit, en agrandissait les caractères.

Peu à peu les loupes s'amincirent jusqu'à devenir des verres convexes bien appropriés à la presbytie (mais jusqu'au XV[e] siècle on n'obtiendra pas de verres concaves et la myopie sera déclarée incurable). C'est au XIII[e] siècle que l'idée vint d'accoupler deux verres au moyen d'une monture ; un Florentin, Salvino Arnata, fut ainsi, vers 1286, l'inventeur des lunettes.

De nombreux tableaux peints au XIV[e] siècle montrent de doctes personnages dont le nez était chevauché de lourdes armatures en fer, en plomb, en cuivre ou en bois, articulées en leur milieu par un clou ; d'où leur nom de « clouants ». Mais l'appareil était fort instable, et à la fin du XVI[e] siècle on crut bon de le rendre plus rigide en réunissant les montures des deux verres par un élément fixe : ce qui n'empêcha pas les besicles de tomber à tout moment. On

Au XIV[e] siècle apparurent les « besicles » articulées, ainsi qu'en témoigne cette lettrine d'une Bible de 1380 conservée à la Bibliothèque Nationale. Les besicles en bois précieux reproduites ci-dessus sont de la même époque ; elles ont été trouvées dans un couvent des environs de Vienne (extrait de « Bildnis und Brille »).

chercha alors d'ingénieuses solutions dont aucune n'était pratique : cordons passés autour des oreilles, tiges s'attachant au bonnet et qui faisaient dire à Apollinaire « que seuls les rois, parce qu'ils n'ont jamais à retirer leur chapeau, pouvaient en porter ». Plus tard, on inventa un dispositif glissé sous la perruque, puis un ressort qui pinçait fortement l'extrémité du nez. Les branches n'apparurent qu'au XVIII[e] siècle et « permirent enfin de respirer à l'aise ». Les lunettes, ainsi constituées, allaient, suivant les modes, prendre les formes les plus diverses : tantôt légères, presque invisibles comme à l'époque romantique, tantôt surchargées. Elles donneraient aussi naissance au face-à-main et deviendraient avec les Incroyables et certaines élégantes de véritables objets précieux. Vers 1920 apparurent les montures en or et en plaqué, puis en métaux légers et en écaille, pour arriver à la tendance actuelle qui est d'incorporer à la monture métallique certains éléments de matière plastique ; ce qui permet d'accéder à une esthétique nouvelle des formes et des couleurs, sans nuire à la légèreté.

LA MAZÈRE.

Dès le XV[e] siècle, l'articulation fut supp[rimée]. L'ensemble devint rigide. Fr[agment] de « la Vierge et l'Enfant » de [illegible] (1436), conservé au Musée de [illegible]

Une monture métallique fixe maintenait vers la fin du XV[e] siècle les verres en équilibre sur le nez. Fragment d'un tableau de Jérôme Bosch : « l'Escamoteur » (conservé au musée de Saint-Germain-en-Laye).

Les Incroyables avaient adopté le face-à-main. Gravure et objet extraits de la collection de Pierre Marly qui inaugurera prochainement un musée permanent de la lunetterie, Faubourg-Saint-Honoré, où seront exposées des pièces uniques.

Photographies Max Ottoni.

Dans notre numéro de janvier nous avons donné toutes précisions sur ce concours dont la formule demeure la même que les années précédentes. Seule sa présentation a été modifiée. En effet, cette fois-ci, les problèmes à résoudre sont disséminés dans le texte d'une conversation familiale. Nous rappelons aux concurrents que les numéros se rapportant à chaque question sont placés immédiatement après le mot qu'il faut définir. Ci-dessous, nous publions à nouveau le règlement du concours.

NOTRE CONCOURS

RÈGLEMENT

ARTICLE PREMIER. — « Plaisir de France » organise un concours dont les trois épreuves paraîtront dans les numéros de janvier, février et mars 1959. Tous les lecteurs, abonnés ou non, peuvent y prendre part, à l'exception des membres du personnel de la revue et de leurs familles. Un même concurrent peut envoyer plusieurs réponses, mais seule la meilleure sera retenue pour le classement par le jury.

ARTICLE 2. — Les réponses aux différentes épreuves devront être rédigées sur des feuilles spécialement imprimées à cet effet et qui seront encartées dans la revue.

ARTICLE 3. — Chaque question sera affectée d'un nombre de points dont le montant sera porté sur les bulletins-réponses. Le classement final se fera d'après le nombre de points obtenus par les concurrents. Une question subsidiaire départagera s'il y a lieu les ex æquo.

ARTICLE 4. — Les trois bulletins devront être expédiés en une seule fois à « Plaisir de France » - Service Concours - 13, rue Saint-Georges, Paris IX^{e}. La date limite des envois est fixée, **quel que soit le lieu d'expédition, au 26 mars 1959.** Le cachet de la poste fera foi.

ARTICLE 5. — Le jury, dont fera partie M^{e} Morin, huissier, établira le classement final. Il sera habilité, s'il est nécessaire, à prendre toutes dispositions pour établir un classement en fonction du mérite. Les concurrents, par le fait même de leur participation au concours, admettent les termes de ce règlement et les décisions du jury. Sauf en cas d'erreur dans le texte d'une question, aucun renseignement ne pourra être donné aux concurrents, soit par lettre, soit par téléphone.

ARTICLE 6. — Un exemplaire de ce règlement, le texte et les solutions du concours sont déposés chez M^{e} Morin, huissier-audiencier près le Tribunal de la Seine.

N. B. — Le concours sera doté de deux cents prix qui sont énumérés au dos du bulletin-réponse.

2^{e} ÉPISODE

Conversation familiale, un soir, chez les Exupert.

BERNARD. - Nous parlions de trésors et d'héroïnes légendaires.

FLORENCE. - Les deux vont de pair. Une fée est à l'origine d'une famille qui fut royale. Elle se transformait en sirène tous les samedis. Les habitants de la ville où se trouvait le château ancestral portent un nom (41) qui rappelle ces origines. Le château a été rasé, mais un trésor serait enfoui sous ses fondations.

PROFESSEUR E. - Cet être mi-chair mi-poisson me paraît tout de même moins dangereux qu'un monstre amphibie, grand consommateur d'adolescents, qu'une sainte rendit docile comme un agneau dans une localité (42) où il se serait fait, par la suite, une grande consommation de couvre-chefs.

BERNARD. - Connaissez-vous un autre animal (43) dont l'effigie, en cuir articulé, est conservée dans un édifice dont une partie, pas tout à fait muette, et loin de l'être à certains moments, doit beaucoup à Ranconval ?

PROFESSEUR E. - On présume que ces dragons, serpent de mer ou monstre du Loch Ness, représentent l'ultime souvenir que l'homme ait conservé d'animaux préhistoriques aujourd'hui disparus.

GENEVIÈVE. - A moins qu'il ne s'agisse de simples historiettes.

FLORENCE. - Quel est donc ce château dont le propriétaire, homme de lettres, substitua au XVII^{e} siècle son propre nom à l'ancienne appellation (44) ?

PROFESSEUR E. - Cet ancien nom me rappelle la demeure seigneuriale que fit bâtir la femme d'un président à la Chambre des Comptes, sans que ce dernier pût jamais habiter cette splendide construction, qu'il ne faut pas confondre avec un autre château (45), méconnu, où sont nés un maréchal et un ministre et qui appartint à un certain Grégoire Michel le Jeune surnommé l'Assassin. Dans la région, on associe sa mémoire à des trésors enfouis.

FLORENCE. - Restons dans le domaine littéraire. Je connais une demeure, non moins intéressante, dont les bâtiments du XV^{e} siècle dominent des parterres dessinés par Le Nôtre. Elle aurait servi de cadre à l'œuvre (46) d'un écrivain qui s'essaya dans la psychologie.

BERNARD. - Cruelle énigme !

GENEVIÈVE. - Dans un site admirable se dresse une bâtisse de quarante pièces (mais je ne les ai pas comptées) qu'un peintre (47) aurait récemment acquise, selon la presse. Il y pourra évoquer la mémoire de celui qui a écrit : « On dit peu de choses solides lorsqu'on cherche à en dire d'extraordinaires. »

FLORENCE. - Au nombre de ces demeures inspirées, comment ne pas citer l'habitation de campagne (48) où a vécu dans son enfance un artiste surnommé « petit bijou » et dont le Prince Noir était le grand-père ?

BERNARD. - Enigme pour énigme, je préfère de belles ruines féodales, comme cette forteresse (49) où l'on a rêvé d'installer un musée de la Guerre de Cent ans, bien qu'on y trouve une salle des Etats romane, un oratoire du XII^{e}, des fresques du XV^{e} siècle et une cheminée Renaissance !

FLORENCE. - Une autre ruine romantique, cachée sous la verdure, a inspiré un poète dont l'effigie, sous forme de médaillon, a été apposée sur une des murailles. Ses parents avaient émigré pendant la Terreur.

PROFESSEUR E. - Le prénom (50) de ce poète paraîtrait à Marie-Chantal tout à fait « féodal ».

GENEVIÈVE. - Un autre émigré, mais pas pour les mêmes motifs, rédigea en partie dans une bourgade (51), qui est l'ancienne capitale du comté de Châteauneuf, un ouvrage où il mit au vert Céladon.

FLORENCE. - Littérature, quand tu nous tiens ! Dans un château (52) de la Loire fut assassiné le cavalier servant d'une célèbre dame dont les amours tumultueuses ont été romancées par un écrivain que Thackeray surnomma « Le Grand ».

PROFESSEUR E. - Et c'est dans un village (53) situé sur une rivière dont l'eau, si l'on se réfère à son nom, doit être peu agréable à boire, qu'un romancier a situé un assez sordide drame paysan.

FLORENCE. - Quant à la vraie dame de Frapesle, à qui un autre écrivain portait « une affection qui ne ressemblait à aucune autre », elle est née et vint habiter dans une certaine localité (54). Ajoutez que cette dame était légèrement boiteuse.

BERNARD. - En somme, fichue comme l'as de pique !

FLORENCE. - Ce n'était pas précisément le cas.

PROFESSEUR E. - Savez-vous qu'une abbaye française conservait, sous une plaque de

Nous nous excusons auprès de nos abonnés et de nos lecteurs du retard survenu dans la sortie de notre numéro de Janvier et dont la cause fut un incident technique qui se produisit à l'imprimerie.

PLAISIR DE FRANCE
- Concours 1959 - FÉVRIER

BULLETIN RÉPONSE N° 2

NOM :

ADRESSE :

CASE RÉSERVÉE AU JURY

	Réponses	POINTS OBTENUS		Réponses	POINTS OBTENUS
41			61		
42			62		
43			63		
44			64		
45			65		
46			66		
47			67		
48			68		
49			69		
50			70		
51			71		
52			72		
53			73		
54			74		
55			75		
56			76		
57			77		
58			78		
59			79		
60			80		

TOTAL

Voir liste des 200 prix au verso.

LISTE DES 200 PRIX

PREMIER PRIX

UN MOBILIER

(valeur 500.000 francs)
à choisir chez un grand Décorateur-Ensemblier

DEUXIÈME PRIX

UN BIJOU

(valeur 200.000 francs)
à choisir chez un Joaillier de la place Vendôme

TROISIÈME PRIX

UN RADIO-ÉLECTROPHONE Haute Fidélité

(valeur 125.000 francs)

QUATRIÈME ET CINQUIÈME PRIX

UN APPAREIL PHOTOGRAPHIQUE

(valeur 60.000 francs)

6e au 10e prix

UNE MONTRE DE MARQUE
(valeur 35.000 francs)

11e au 20e prix

CRISTALLERIE DE LUXE
(valeur 25.000 francs)

21e au 50e prix

MAROQUINERIE DE LUXE
(valeur 10.000 francs)

51e au 100e prix

UN OUVRAGE D'ART
(valeur 5.500 francs)
à choisir dans nos collections
sur le Théâtre et la Décoration

101e au 150e prix

UN FLACON DE COGNAC
d'une grande marque

151e au 200e prix

UNE CÉRAMIQUE D'ART

PERSONNAGES :

Professeur Exupert, de l'Académie de Médecine ; son violon d'Ingres est l'archéologie
Florence, sa femme : éprise de littérature.
Geneviève, leur fille : l'âge de Juliette et la chevelure d'Ophélie ; croit aux fées.
Bernard, leur fils : prépare l'École Centrale ; envisage l'avenir avec réalisme.

TOURISTIQUE 1959

« Trésors et mystères »

marbre, le cœur d'une princesse de Mantoue et de Montferrat, comtesse palatine du Rhin, décédée en 1684 ? La plaque a été transportée dans l'église du bourg (55), dont le nom rappelle d'ailleurs l'abbaye.

FLORENCE. - Mais c'est la princesse du fameux roman !

PROFESSEUR E. - Qu'elle ait ou non existé, on en discutera longtemps.

BERNARD. - Comme est problématique la réalité d'un trésor dans les ruines d'un château fort qui a donné son nom à un opéra (56). Le seigneur du lieu fut condamné, pour ses méfaits, à simuler la folie, ce qui ne l'empêcha pas d'épouser la fille de l'Empereur.

PROFESSEUR E. - Un autre trésor serait caché dans une très curieuse maison forte (57) ayant appartenu à la famille des Armoises, dont un Robert aurait épousé Jeanne d'Arc, échappée du bûcher de Rouen. Ce château est distant, par les routes les plus directes, de 29 km 5 d'un chef-lieu de département.

GENEVIÈVE. - Curieuse histoire que celle de la sainte nationale. A son passage dans une ville (58) célèbre par ses foires, elle ressuscita un enfant.

PROFESSEUR E. - Cette ville n'est pas sans rapport avec la localité qu'un écrivain (59) trouvait sous Louis-Philippe « petite et fort laide ». Elle a bien changé et veille jalousement sur son bel hôtel de ville.

BERNARD. - Un château, surnommé le « palais des mille colonnes » par l'auteur (60) d'un roman psychologique, ne conserve pas, lui, de richesses secrètes, mais une belle collection de tableaux cubistes.

PROFESSEUR E. - Ce qui équivaut bien à un trésor. On en découvre quand même de temps à autre. Une église abbatiale dont la tour octogonale rappelle la protection d'un empereur était célèbre par ses trois nefs circulaires et ses orfèvreries. Il arrive qu'un des habitants de la localité (61) s'enrichisse brusquement. C'est qu'il a déterré quelque reliquaire précieux.

FLORENCE. - Une église (62) consacrée en 1049 reproduit cette disposition en octogone, inspirée sans doute de la chapelle palatine d'Aix-la-Chapelle.

PROFESSEUR E. - L'église en rotonde d'une cité (63) a été illustrée par deux Eudes, celui qui entreprit sa construction et celui qui la dota de son Trésor : deux gouttes de Sang du Christ, rapportées de Terre Sainte.

BERNARD. - Que ces petites villes sont intéressantes ! L'une (64) d'elles se distingue par ses maisons espagnoles et un ossuaire de 40.000 crânes.

GENEVIÈVE. - Sans compter les privilégiés contenus dans des boîtes percées d'ouvertures en forme de rosace ou de cœur !

PROFESSEUR E. - Beaucoup de ces villes, autrefois plus importantes, ont conservé leurs remparts. Ceux de cette charmante bourgade (65) se mirent dans les eaux, plutôt calmes, de sa rivière.

FLORENCE. - A la Vierge qui orne l'une de ses portes, les jeunes filles s'adressaient ainsi :
« *Notre-Dame de la voie de Passy,*
« *Donnez-moi, s'il vous plaît, un mari.* »

GENEVIÈVE. - Dans cet ordre d'idées, j'aime beaucoup l'histoire de cette noble damoiselle qui faillit périr dans l'incendie de son hôtel, sis dans un bourg (66) également fortifié, et qui fut sauvée par un baladin déguisé en ours.

FLORENCE. - Qu'elle épousa, ce qui donna lieu à un dicton.

PROFESSEUR E. - En donnant l'assaut — pour rire — à l'un des hôtels d'une ville plus connue — sinon appréciée à sa juste valeur — un roi (67) fut blessé au visage. Il laissa pousser sa barbe pour dissimuler ses cicatrices.

FLORENCE. - Il n'en fut que plus galant!

BERNARD. - A propos de barbe, quelle est donc cette sainte, fiancée contre son gré à un païen, qui supplia Dieu de la défigurer en couvrant son menton d'une pilosité abondante ? Elle est ainsi représentée, barbue, dans l'église d'une station balnéaire (68), où un chef de gouvernement vint en week-end.

PROFESSEUR E. - Notre légende dorée est riche en épisodes surprenants. Dans une localité (69) a lieu une procession — ou troménie — en l'honneur d'un saint évêque qui avait l'habitude de chevaucher un cerf. L'une des étapes de la troménie est la chapelle du Pénity-Saint-Laurent.

FLORENCE. - Un ermite (70), assassiné par des brigands dans une forêt, au VII^e^ siècle, donna son nom à une agglomération devenue industrielle et qui évoquerait plutôt une œuvre de l'auteur de *Samson*.

PROFESSEUR E. - Quel autre pays que la France possède autant de trésors d'art, curieux à des titres divers ? Un château, qui fut pendant cinq siècles la propriété d'une même famille (71) conserve un tableau qu'aurait peint une reine

FLORENCE. - Un maréchal fit construire une demeure (72) où, sur une cheminée, Vulcain forge les armes d'Achille.

GENEVIÈVE. - Mais rien n'est plus troublant que l'histoire du portrait de Marie Marcoz, plus connue sous le nom de son second mari peintre à Rome et, à Paris, maître des requêtes au Conseil d'Etat. Une belle-famille jalouse fit poignarder le tableau, qui se trouve maintenant dans une ville (73).

BERNARD. - Un autre portrait fut ravi, le 21 août 1911, par un admirateur chauvin (74) qui lui fit repasser la frontière.

FLORENCE. - Merveilleuse France, où l'on trouve une localité (75) qui possède une rue des Trois-Piliers et une rue des Trois-Barbeaux !

PROFESSEUR E. - Dans une ville (76), appelée autrefois Occacium, ce sont trois églises romanes qui s'imposent à l'attention.

GENEVIÈVE. - Trois châteaux sur une montagne dominent une autre cité (77). Deux de ces châteaux sont tellement rapprochés que les seigneurs — deux frères — qui les habitaient avaient coutume de s'éveiller en se décochant mutuellement des flèches dans leurs volets. Mais un jour l'un des frères ouvrit trop tôt sa fenêtre. Une flèche l'atteignit et il fut tué.

PROFESSEUR E. - Trois clochers identiques par le style fleuronnent une localité (78), où la même catégorie de commerce s'est concentrée, sous le patronage de saint Aurélien, dans une seule rue.

FLORENCE. - Notre folklore possède aussi ses trésors. Dans un village (79), une coutume rappelle le temps où les serfs battaient les grenouilles dans les fossés. On y choisit, parmi les jeunes mariés, un « queulot » qui a licence de frapper, avec un bâton, ses concitoyens ou les visiteurs éventuels.

BERNARD. - N'y a-t-il pas un rapport avec un général qui fut émerveillé des possibilités d'une arme nouvelle (pour l'époque) ? La ville natale de l'inventeur (80) de cet engin possédait une manufacture d'armes qui devint fabrique de quincaillerie.

Le Tome II de

L'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN

VICTOR BOUCHER ET MARGUERITE DEVAL

ROLAND PETIT ET COLETTE MARCHAND

Toute une époque de Paris
à travers le Théâtre
..des "années folles" à nos jours
1917-1950

•

LES GRANDS METTEURS EN SCÈNE :
J.-L. Barrault, Baty, Copeau, Dullin, Gémier, Jouvet, Pitoëff, etc.

LES AUTEURS CÉLÈBRES :
Achard, Anouilh, Bourdet, Camus, Claudel, Cocteau, Giraudoux, Montherlant, Pagnol, Pirandello, Roussin, Salacrou, Sartre, etc.

LES ACTEURS AIMÉS DU PUBLIC :
Victor Boucher, Jules Berry, Brasseur, Fresnay, Sacha Guitry, Raimu, Michel Simon, etc. Arletty, Yvonne de Bray, Alice Cocéa, Marguerite Jamois, Madeleine Ozeray, Elvire Popesco, Yvonne Printemps, Madeleine Renaud, Valentine Tessier, etc.

LES BALLETS ET LES DANSEURS
LA COMÉDIE-FRANÇAISE
LES THÉATRES LYRIQUES
LE THÉATRE EUROPÉEN
LES OPÉRETTES CÉLÈBRES
LES ÉTOILES DU MUSIC-HALL :
Mistinguett, Maurice Chevalier, Joséphine Baker, etc.

LES GRANDS PEINTRES DU THÉATRE : Picasso, Braque, Derain, Christian Bérard, etc.

UN DOCUMENT UNIQUE
UN OUVRAGE VIVANT ET PASSIONNANT

Phot. Meerson

LOUIS JOUVET

Phot. Lipnitzki

SACHA GUITRY ET LANA MARCONI

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
au Tome II de l'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN
à retourner, rempli, daté et signé, le plus tôt possible à
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, Paris (IX^e^), ou à votre libraire.

Je souscris. . . . . exemplaires du Tome II de l'ENCYCLOPÉDIE DU THÉATRE CONTEMPORAIN, au prix de 6.900 francs.

Je verse aujourd'hui la somme de . . . . (1), en acompte, par chèque bancaire, chèque postal (PARIS 5070-63) ou mandat postal et verserai le solde à réception.

Date . . . . Signature :

Nom . . .

Adresse

Envoi franco pour la France et l'Union Française — Étranger, frais de port en sus : 300 francs
(1) 1.000 francs par exemplaire.

Prix de souscription
6.900 frs

•

Prix de vente :
7.500 frs

★

A PARAITRE AU
PRINTEMPS 1959

TRANQUILLES ELLE ET LUI

ILS SAVOURENT à loisir et sans crainte leur cigarette préférée grâce à

DENICOTEA

fume-cigarettes et pipes logeant le fameux filtre anti-goudron anti-nicotine vraiment efficace. Essayez-le, il vous surprendra!

TOUS
BUREAUX DE TABACS

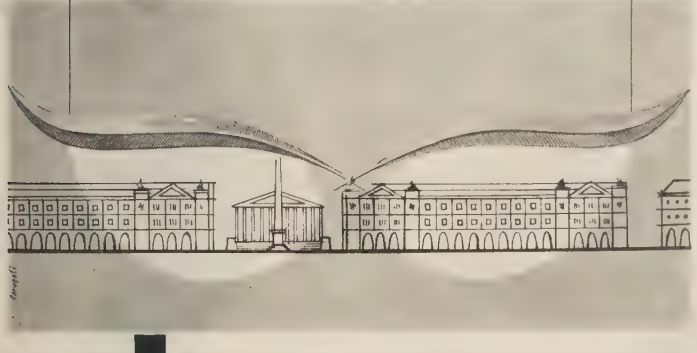
Phot. Chadefaux.

A LA CIVETTE
PARIS
Place du Théâtre Franç
Maison fondée en 1730

Tabacs de Luxe - Articles pour Fumeurs

PIERRE MARLY

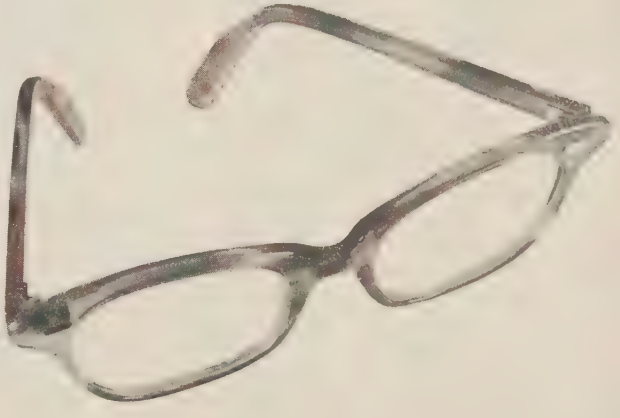
l'opticien qui habille les yeux du Tout-Paris...



85, Faubg.-St-Honoré
Balzac 96-19

50, rue François-Ier
Elysée 00-14

1, rue Taitbout - Prov. 18-37



LUNETTERIE D'OR ET D'ÉCAILLE
sur mesures personnelles

LUNEAU & COFFIGNON
Opticiens
81, Bd MALESHERBES - PARIS - LAB. 04-21
OUVERT DE 9H. A 18H.30 - FERMÉ LE LUNDI

DISQUES CLASSIQUES ET CONTEMPORAINS

PLUSIEURS lecteurs me demandent mon avis sur les innovations stéréophoniques vantées sans mesure par certaine presse spécialisée et dont je ne méconnais pas l'intérêt technique, encore qu'à mon sens elles ne légitiment pas toujours l'équipement coûteux qu'elles nécessitent. Même ceux qui ont considéré le microsillon comme un palier adopté par les firmes intéressées pour reculer à des temps meilleurs une grande réforme à laquelle il faudra bien venir, malgré les dépenses qu'elle entraînera pour tous, trouvent qu'à l'heure actuelle, avec les multiples perfectionnements qui lui ont été apportés, il assure à la vaste clientèle du disque des joies encore valables assez longtemps pour permettre d'écouler les réserves de cire. Contentons-nous donc du « statu quo » et sachons choisir les meilleures parmi les réalisations qui nous sont offertes. Souhaitons surtout que le marché reste ouvert aux œuvres contemporaines de valeur, qui deviennent de plus en plus rares sur les catalogues et qu'il serait facile d'insérer parfois, bien encadrées, dans les « digests » de toutes natures que nous a valus la période des étrennes.

Pathé-Marconi continue d'exploiter sous cette forme, et avec une appréciable compression des prix, les ressources de son vaste répertoire. Je ne reviendrai pas sur les cires multiples de Maria Callas, dont je vous ai parlé dans mes dernières chroniques et dont les fanfares de presse qui ont accompagné sa venue spectaculaire à Paris vont décupler le rendement commercial. Je préfère, restant sur un terrain strictement musical, féliciter la firme de la rue Lord-Byron d'avoir annexé à ses nouvelles collections, dont on sait la présentation soignée, la série des symphonies beethovéniennes et des fragments wagnériens et schumanniens, où les pouvoirs souverains de Wilhelm Furtwængler s'avèrent insurpassables, et même bien rarement égalés. Ajoutons-y, par le même maître, une interprétation hors de pair de « Mort et Transfiguration ». Son ampleur et son rayonnement expressif auraient enchanté Richard Strauss, qui voit aussi ses deux « Concertos » pour cor, datant de deux époques très différentes de sa carrière, mais réalisés avec la même maîtrise, gravés sur la cire. De même notre Gabriel Fauré, s'il était encore parmi nous, se serait certainement loué de l'adroit repiquage qui « microsillonne », si j'ose ainsi parler, son « Deuxième Quatuor » avec piano en sol mineur, un de ses chefs-d'œuvre, paru naguère en 78 tours, par Marguerite Long, Jacques Thibaud, Vieux et Fournier, affirmant ici avec éclat leur primauté. Dans le même ordre d'idées, signalons la résurrection des « Mélodies » de Duparc et de Fauré par Charles et Madeleine Panzéra, des « Etudes symphoniques » de Schumann et de « Prélude, Choral et Fugue » de Franck, auxquels la pénétration sensible d'Alfred Cortot donne tout leur sens, de la « Symphonie espagnole » de Lalo, du « Rondo capriccioso » et de la « Havanaise » de Saint-Saëns par Jehudi Menuhin, de la « Mer » et des « Nocturnes » de Debussy par Constantin Silvestri. Je n'oublie pas l'enregistrement intégral de « Turandot » de Puccini, avec des super-divas, telles qu'Elizabeth Schwarzkopf et Maria Callas, et je recommande particulièrement aux admirateurs de Moussorgski le superbe enregistrement de ses « 63 Mélodies », où abondent les pages saisissantes et où se dépensent sans compter l'accent émouvant et le timbre généreux de Boris Christoff.

De son côté, Philips augmente sa collection des « Trésors classiques » toujours soigneusement présentée et qui contient des documents précieux comme la série des « Symphonies » de Beethoven, de Brahms, le « Requiem » de Mozart par Bruno Walter, « L'Oiseau de feu » et le « Sacre du Printemps » par Stravinsky. Zino Francescatti et Robert Casadesus se surpassent dans les deux belles « Sonates » pour violon et piano de Fauré. Cor de Groot rassemble à souhait les deux « Concertos » et la « Danse Macabre » de Liszt, tandis que Clara Haskil et Arthur Grumiaux réunissent sur le même microsillon, avec un bonheur égal, les célèbres « Concertos » de Schumann et de Mendelssohn.

Decca et R. C. A. nous donnent quatre microsillons remarquables auxquels une nombreuse clientèle est assurée : les six « Concertos brandebourgeois » de Bach par Charles Münch et son orchestre de Boston, le « Clavecin bien tempéré » du même Bach, confié aux doigts prestigieux de Wanda Landowska, un savoureux comprimé Granados-Albeniz de Falla par Fritz Reiner, un digest américain où s'épanouit la voix généreuse d'Inge Borkh, des enregistrements intégraux de la « Walkyrie » et des « Poèmes » de Wagner, avec Kirsten Flagstad et Set Swanholm, enfin de sonores versions de la « Mer », de la « Rapsodie espagnole » et de « Petrouchka », dues à Ernest Ansermet et à son orchestre genevois.

Chez Deutsche Grammofon, Fischer-Diskan, Wilhelm Kempff s'illustrent dans des « lieder » de Brahms et des « Sonates » de Beethoven, David Oistrakh et son fils, dans des pièces pour deux violons et orchestre, Ferenc Friezay se mesure avec le « Boléro » de Ravel. Chez Ducretet-Thomson, les « Amours du Poète » de Schumann par Anton Dermota, les huit cahiers du « Livre d'Orgue » d'Olivier Messiaen, monument considérable où ses dons remarquables s'affirment avec éclat, retiendront la faveur des discophiles musiciens, de même que, chez Vox, le premier enregistrement intégral, remarquablement présenté par Jascha Hoerenstein, de l'admirable « Faust-Symphonie » de Liszt, avec l'ouverture du « Faust » de Wagner et un disque du pianiste Brendel, contenant plusieurs pièces trop peu connues de Liszt, notamment « Malédiction ». Le tout pourvu de notices intelligentes et exactes, ce qui n'arrive pas toujours. Enfin, voici qu'à mon vif regret je n'ai plus que juste la place de vous annoncer ici, au «Chant du Monde », le substantiel « Concerto » pour violon de Chastakovitch par David Oistrakh, une excellente « Musique » de Louis Durey, artiste raffiné, trop laissé dans l'ombre ; chez Erato, un somptueux cahier de la « Messe en si mineur » de Bach, et de belles improvisations de Marcel Dupré ; chez Véga, le poétique « Mystère des Saints Innocents » d'Henry Barraud, deux cahiers des « Mélodies » de Poulenc, où Pierre Bernac et l'auteur font merveille, et les « Novelettes » de Schumann, par Yvonne Loriot, enfin, chez B.A.M., le disque instrumental d'Edgar Varèse et la « Sonate » pour piano de Dutilleux, d'une irréprochable gravure.

GUSTAVE SAMAZEUILH.

LEMAIRE

Maison fondée en 1880

CADEAUX POUR FUMEURS

BRIQUETS A GAZ
Dunhill - Dupont
Flaminaire - Silver Match

PIPES
Dunhill
G. B. D.

CIGARES DE LA HAVANE

59, Av. Victor-Hugo, Paris - PASsy 75-63

CHEZ
OPALINE
DE NEUILLY

Meubles Charles X
OPALINES ANCIENNES
Spécialités de
LAMPES

•

93 bis, avenue du Roule à NEUILLY

Phot. Etienne Hubert.

BRANTÔME

ANTIQUITÉS
DÉCORATION

50, rue de Berri, Paris — Bal. 55-65
Angle Boulevard Haussmann

Pierre DESHAYS

DÉCORATEUR

80, rue Bonaparte
PARIS
ODÉ. 55-99

39, avenue Foch
LE HAVRE
42-59-48

TRANSFORMATIONS
INSTALLATIONS
DECORATION

une révolution

dans la technique des canapés transformables

l'Hydramatic
King Koil

s'ouvre et se ferme électriquement

Le canapé transformable, élément indispensable de la vie moderne est une solution logique à l'exiguïté des appartements.

est édité en moderne,
Louis XV, Louis XVI, etc...

EXCLUSIVITÉ
m. flachet
DÉCORATEUR

PARIS : 6, Bd MALESHERBES, ANJ. 43-14 •• **NICE** : 2, RUE RAYNARDI

GUINET & C^IE

ENGELI, architecte — Phot. BOISSONNAS

LA PIERRE
LE MARBRE
LE GRANIT

LYON
11, quai Général-Sarrail

PARIS
15, rue Cardinet

TISSU - *Les Tons* - PAPIER PEINT - *Les Tons* -

NOBILIS PAPIERS PEINTS DE "DISTINCTION"
SUZANNE FONTAN PERCALES IMPRIMEES
chez tous Décorateurs « de classe »
ET 29, RUE BONAPARTE, PARIS VI^e - DAN 94-95

GALERIE DAVID ET GARNIER
6, Avenue Matignon, Paris 8^e - Balzac 61-65

BERNARD BUFFET

PAYSAGES DE NEW-YORK

du 6 au 28 février 1959

GILLES DE CHAUDENAY

PHYSIOLOGIE du JOCKEY-CLUB

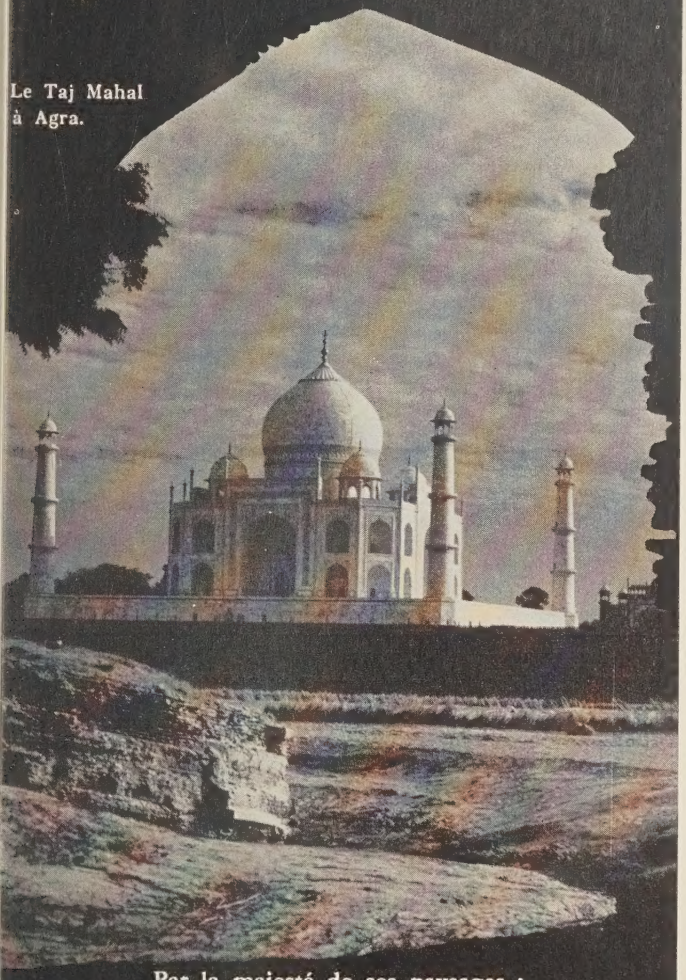
Le premier " vade-mecum " du cercle le plus fermé de Paris. Est-il ouvert à la seule aristocratie du nom ou de l'argent ? Que faut-il être ou ne pas être pour en faire partie ? Comment s'y comporter ? L'auteur, qui en est membre depuis vingt-quatre ans, s'appuie évidemment sur de nombreux exemples, anecdotes et portraits rapportés avec esprit.

Sous jaquette illustrée en couleurs **1.400 F.**
Edition nominative sur Lana pour les Membres du Jockey-Club.

del DUCA PARIS

PUB.

visitez l'Inde fabuleuse...



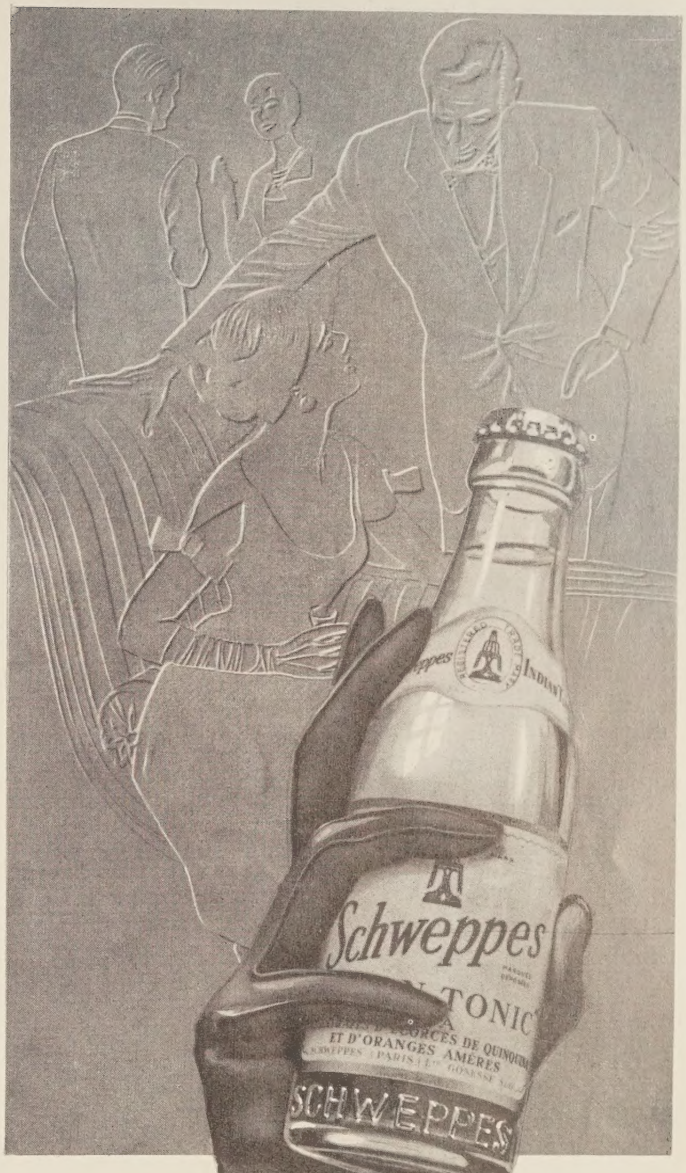
Le Taj Mahal
à Agra.

Par la majesté de ses paysages ; la splendeur de ses monuments, l'animation colorée de ses fêtes, par ses contrastes étonnants entre l'ancien et le moderne, l'Inde offre des vacances inoubliables.

Renseignements et documentation sur simple demande à votre agence de voyage ou à

L'OFFICE NATIONAL INDIEN DE TOURISME

8, BOULEVARD DE LA MADELEINE - PARIS-8e
TÉL. : OPE. 00-84 - ANJ. 83-86
HEURES D'OUVERTURE : 9 H à 17 H - SAMEDI 9 H à 13 H



Le Drink du couple élégant

Schweppes
INDIAN TONIC

DÉLICIEUSE BOISSON PÉTILLANTE, SE SERT NATURE OU AVEC UNE TRANCHE DE CITRON, PARFAIT COMPLÉMENT DU GIN ANGLAIS.

La maison

que vous cherchez...

Saint-Cloud
Val d'Or
A SOUSCRIRE (en 2 tranches)

APPARTEMENTS 2 à 5 PIÈCES
TOUT CONFORT - GARAGES
PARC COMMUN
Primes 600 fr. - Possibilités de crédit

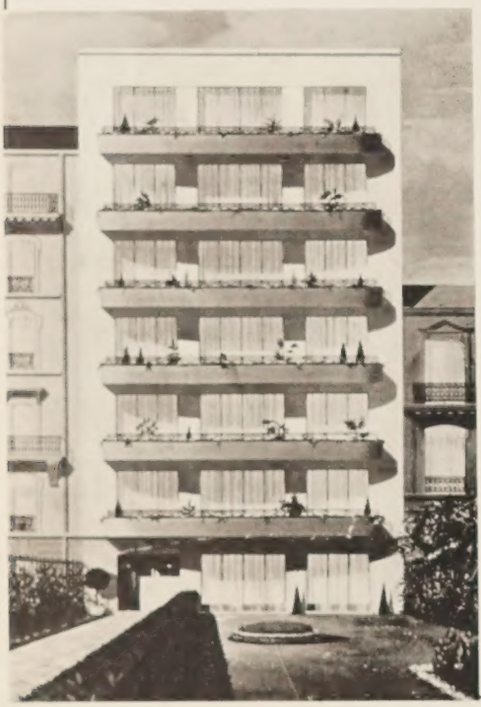
Autres projets en cours :
LE CHESNAY (par autoroute)
LA CELLE-SAINT-CLOUD (par autoroute)
LE PECQ (Coteau Saint-Germain)
RAMBOUILLET

LA FRANCE IMMOBILIÈRE Continentale et d'Outre-Mer
9, rue Boissy-d'Anglas, Paris-8e — ANJ. 17-55 — Métro : Concorde

---

44, Bd MAILLOT

NEUILLY-sur-Seine



★
EN PLEIN SUD
FACE AU BOIS
•
7 APPARTS
HORS CLASSE
AVEC VUE
IMPRENABLE
•
CH. BONNE
GARAGES
★

Rens :
65, Bd V.-HUGO
NEUILLY
Tél. : MAI. 27-15

Dans un cadre de verdure
face au Palais de l'UNESCO

« RÉSIDENCE FONTENOY »

112, *avenue de Suffren*

du Studio
au 4 Pièces

Balcon, Terrasse
Vue imprenable

S. S. I. 30, rue de Miromesnil - Paris-8e
Anj. 49-35

Les conditions d'insertion dans cette rubrique seront communiquées sur demande adressée à :
PLAISIR DE FRANCE, 13, rue Saint-Georges, PARIS.

AIR DE CHASSE

Cadeaux et bibelots
de chasse et de campagne

8, rue des Saints-Pères
Paris • Lit. 65-68

SPÉCIALISTE
DE LITS
★
INSTALLATIONS
D'APPARTEMENTS
★

BÉATRICE CARRÉ

6, avenue Percier, PARIS-8e (Rue La Boétie) **Bal. 43-52**

Le sourire
du mois,
par Jacques Charmoz

DANS NOTRE NUMÉRO DE MARS :

UN REPORTAGE A L'OBSERVATOIRE DE PARIS
La France voit loin, par Roger Baschet.

UN VOYAGE POUR PAQUES.
La vallée du Loir, par René Briat.

IMPRESSIONS MEXICAINES
Bacchanale à Metepec, par A. P. de Mandiargues.

PEINTS PAR EUX-MÊMES
Le narcissisme dans l'art, par Paul Lorenz.

DE LA DÉCORATION
Variations sur l'antichambre.
Chez l'antiquaire : les quatre parties du monde.

PLAISIR DE LA MAISON
Les Arts ménagers.

LA TROISIÈME ÉPREUVE DE NOTRE GRAND CONCOURS TOURISTIQUE 1959.

ET TOUTES NOS CHRONIQUES HABITUELLES.

ADMINISTRATION et BUREAUX :
13, rue Saint-Georges, PARIS (9e)
Téléphone : Trudaine 82-54

PLAISIR DE FRANCE

Revue mensuelle

Adresse télégraphique : PLAIFRANCE PARIS
Chèques postaux : PARIS 5070-63
R. C. Seine 54 B 7.643

TARIF DES ABONNEMENTS

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la somme de **150 francs** en timbres-poste.

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	12 Nos avec supplément théâtral (1 an) T	6 Nos avec supplément théâtral (6 mois) T	Prix du numéro ordinaire
FRANCE, MONACO, AFRIQUE DU NORD et UNION FRANÇAISE	Fr. 7.500	3.900	9.000	5.000	690
ÉTRANGER (abonnements souscrits en France)	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	790 envoi franco
(Envoi poste recommandée : ajouter 750 F. pour un an) (France et Étranger 380 F. pour 6 mois)					
Correspondants à l'étranger :					
AFRIQUE DU SUD. — Inter-African Press and Publicity (Pry) Ltd, 125, Kerk Street Johannesburg	£ 8/10	4/10	10/0	5/5	
ALLEMAGNE. — A. et G. von May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Rhein Main Bank, Francfort-s-Main	DM. 82	44	—	—	—
ARGENTINE. — Palacio de Libro, 49, Maipu, Buenos-Aires, et Librairie Hachette, 739-745 Rivadaira, Buenos-Aires	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
AUSTRALIE. — Universal Publications, 200, Campbell Street, Sydney N. S. W.	£ 6-18	(1 an seulement)	—	—	—
BELGIQUE. — Plaisir de France, 13, rue des Comédiens, Bruxelles. Téléphone : 17.44.88 C. C. P. 704-08	Fr. B. 975	500	1.190	600	100
BRÉSIL (envoi recommandé) - Vente et abonnements : Agencia franceza de assinaturas R. F. Besnard, 91, Avenida Almirante Barroso 4° andar Rio de Janeiro et 131, rua Marconi, Sao Paulo	Cr. 2.975	—	3.500	—	Cr. 235
CANADA. — H. Henri Charlotin, 80, rue Scott, Québec P. Q.	$ 19	10	—	—	Fr. 790
CHILI. — Librairie Française, Estado, 36, Casilla 43 D, Santiago	Fr. 8.500	4.400	10.000	5.500	—
DANEMARK. — A. S. Importborger nörregade 20 a. Copenhagenk	crs dan. 140.00	75 00	—	—	—
ESPAGNE. — Sociedad General Espanola de Libreria, 9, Evaristo San Miguel, Madrid.	Ptas 1.140	600	1.340	700	—

	12 Nos dont 2 spéciaux (1 an) A	6 Nos dont 1 spécial (6 mois) A	Prix du numéro ordinaire
ÉTATS-UNIS. — Librairie de France, 610 Fifth Avenue, New York City. — Paris-Book Center 31 West, 46th Street, New York 36. — The French Book house, 796 Lexington Avenue, New York 21. — The French Book Guild 145 West, 57th Street, New-York	$ 19	10	Fr. 790 envoi franco
GRANDE-BRETAGNE, colonies anglaises et îles anglo-normandes. — Librairie française, 127, Regent Street, Londres	£ 8/10	4/10	—
GRÈCE. — Librairie Kauffmann, 28, rue Winston-Churchill, Athènes. - Déléguée aux abonnements : Mme Efi Niadas, Hessiodou, 24 Athènes	Fr. 8.500	4.400	—
HOLLANDE. — Représentation exclusive : Editions françaises d'Amsterdam N. V, Leidsegracht 41, Amsterdam	H. Fl. 66	35	—
ILES CANARIES. — Roger Lannoy, Apartado 181, Santa Cruz de Tenerife	Ptas 1.000	600	—
ITALIE. — S. A. I. S. E. 8A via Viotti, Torino. — Télé. 44.626.520.393	Lires 13.000	7.000	1.500
LIBAN. — Librairie Antoine, rue de l'Emir-Béchir, Beyrouth - Déléguée aux abts : Mme Michel Saad, rue Verdun - Imm. Huda Haddad, Beyrouth	L. L. 85	44	Fr. 790
PÉROU. — Plaisir de France S. A., Portal de Belen 158, Casilla 3069, Lima	Sols 400	235	—
PORTUGAL. — Livraria Bertrand, 73, rua Garrett, Lisboa	Esc. 550	280	—
SUISSE. — Délégué général aux abonnements et à la publicité : A. et G. de May, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne. Téléphone : 28.96.08 C. C. P. 11-167-67	Fr. s. 75	40	9.50
TURQUIE. — Librairie Cohen, 495 Istiklal Caddesi, Istanboul. - Librairie Hachette, 469 Istiklal Caddesi Istanboul	L. T. 69	36	Fr. 790
URUGUAY. — Agence Ibana, Convención 1488, Montevideo (recom.)	Pesos 100	53	—

OJD DIFFUSION · PUBLICITÉ

ABONNEMENTS-POSTE

Depuis le 1er janvier 1954, des abonnements peuvent être souscrits auprès des Bureaux de Poste des pays ci-dessous mentionnés : ALLEMAGNE OCCIDENTALE, AUTRICHE, BELGIQUE, DANEMARK, FINLANDE, HONGRIE, ITALIE, LUXEMBOURG, NORVEGE, PAYS-BAS, PORTUGAL, SUEDE, SUISSE. Prière de bien vouloir se renseigner aux Bureaux Postaux de ces pays.

REVUE FRANÇAISE IMPRIMÉE EN FRANCE

Le Directeur-Gérant :
OLIVIER QUÉANT.

IMPRIMERIE ILLUSTRATION BOBIGNY 4155
Clichés de la photogravure de l'Illustration
Printed in France. — Dépôt légal 1er trimestre 1959.

Imprimeur n° 800.
Editeur n° 6.

MEXIQUE

Terre du Serpent à plumes, des Conquistadores et de Maria Candelaria, où les ruines silencieuses des civilisations disparues contrastent avec l'étourdissant tourbillon de la vie populaire, le Mexique "mystérieux et surréaliste", naguère encore si lointain, est maintenant tout proche : — Pour aller de Paris à New York et de New York à Mexico, il suffit aujourd'hui de quelques heures — quelques heures si vite passées à bord d'un avion Air France où vous retrouverez ce que vous aimez : ambiance élégante, confort étudié, repas savoureux, service parfait...

Un choix complet de croisières touristiques vous est maintenant offert par les Agences de Voyages. En groupe ou individuellement, vous pourrez découvrir sans souci ni fatigue les mille visages du Mexique. Consultez votre Agent de Voyages ou écrivez au Service Touristique Air France, à Paris, 119 Champs-Elysées, (téléphone : Balzac 70-50).

AIR FRANCE

LE PLUS GRAND RÉSEAU DU MONDE